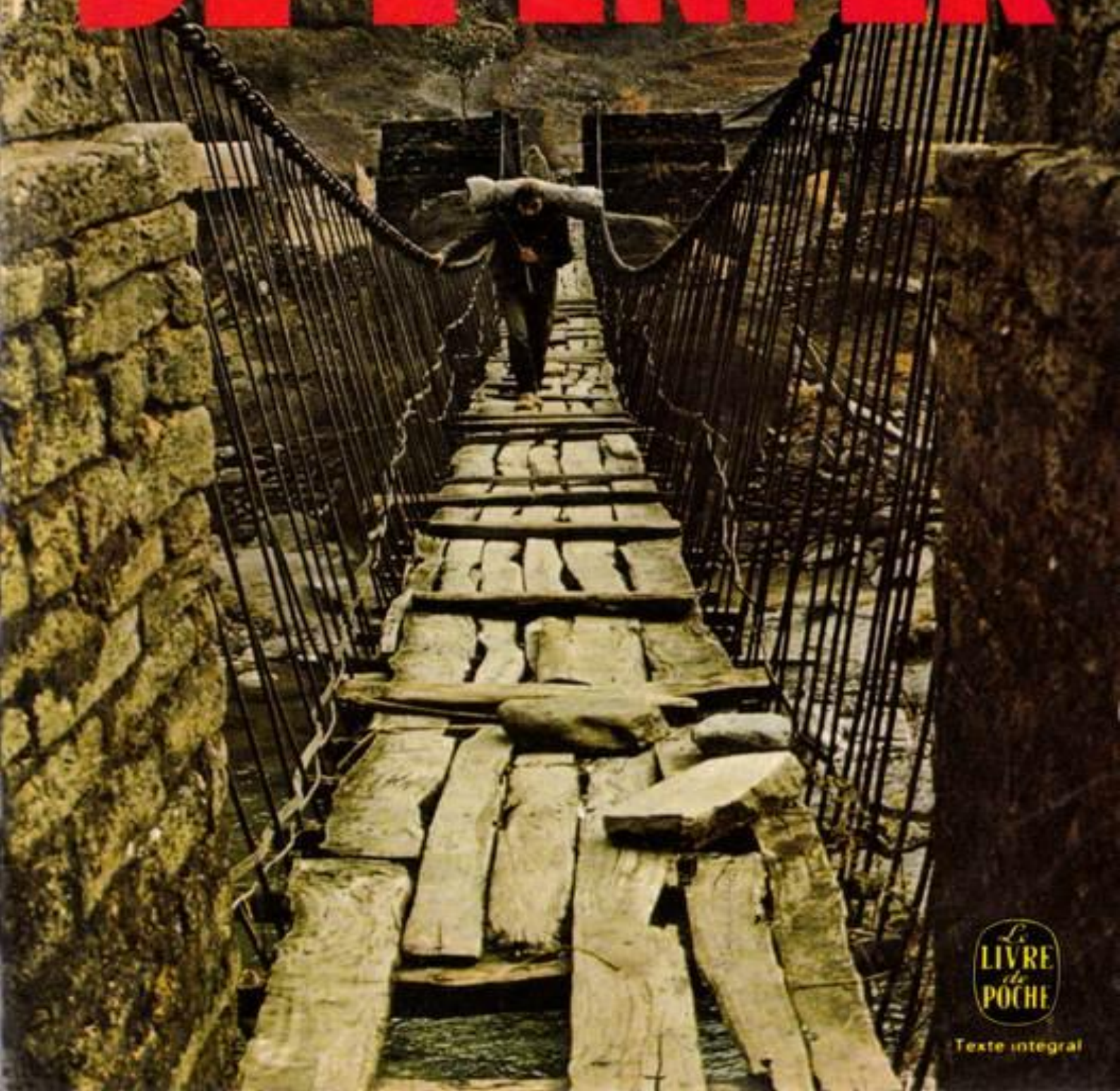


PIERRE BOULLE

LES VERTUS DE L'ENFER



Le
LIVRE
de
POCHE

Texte intégral

PIERRE BOULLE

Les Vertus de l'enfer

ROMAN



FLAMMARION

Pierre Boulle est né en Avignon (Vaucluse) en 1912. Devenu ingénieur de l'École supérieure d'électricité, il part en 1936 comme planteur de caoutchouc pour la Malaisie. Mobilisé en Indochine en 1939, il retourne en Malaisie en 1941, puis rejoint les Forces Françaises Libres. Il se bat en Birmanie, en Chine et en Indochine après l'invasion japonaise. Fait prisonnier, il s'évade en 1944 et est rapatrié en France. Après un nouveau séjour en Malaisie et au Cameroun, il se fixe à Paris. Son troisième roman, Le Pont de la rivière Kwaï, lui vaut d'obtenir le prix Sainte-Beuve (1952) et d'atteindre à une très grande notoriété, car le livre et le film qui en est tiré connaissent un immense succès. Il reçoit le Grand Prix de la Nouvelle pour ses Contes de l'absurde, suivis de $E = MC^2$, l'année suivante. Il a reçu en 1976 le grand prix de la Société des Gens de Lettres pour l'ensemble de son œuvre.

Dans ses ouvrages ultérieurs, Pierre Boulle témoigne du même humour quelque peu pessimiste qui est la marque de son talent.

L'enfer de John Butler, c'est l'héroïne. Avec son passé de lâche, il n'avait peut-être pas d'autre solution. Et il semble, au moment où débute cette histoire, que rien ne pourra le sauver, puisque les médecins eux-mêmes l'ont abandonné à son sort. Cependant, John Butler, cet incapable renvoyé de partout, à qui personne jusque-là n'a fait confiance, va vivre une aventure exceptionnelle. Laquelle ? On le verra en lisant ce récit qui nous entraîne des États-Unis jusqu'en Birmanie en une succession de coups de théâtre, une sorte de jeu du chat et de la souris : jeu dont John Butler deviendra bientôt le point de mire, sinon le héros.

Pierre Boulle manie le paradoxe avec une aisance diabolique et jette ses personnages dans des situations pour le moins extraordinaires. D'où il ressort une évidence toute simple... que le lecteur découvrira non sans surprise.

« ... peut-être pas d'un type très répandu, mais je puis sans crainte affirmer à mes lecteurs qu'il n'est pas le fruit d'une froide perversion de pensée. »

Joseph Conrad.

PREMIÈRE PARTIE

I

Butler s'efforça de réprimer le tremblement de sa main en pressant contre son flanc l'avant-bras au bout duquel se profilait un pistolet. Ainsi lui apprenait-on à le faire autrefois, au cours d'un entraînement militaire spécial précédant son départ pour le Viêt-Nam. L'acte qu'il allait accomplir le terrifiait. Pour qu'il s'y résolut, il fallait l'aiguillon d'une terrible nécessité : le manque de drogue.

Le quartier de New York choisi par lui après beaucoup d'hésitations était désert à cette heure. Les gens sérieux rentraient chez eux après le cinéma ou le théâtre ; les noctambules n'avaient pas encore quitté les boîtes de nuit. Embusqué à l'angle de deux rues, il vérifia une dernière fois que le passant qui s'approchait était seul, et la voie libre derrière lui.

« Arrêtez-vous et jetez-moi votre portefeuille ! »

On pouvait lire ces paroles banales presque chaque jour dans la presse, qui ne manquait pas de conseiller aux passants ainsi interpellés de s'exécuter sans discussion, ce qu'ils faisaient le plus souvent. Butler réussit à surmonter son émoi pour les prononcer, avançant d'un pas qu'il voulait menaçant, braquant son pistolet sur l'homme d'une main qui ne cessait de trembler, malgré la contraction volontaire de ses muscles.

Le son de sa voix dans le silence nocturne redoubla sa frayeur. Les mots qu'il s'évertuait à hurler, après les avoir répétés plus de vingt fois depuis des heures, lui semblaient dérisoires et incongrus dans sa bouche.

L'homme s'arrêta, sans manifester d'émotion. Il ne parlait pas, il se contentait d'observer Butler, comme s'il cherchait à évaluer le degré de sa résolution dans son regard. La rue était tout juste assez éclairée pour permettre de distinguer les visages, mais Butler avait l'impression que sa pâleur se détachait en relief dans la pénombre. Il se reprocha de ne pas

avoir songé à porter un masque comme dans les films de gangsters.

Le silence se prolongeait. Le passant continuait à l'examiner sans prononcer une parole. Butler ressentit l'envie presque irrésistible de tourner les talons et de s'enfuir. Il eut pourtant un sursaut de volonté.

« M'entendez-vous ? Jetez-moi votre portefeuille, sinon... »

Sa gorge contractée déformait bizarrement les mots. Le passant, lui semblait-il, souriait, comme s'il ne le prenait pas au sérieux. Il se décida enfin à parler, tendant vers l'homme un doigt qui, lui, ne tremblait pas.

« Il est chargé ?

— Bien sûr.

— Et vous savez vous en servir ?

— Vous allez le voir ! »

Un effort suprême pour se donner l'apparence d'un bandit redoutable et décidé à tout ; mais il prenait de plus en plus conscience du contraste entre la voix posée de l'homme et son propre bredouillement.

« Bien, dit celui-ci avec une nuance d'ironie. C'est vraiment mon portefeuille que vous voulez ? Cela m'ennuie ; il contient des papiers auxquels je tiens et qui ne vous seraient d'aucune utilité. Ne pourriez-vous vous contenter de quelques dollars ?

— Si vous voulez. »

Le sourire de l'homme parut s'accentuer devant cette précipitation à accepter son offre.

« Combien ?

— Cinquante dollars.

— Trente.

— Si vous voulez. »

Une capitulation piteuse. L'homme sortit son portefeuille, compta les dollars sans se presser et les tendit. Butler hésita, puis fit un pas en avant, le pistolet dérisoire toujours braqué. Il saisit les billets d'une main si mal assurée qu'il en laissa échapper un. Il ne se baissa pas pour le ramasser, mais se recula aussitôt avec la terreur que l'homme lui tendît un piège. Il devinait que celui-ci n'aurait aucun mal à le désarmer, s'il s'y employait. Tel n'était pas le dessein de l'inconnu, qui ne fit pas

un geste. Butler jeta un regard furtif par-dessus son épaule, prêt à s'enfuir.

« Attendez un instant. »

La voix reflétait un accent de calme autorité, mais avec une nuance de sympathie. Il n'eut même pas la velléité de désobéir, tant il se sentait dominé par cet inconnu, qui s'approchait et l'observait maintenant de très près, avec une attention croissante.

« Drogué, n'est-ce pas ? »

Sans un geste de protestation, Butler baissa la tête en signe d'assentiment.

« Je m'en doutais. N'ayez donc pas peur ; les drogués sont mes amis. Héroïne ?

— Héroïne.

— Et vous êtes au bout du rouleau ? Les dollars, c'est pour acheter une ou deux doses ?

— Il me les faut ; cette nuit. »

Il avait l'impression de subir un interrogatoire de la part d'une autorité hiérarchiquement supérieure et sa volonté s'évanouissait devant de tels personnages. Au Viêt-Nam, au cours d'une cure de désintoxication, il répondait toujours sans regimber et même avec servilité aux questions d'un psychiatre, aussi impressionné par sa qualité de médecin que par ses galons.

L'inconnu parut réfléchir, puis prit une décision.

« Venez avec moi. Nous allons faire quelques pas ensemble et bavarder. Peut-être pourrais-je faire quelque chose pour vous. D'abord, rempochez ce joujou. Il n'est pas chargé, n'est-ce pas ?

— Il n'est pas chargé, balbutia Butler en obéissant.

— Je le savais aussi, dit l'homme en lui prenant le bras et en l'entraînant. Faites-moi confiance. Je n'ai aucunement l'intention de vous reprendre les dollars. Vous les avez gagnés ; ils sont à vous. Je pourrais même vous aider davantage, en particulier vous procurer gratuitement ce dont vous avez besoin. Mais je dois d'abord vous connaître un peu mieux. Je vous demande de répondre avec franchise à mes questions. Tout cela

restera entre nous. Êtes-vous en état de le faire tout de suite ? Je veux dire : avez-vous un besoin immédiat d'une piqûre ? »

Un changement dans l'attitude de Butler suscitait cette remarque. Une grimace crispait ses traits, tandis qu'un spasme secouait son corps, nullement provoqué cette fois par la peur. Il parvint pourtant à se maîtriser. La présence à son côté et les propos de cet inconnu paraissaient agir sur lui comme un tranquillisant. Cette autorité bienveillante lui insufflait un peu de calme, après l'avoir alarmé. Il se sentait d'instinct en confiance, un état d'âme très rare chez lui. Il aurait pu compter sur les doigts de sa main les circonstances où il avait cru déceler un élan de sympathie à son égard et, en ces occasions, il ne faisait généralement qu'un faible effort pour y répondre ; presque toujours sans succès.

Cette nuit, devant cet individu qui réagissait d'une manière aussi paradoxale à sa lamentable tentative d'agression, il éprouvait l'envie de faire plus amplement sa connaissance. Il sentait que l'homme ne mentait pas ; il savait dès le début son arme inoffensive et n'en avait pas profité. Au contraire, il avait feint de croire à sa mise en scène et donné les dollars. Ce geste méritait de la gratitude et au moins un effort de sa part pour prolonger la conversation, malgré la frustration qui commençait à le torturer. Il se raidit et prononça d'une voix affirmée :

« J'ai besoin d'une piqûre, mais je peux attendre. Posez-moi des questions ; je répondrai. »

L'homme parut apprécier cette attitude et hocha la tête d'un air approbateur.

« Très bien, dit-il. Un bon point pour vous. Je constate que vous n'en êtes pas encore au dernier stade. C'est mieux ainsi... pour tout le monde. Comment vous appelez-vous ?

— Butler. John Butler.

— Venez, Butler... et, encore une fois, vous n'avez rien à craindre de moi. Je vous répète que les drogués sont mes amis. »

II

« Lui-même ne m'intéresse pas beaucoup, docteur, dit Stephens, mais il a des contacts avec un individu que nous soupçonnons d'appartenir à une puissante organisation de trafiquants, un malin, celui-là, qui ne se mouille pas. Voilà des mois que nous avons l'œil sur lui, sans parvenir à le coincer, sans pouvoir obtenir une preuve valable. Il n'est d'ailleurs sûrement pas le numéro un ; assez important, tout de même, à mon idée. Quant à ce Butler, il semble faire partie du morne troupeau des drogués invétérés, que vous connaissez mieux que moi. Décidés à tout, sauf à travailler honnêtement, pour se procurer la dose quotidienne indispensable, ils finissent par tomber dans les pattes de ces truands, qui se servent d'eux comme revendeurs au détail. Il y en a des centaines comme lui à New York.

— Butler ? interrompit le docteur Edmund. Vous avez dit Butler ? John Butler ?

— C'est le nom... Un cas classique et sans doute un rouage infime dans cette organisation, mais son contact avec l'autre a attiré notre attention et je voudrais en savoir un peu plus long sur lui. C'est un ancien G.I., qui a commencé à se droguer au Viêt-Nam, puis suivi une cure de désintoxication avant son rapatriement. Il a donc dû passer entre vos mains. Je vois que le nom ne vous est pas inconnu.

— Je me souviens parfaitement de lui. Je vous expliquerai pourquoi. Continuez. »

Ancien médecin militaire, psychiatre, le docteur Edmund dirigeait autrefois la clinique de désintoxication de Cat Thai, ouverte en 1970 près de Saigon, lorsque la proportion des drogués parmi les soldats du corps expéditionnaire était devenue inquiétante. Quittant l'armée à la fin de la guerre, il ouvrit à New York une clinique privée du même genre et dirigeait en outre un établissement qui accueillait les anciens

drogués, après leur cure, une sorte de maison de convalescence, où l'on s'efforçait de leur forger un moral propre à éviter une rechute trop fréquente.

Il collaborait aussi parfois avec le B.n.d.d.¹ quand celui-ci avait besoin d'un expert médical. Stephens occupait un poste important de ce bureau et était venu ce soir-là pour le consulter, comme il le faisait souvent quand il désirait des renseignements sur d'anciens G.I. ayant séjourné à Cat Thai. Le B.n.d.d. possédait des fiches sur la plupart de ceux-ci, mais le docteur avait pris sur certains des notes personnelles, qu'il gardait pour lui, sauf lorsqu'elles pouvaient être utiles à l'organisme de répression. Stephens appréciait l'expérience d'Edmund, qui lui donnait parfois un avis précieux sur la mentalité et les possibles réactions des malheureux sujets du monarque Drogue, ceux-ci ayant de fréquents contacts avec les milieux de trafiquants.

« Je ne sais que peu de choses à son sujet : un piètre soldat, d'après ses chefs, quoiqu'il ait été volontaire pour le Viêt-Nam après sa mobilisation ; pas une forte tête, loin de là, mais toujours prêt à se défiler, à se faire porter malade. En une occasion même, un comportement assez louche, qui aurait pu lui valoir une punition sévère, semble-t-il. Mais mes fiches sont imprécises et je n'ai pas de détails sur cet incident.

— J'en ai, moi, murmura le docteur.

— Il a passé un peu plus d'un an au Viêt-Nam et a sans doute commencé à se droguer vers le milieu de son séjour. Héroïne ; état pas encore irréversible, mais en mauvaise voie. C'est lui qui a demandé à suivre la cure dans votre clinique. Ensuite, il a été rapatrié. C'est tout, sinon, comme je vous l'ai dit, qu'on l'a vu récemment en compagnie d'un individu suspect, agissant peut-être lui-même pour le compte d'un gros bonnet de la drogue.

— J'en sais un peu plus, commença lentement le docteur. Si je me souviens si bien de lui, c'est d'abord parce que j'avais pris des notes à son sujet, là-bas. Non qu'il me parût très original, notez bien ; au contraire. Vingt fois, je fus tenté de ne plus m'occuper de lui personnellement et de le passer à un de mes assistants. »

¹ *Bureau des narcotiques et des drogues dangereuses.*

Stephens sourit. Edmund avait la réputation justifiée de se passionner dans sa spécialité pour les cas hors de l'ordinaire, mais de n'accorder que peu d'attention au menu fretin, qu'il abandonnait à ses subordonnés.

« Au contraire : le type banal du drogué. Manque de volonté, paresse, lâche devant la vie, asocial. Cependant, il m'a paru posséder quelques traits de caractère intéressants. Mais je le connais bien surtout parce qu'il m'est passé entre les mains une deuxième fois. Je l'ai traité de nouveau, ici, à New York, il y a un peu plus d'un an.

— Pour la même raison ?

— Oui. Puis, après que la cure eut produit son effet habituel, je l'ai placé dans mon autre établissement, où les gens de sa sorte sont tenus sous une surveillance bienveillante et où un personnel qualifié s'efforce de les préparer à retourner dans le monde pour y mener si possible une existence normale.

— Il avait donc rechuté ? Aussitôt après son retour ?

— Très peu de temps après. Et vous m'apprenez que, de nouveau...

— C'est très probable.

— Cela ne m'étonne pas, soupira le docteur.

— Un cas désespéré, d'après vous ? »

Sans répondre, Edmund fit une moue de mauvais augure, puis il se leva et se dirigea vers le meuble où il classait ses notes personnelles, qui devaient plus tard servir de base à un ouvrage scientifique. Il en sortit un dossier et l'ouvrit.

« J'ai là une documentation assez complète sur le personnage. Lors de sa deuxième cure, il a comblé des lacunes que comportaient nos premiers entretiens.

— Vous l'avez psychanalysé ?

— N'employez pas ce mot qui ne veut rien dire. Nous avons eu une série de conversations, au cours desquelles j'ai tenté de le mettre en confiance, pour pouvoir le conseiller efficacement. J'ai toujours agi de même avec ces malheureux quand mon emploi du temps me le permettait, car l'influence morale est plus importante pour eux que les remèdes. En ce qui concerne ce Butler, j'ai eu un moment l'impression d'être sur la voie de la réussite, au point d'espérer une guérison définitive. Mais il

m'aurait fallu plus de temps. La désintoxication physique est facile, Stephens, du moins pour ceux qui n'ont pas atteint le point de non-retour, ce qui était son cas. La cure réussit presque toujours, mais elle ne suffit pas. J'ai fait mon possible, pour lui comme pour les autres. Quand ils quittaient ma clinique, là-bas, apparemment en assez bonne forme, je les mettais en garde ; je leur disais... »

Stephens connaissait par cœur les recommandations du psychiatre à ses patients, mais il savait qu'il était vain de chercher à l'interrompre quand il abordait ce sujet. Mieux valait l'écouter une fois encore, quitte à le ramener plus tard sur le point particulier qui l'intéressait.

« ... Je leur disais à tous et je lui ai dit à lui : attention, la cure que vous venez de suivre, et avec succès, ne représente qu'un faible pourcentage du traitement. Ce qu'il vous faut maintenant, c'est une cure psychologique. Pour celle-ci, vous devez être votre propre médecin. Il est essentiel que vous cherchiez et que vous trouviez un *intérêt* dans l'existence, un intérêt extérieur, qui détourne vos pensées de vous-même. Il faut vous mettre en quête d'un milieu avec lequel vous vous sentiez en harmonie – il en existe pour chacun de nous – et que vous fassiez des efforts pour vous y incorporer, même si ces efforts vous rebutent au début. C'est cela, Stephens, qui leur manque à tous, un milieu dans lequel ils puissent respirer à l'aise, des contacts humains, des amis dont ils sentent la sympathie et aussi l'ascendant. C'est faute de cet environnement qu'ils se livrent désarmés aux insidieuses séductions du démon Drogue, lequel crée pour eux dans les débuts l'illusion d'une atmosphère apaisante. Mon expérience me l'a appris : dans tous les cas de guérison définitive que j'ai pu observer, cas d'ailleurs assez rares...

— Dix pour cent, je crois, interrompit Stephens sur un ton neutre.

— Dix pour cent, à peu près ; c'est peu, je le reconnais. Eh bien, dans tous ces cas, le malade avait trouvé le soutien que sa nature réclamait et qu'il recherchait en vain jusqu'alors... Je disais : un intérêt, oui, et qui peut prendre des formes très diverses. Pour beaucoup, une femme ; pas le grand amour, ils n'en sont guère capables, mais une femme ayant du caractère,

sachant les dominer, sans le leur faire sentir ; en général, ce sont des enfants. Une femme, un ami, ou tout simplement une occupation dans une ambiance qui leur plaise. Alors, peu à peu, les voilà qui sortent de leur léthargie cérébrale, qui s'orientent vers l'action et qui deviennent capables d'initiatives. L'action, l'initiative, Stephens, ce sont là les critères d'une guérison durable.

— Peut-être les symptômes de la guérison, mais pas le moyen d'y parvenir, me semble-t-il, murmura Stephens d'un air sceptique. La guerre n'a pas tellement bien réussi à Butler ! À lui et à quelques autres.

— Une forme d'action qui n'était pas faite pour lui, voilà tout. Mais si je vous faisais lire quelques-uns de ces dossiers... »

Il promenait ses doigts sur des chemises rangées dans un tiroir, les faisant défiler comme les cartes d'un jeu, avec l'air gourmand d'un collectionneur exhibant ses pièces rares.

« Tenez ; en voici un qui fut guéri par la passion de l'argent. Garçon de bureau chez un agent de change (à peu près le seul travail dont il était capable et il le faisait mal), il a commencé par risquer une opération de bourse modeste pour son propre compte. Elle a réussi. Il a continué et, peu à peu, acquis une fortune assez considérable, y prenant tant d'intérêt et de plaisir qu'il finit par délaisser complètement la drogue. Et voici un cas encore plus curieux. Celui-là renonça à l'héroïne en devenant la proie du poker. Oui ; cette nouvelle passion exigeait qu'il conservât en permanence la maîtrise de ses nerfs... d'autant plus qu'il se transforma très vite en un habile tricheur professionnel.

— Vos cas de guérison ne me paraissent pas tous compatibles avec une morale rigoureuse, docteur, remarqua Stephens en souriant. Je suppose que ce n'est pas là le genre de conseils que vous leur donnez ?

— Je me garde de leur donner des conseils aussi précis. Eux seuls peuvent trouver la planche de salut. Mais si j'étais sûr qu'une certaine forme de débauche pût les arracher à la drogue, Stephens, je n'hésiterais pas à la leur conseiller. Il n'existe pas sur cette terre de démon plus pernicieux que le démon Héroïne. D'ailleurs, je ne vous ai cité que des cas extrêmes, les plus

remarquables à mon point de vue. Vous n'avez pas les mêmes motivations que moi, bien entendu. En ce qui concerne ce Butler...

— Je devine que vous lui avez fait les mêmes recommandations après sa deuxième cure, et que vous les avez encore répétées alors qu'il se trouvait dans votre établissement de... comment l'appellez-vous ?

— Il n'a pas de nom. Vous pouvez dire : régénération psychologique ; renouvellement moral. Non, je n'ai pas eu l'occasion de le faire alors, ajouta le docteur avec dépit. Il a quitté ce centre au bout de trois jours.

— Et vous l'avez laissé filer ?

— Il est parti sans tambour ni trompette. Une sorte de fuite. D'ailleurs, je n'aurais pas pu le retenir. Il était libre ; venu de son plein gré, comme pour les cures.

— Comment expliquez-vous ce revirement ?

— Peut-on savoir ! s'écria le docteur avec une animation soudaine. Il s'est sauvé, vous dis-je, un soir, sans laisser soupçonner son intention à quiconque, après trois jours seulement. Peut-être le milieu ne lui convenait-il pas ? Pourtant, je vous assure que mes assistants et le personnel s'ingénient à créer une atmosphère sympathique, amicale, pas du tout celle d'un asile ou d'une clinique, encore moins celle d'une prison. Pas de surveillance ou presque pas ; la preuve ! Des jeux, des sports, des distractions, des rallyes. Pas question d'infirmiers ou de nurses, mais des compagnons, des tuteurs bienveillants, voilà les consignes que je donne et qui sont toujours respectées. Tout cela ne fut d'aucune utilité avec lui, Stephens. Il n'a pas trouvé là l'appui nécessaire à son cas particulier. Par moments, je me sens presque coupable.

— Avez-vous fait un pronostic à son sujet, après cela ?

— La conclusion de mes notes consiste en un énorme point d'interrogation, marqué d'un signe inventé par moi et que j'appelle le tréma pessimiste. Son passé ne plaide pas en sa faveur : absence complète de caractère ; un indice très inquiétant.

— Pouvez-vous me parler un peu de ce passé ? »

Stephens était venu s'informer à tout hasard, sans attacher *a priori* une très grande importance aux renseignements qu'il pourrait glaner sur le personnage falot de Butler, simplement parce que sa conscience professionnelle lui interdisait de négliger les plus petits détails sur les individus évoluant dans le monde de la drogue. Mais il lui arrivait, c'était le cas aujourd'hui, de prendre un intérêt plus humain et plus général aux commentaires du psychiatre. Il décanterait plus tard ce qui pourrait être utile au fonctionnaire du B.n.d.d.

« Pour la période du Viêt-Nam, je puis confirmer vos informations : un exécrationnel soldat. Cette histoire que vous évoquiez aurait pu l'amener devant un conseil de guerre si la fin des hostilités n'avait été en vue, ce qui se traduisait par une certaine lassitude des sphères militaires, presque à tous les échelons. Voulez-vous entendre le récit qu'il m'en fit lui-même ? Une sorte de confession que je ne lui demandais pas... sans chercher à minimiser ses fautes, comme si sa nature lui interdisait de se comporter autrement. Un bel exemple de ce que vous appelleriez lâcheté ; mais pour nous, psychiatres... »

Il allait sans doute développer des commentaires scientifiques, mais Stephens le pressa d'en venir aux faits. Il mourait d'envie maintenant de meubler sa documentation avec des éléments précis.

III

« “La patrouille progressait depuis le lever du jour dans un secteur que nous savions dangereux. Un ciel bas ; les nuages se confondaient avec la brume s’élevant de la forêt, nous empêchant parfois de voir la cime des plus grands arbres. Il faut avoir vécu une situation pareille pour comprendre, docteur. Ces montagnes hostiles de la haute région, pendant la saison des pluies, quand le brouillard pourrit la jungle ! sinistre, je vous le dis. Pas un souffle d’air, pas un cri d’oiseau. On n’entendait que le halètement des hommes fourbus. Mais moi, docteur, je ne souffrais pas de la fatigue. J’avais peur, c’est tout. Je n’éprouvais aucune autre sensation...” »

« La peur est en effet l’élément qui domine son récit, Stephens, une peur irrésistible, avouée, proclamée même parfois avec une sorte de défi. » Penché sur son dossier, le docteur Edmund lisait la relation qu’il avait faite des confidences de Butler, l’écrivant de mémoire, mais appliqué à rapporter les paroles mêmes du G.I. Il interrompait assez souvent sa lecture par des commentaires, ajoutant des détails qu’il avait jugés inutile de transcrire, mais qui lui revenaient en mémoire au fur et à mesure qu’il retraçait l’événement.

« Débarqué au Viêt-Nam quelques mois plus tôt, c’était la première fois, m’a-t-il dit, qu’il participait à une expédition de ce genre. Jusqu’alors, affecté à une unité dans le voisinage de Saigon, il ne quittait pas les abords de la ville et n’avait connu d’autre alerte que des obus de mortier isolés. Il est certain que la jungle dans laquelle il se trouvait brutalement plongé était un cadre propre à susciter son angoisse, et aussi le souvenir des histoires entendues au campement. Il m’a raconté, comme on évoque un cauchemar, certaines de ces légendes – pas toutes des légendes, d’ailleurs – qui circulaient le soir dans le baraquement. Il n’y était question que de pièges dissimulés dans les taillis, de mines prêtes à exploser au pied de chaque arbre,

de fosses profondes cachées sous des branchages pour englober les patrouilleurs et les faire s'empaler sur des pieux acérés, de flèches empoisonnées, que sais-je encore ? Je le suis fort bien dans ce décor qu'il qualifie de sinistre, au sein de cette patrouille. Une horrible sensation d'impuissance... Affolé par la moindre bosse de terrain, n'osant mettre un pied devant l'autre.

« Mais ce n'est pas tout. L'environnement humain lui était également odieux. Écoutez comment il décrit le sergent qui commandait la patrouille :

« “C'était une brute malfaisante, un sadique qui prenait plaisir à me terrifier. Avec cette maudite brume, ronchonnait-il sans cesse, je peux toujours demander un soutien de l'aviation, si Charlie² se manifeste. Plutôt nous laisser tous crever que lâcher un hélicoptère dans cette purée de pois. Je vous préviens, il ne faudra compter que sur vous-mêmes en cas d'attaque et, tel que je connais Charlie, il y a des chances pour qu'il ne rate pas une occasion pareille. Un jour comme celui-ci est un jour de fête pour Charlie. Il ne s'agira pas de vous dégonfler. Ces recommandations s'adressaient à moi en particulier. Il savait que j'étais paralysé par la peur ; je ne pouvais pas le lui cacher.” »

« À vous et aux autres, sans doute, ai-je alors remarqué. Mais il ne voulait rien entendre. Il était persuadé que ce sergent le visait lui et pas un autre. »

« “... Moi seul, docteur, je vous l'assure. Il ne cessait de me regarder d'un air goguenard et méchant. Il m'écrasait de son mépris et, quand nous avions à traverser un passage dangereux, une rizière de montagne où l'on titube sur des digues étroites, sans un abri, sans un arbre, où l'on dessine une cible immanquable pour des tireurs embusqués sur les collines environnantes, c'était toujours moi qu'il désignait pour marcher en tête. Je vous dis qu'il m'en voulait. Et les autres, les anciens de notre groupe, ricanaient avec lui en me voyant trembler.” »

« Je suppose que vous appelez cela : manie de la persécution, remarqua Stephens.

² Surnom donné au Viêt-Cong par les G.I.

— Parbleu ; encore des symptômes classiques, trop faciles à interpréter. À travers ses jérémiades, ce sergent m'apparaissait comme un vieux dur à cuire, qui estimait de son devoir de mettre en garde certains des jeunes soldats qu'il avait sous ses ordres. La moitié de ses hommes étaient des recrues inexpérimentées comme Butler. C'était le cas dans presque toutes les unités à cette époque. La race des briscards disparaissait et l'on comblait les vides avec ce que l'on trouvait. Mon impression sur ce sergent fut d'ailleurs confirmée plus tard par un des officiers qui l'avait eu sous ses ordres : pas du tout la brute que dépeint Butler. Un dur, certes, un ancien des marines, couvert de cicatrices et de décorations, ayant fait son apprentissage en Corée, puis acquis au Viêt-Nam une grande expérience du pays et de l'ennemi ; réglo, mais intelligent et incapable de se laisser aller à des brimades futiles, surtout en zone dangereuse. Le sens de ses responsabilités l'incitait à parler ainsi, pas seulement pour Butler, mais pour tous les autres. Quant aux anciens qui, selon lui, ricanaient devant son attitude, soyez sûr qu'ils avaient d'autres préoccupations dans les passages périlleux que d'observer son comportement et de s'en moquer. Un cas banal, je le répète ; il ne pouvait s'adapter à ce milieu.

« Vous le voyez, je pense, comme je le vois, dans ce pays hostile ; une forêt moisie ensevelie dans la brume, farcie de dangers cachés, que son imagination peuple de périls encore plus grands et plus mystérieux, entouré de compagnons de route qu'il considère comme d'autres ennemis. Inutile de vous lire tout cela, continua Edmund en tournant impatiemment plusieurs feuillets. Il s'en dégage partout les mêmes impressions : la peur, l'angoisse. Mais voici qu'il en arrive à l'incident dont vous parliez.

« "... Nous marchions ainsi depuis des heures, toujours en alerte mais sans faire de mauvaises rencontres. C'est peu après midi que nous sommes parvenus au point fixé pour notre patrouille : le sommet d'un col, traversé par une piste tout juste carrossable, que devait emprunter bientôt un convoi de trois camions chargés d'armes et de munitions destinés à un poste de Sud-Vietnamiens. Le poste, situé dans une région infestée de

Vietcongs, harcelé chaque nuit, avait un besoin urgent de ravitaillement. Du moins, c'est à peu près ce que Sanders nous expliquait avant le départ ; je ne l'écoutais que d'une oreille distraite, tant ces détails me paraissaient futiles..." Sanders, bien sûr, est le nom de ce sergent, sa bête noire, commenta le docteur. »

« “Nous marchions jusque-là en éclaireurs, ratissant la forêt de part et d'autre de la piste. Nous devons nous installer au sommet du col, un point jugé particulièrement dangereux, et rester en surveillance jusqu'au passage du convoi, pour le protéger contre une possible embuscade. D'autres patrouilles, je crois, avaient été envoyées plus loin, avec la même mission.” »

« Sanders insistait encore à plaisir sur le danger que présentait notre secteur et sur la probabilité d'une attaque. À peine arrivé, il commença à ronchonner, déclarant que c'était une folie d'envoyer un groupe avec d'aussi faibles moyens dans un pareil coupe-gorge. La patrouille comprenait une vingtaine d'hommes, avec trois fusils mitrailleurs. Et la jungle nous encerclait ; impénétrable près du col, docteur. Jusque-là, nous pouvions tout de même nous y mouvoir, mais, pour accéder au sommet, il nous fallut y renoncer et emprunter la piste. Un mur opaque de branches et de lianes entrelacées où n'existait aucun sentier, pas la moindre brèche ; pour nous, bien sûr, mais de derrière cette muraille pouvait jaillir à chaque instant, je le sentais, une armée de Vietcongs habitués, eux, à se déplacer dans ce maquis.” »

« “Le sergent essaya bien de faire une reconnaissance en profondeur avec quelques G.I., dont je faisais partie naturellement ! Nous n'allâmes pas loin. Il dut y renoncer avec d'affreux jurons. Nous nous trouvions plongés jusqu'aux aisselles dans un réseau d'épines et de plantes coupantes comme des lames. Il revint vers la piste et fit installer les trois fusils mitrailleurs en batterie, avec leurs servants, à quelque distance les uns des autres, de façon à couvrir en principe le passage du col. Il plaça les autres hommes autour des armes automatiques, avec pour mission principale de protéger celles-ci contre une attaque par-derrière, venant de cette maudite jungle. Je faisais partie d'un de ces groupes ; quatre ou cinq G.I. armés

d'une carabine M 16, qui n'y voyaient pas à plus de quelques mètres devant eux. Le sergent se posta assez loin de nous, près d'un autre fusil mitrailleur." »

« "Il y eut une attente longue et pénible, puis j'entendis les camions approcher. Un autre temps, qui m'a paru interminable. Je les ai enfin aperçus, escortés de deux chars légers, sortant de la brume comme des fantômes, tout près de nous, abordant le sommet du col dans un fracas de moteurs. C'est alors que l'attaque a eu lieu." »

« "Dès le début, les deux blindés furent mis hors de combat. Des obus partis sans doute des collines qui dominaient le col, de l'autre côté de la piste. Les chars ont explosé ; des tourbillons de fumée noire. Je me rappelle les équipages se roulant sur le sol au milieu des flammes, pendant qu'un commando de Vietcongs, dégringolant de ces collines, se précipitaient vers les camions en hurlant comme des démons. Ils voulaient les armes et les munitions." »

— Il semble n'avoir omis aucun détail, remarqua Stephens.

— Aucun. Je ne crois pas qu'il soit près d'oublier cette scène. Il y avait sans doute de quoi être impressionné ! Mais d'autres ont connu des embuscades de cette sorte dans la jungle du Viêt-Nam. Heureusement, tous les G.I. n'étaient pas aussi émotifs que lui et n'ont pas eu le même réflexe.

— Il a lâché pied ?

— Au premier choc. Écoutez :

« "... Le sergent hurla alors un ordre et les fusils mitrailleurs commencèrent à tirer. Mais au même moment, les Vietcongs d'un autre commando nous attaquaient par-derrière. Sans doute se trouvaient-ils là dans notre dos depuis longtemps, mais ils ne voulaient pas déclencher l'attaque plus tôt pour ne pas alerter le convoi. Les premiers coups de feu ont abattu un des soldats de mon groupe. Les autres ont fait front et riposté. Moi, je n'ai pas pu, docteur. Pris entre deux feux, comprenez-vous ? Et ils étaient nombreux, il en sortait de derrière chaque arbre. L'un d'eux s'approchait de moi. Je le savais ; je voyais son sillage dans la broussaille. J'ai jeté ma carabine, le plus loin possible, dans sa direction. Oui, j'avais l'impression que ce geste l'arrêterait, qu'il m'épargnerait peut-être. Je l'ai fait et je me

suis enfui, sans oser regarder derrière moi. J'ai seulement entendu les hurlements et les insultes du sergent, qui venait vers nous et qui m'aperçut à cet instant." »

« Voilà l'essentiel de ce qu'il m'avoua à Cat Thai, Stephens, sans aucune sollicitation de ma part.

— Je vois, fit Stephens après un silence. D'autres sont passés en cour martiale pour des faits analogues.

— Sur le moment, on n'a pas connu la vérité, semble-t-il. Le convoi est finalement tombé aux mains de l'ennemi ; un fait divers banal à cette époque. Tous les hommes de la patrouille furent tués ou capturés ; il ne restait pas de témoin. Le sergent Sanders, blessé, fut fait prisonnier lui aussi, mais j'appris qu'il avait survécu et même réussi à s'évader, plusieurs mois plus tard, vers la fin de la guerre ; un dur, je vous l'ai dit. L'incident était alors oublié. Il n'allait pas ressortir une vieille histoire, ou, s'il l'a essayé, on l'a fait taire avec une décoration ajoutée à sa brochette. Quand Butler réussit à regagner son corps, après avoir erré pendant deux jours dans la jungle, il ne se vanta pas de sa prouesse, bien sûr. Il raconta que, fait prisonnier avec les autres, il s'était échappé la nuit suivante. On l'a cru... plutôt, à mon avis, on fit semblant de le croire. Pas d'histoires, c'était la politique dans l'armée à cette époque. Sans intérêt.

— Curieux qu'il vous ait raconté tout cela. En général, les lâches n'étaient pas ainsi leur couardise.

— Il éprouvait sans doute le besoin de le faire. Une sorte de confession. Remords, peut-être ? Et il semblait alors se sentir en confiance avec moi.

— Plus par la suite ?

— Je vous rappelle qu'il s'est enfui de mon établissement. »

Stephens resta un moment songeur. Il ne voyait rien dans ce récit qui pût lui être utile pour le présent, mais il n'en enregistrait pas moins tous les détails, apportant toujours une grande attention à certains aspects psychologiques des individus à qui il pouvait un jour avoir affaire.

« Vous parliez de remords, dit-il enfin. Si vous avez bien rapporté ses propres paroles, il me semble en effet percevoir chez lui un sentiment de cette sorte. Plus que des regrets, une profonde souffrance de s'être ainsi comporté.

— Exact ; cela m’a incité à penser pendant un certain temps qu’il existait pour lui un espoir de redressement.

— Peut-être, après tout, une défaillance passagère, qui risque d’abattre n’importe lequel d’entre nous en certaines circonstances. »

Le docteur secoua la tête d’un air sceptique.

« Vous auriez tort de voir en lui une variété de Lord Jim, Stephens. Ses autres états de service au Viêt-Nam ne sont pas plus brillants et, si vous tenez à ce que je vous parle maintenant de sa vie dans le civil, vous conviendrez avec moi que le capitaine Marlow ne l’eût pas reconnu comme l’un des siens. »

Grand lecteur, le docteur Edmund ne perdait pas une occasion de citer ses auteurs favoris. Conrad était l’un d’eux. Il affirmait en outre que les œuvres de celui-ci présentaient un intérêt puissant pour un psychiatre.

« Ne nous égarons pas, dit Stephens en souriant. Il m’intéresse, moi, par sa possible connexion avec une organisation de ceux que je combats et que je considère comme les pires criminels de notre époque. Savez-vous quand il a commencé à se droguer ?

— Vous pouvez le deviner aisément : peu après cet incident. Facile et peu coûteux, là-bas. D’autres ont fait comme lui.

« C’était facile en effet. À Saigon, à Danang, à Hué, une dose d’héroïne raffinée ne coûtait guère que deux ou trois dollars et l’on pouvait se la procurer presque dans tous les bars. Peu usitée autrefois en Indochine, l’héroïne avait connu cet essor funeste au Viêt-Nam avec la guerre et avec la peur. Coloniaux et indigènes, autrefois, se contentaient des rêves apaisants distillés par les fumées de l’opium, mais celles-ci s’étaient révélées impuissantes à chasser l’horreur des combats de jungle et le souvenir des atrocités. Il fallait un narcotique plus violent.

« Butler suivit l’exemple de beaucoup. Une fille rencontrée à Saigon lui fournit sa première dose et l’initia à la façon de l’injecter. La deuxième suivit et les autres devinrent très vite nécessaires. Pendant quelque temps, il s’efforça de limiter les piquûres aux veilles de départ en mission, les journées les plus terribles. Bientôt, au retour de ces opérations, le seul souvenir

des périls réels ou imaginaires lui fut intolérable et il en arriva à se droguer avec régularité.

« Vous me direz qu'il avait des excuses, conclut le docteur, et c'est bien mon avis ; lui et les autres. Une guerre particulièrement déplaisante dans un pays hostile ; le dépaysement ; un climat débilitant et, par-dessus le marché, la tentation en permanence. Une armée de petits vendeurs, filles, souteneurs, qui trouvaient un moyen facile de s'enrichir en écoulant la marchandise que les gros trafiquants chinois avaient commencé à stocker dès l'annonce de l'arrivée des G.I. Peut-être Butler n'eût-il jamais succombé s'il avait dû faire preuve d'initiative et d'audace pour se procurer la marchandise. Pourtant...

— Pourtant ?

— À la réflexion, je crois qu'il était marqué par le destin. Sa nature faisait de lui une proie idéale pour le démon Héroïne.

— Sa nature ?

— Je crains que le reste de ses confidences ne vous donne de lui une image encore plus terne. Il s'était montré aussi peu courageux dans la vie civile que sous l'uniforme. Ce que certains appellent un minable ; pour moi, un cas pathologique de faiblesse mentale, qu'il faudrait des années d'un traitement adéquat pour guérir.

— Parlez-moi tout de même un peu de ses antécédents. Rien d'excitant, d'après ce que je devine ?

— Excitant, Stephens ! Dieu ! Une histoire écoeurante à force de banalité et de médiocrité. »

IV

L'enfance de Butler apparaissait déjà comme une illustration de cette banalité que déplorait le docteur Edmund. Il la retraça brièvement sur un ton monotone, avec une moue d'agacement, comme s'il se reprochait de perdre son temps à énoncer de tels lieux communs. Il était trop facile pour le psychiatre d'y déceler les éléments ayant influencé le caractère de Butler, et indigne de lui de s'appesantir.

« Des parents qui ne s'entendaient pas ; des querelles quotidiennes ; une mère qui fait des absences de plus en plus fréquentes, puis qui meurt dans un accident d'automobile, alors qu'il est encore très jeune. Un père qui ne s'occupe guère de lui, sinon pour lui témoigner son mécontentement devant ses piètres résultats scolaires. Un cliché, je vous ai prévenu : une enfance totalement dépourvue de tendresse et d'amour. Malheureusement, ce genre de clichés est toujours aussi pernicieux.

« L'adolescence n'apporta pas davantage de satisfactions à Butler dans ce domaine. Après des études secondaires médiocres, il entra à l'université grâce aux relations de son père et n'y trouva pas une ambiance plus sympathique.

« Par sa faute, certainement ; il n'était pas sociable.

« Le travail le rebutait. Il haïssait d'instinct toute discipline. Il éprouvait du dégoût pour les matières qu'on cherchait à lui inculquer, sans avoir assez de ressort et d'imagination pour découvrir lui-même des sujets capables d'éveiller sa curiosité. Après différents tests psychologiques, qui révélaient une singulière mollesse de caractère, une angoisse confuse devant les réalités de la vie, une absence générale d'intérêt et une répugnance à agir, les éducateurs l'orientèrent tout naturellement vers les Lettres. Les résultats furent piteux. Il s'endormait sur les textes des meilleurs auteurs et le style de ses compositions était cité comme un exemple de platitude et de

médiocrité. Ses notes devinrent si mauvaises que l'établissement le rejeta à la fin de l'année.

« Son père lui reprocha sévèrement sa conduite. Puis, encore grâce à ses relations (il exerçait lui-même des fonctions assez importantes dans l'industrie chimique), il parvint à le faire accepter dans un collège technique, formant des ingénieurs dans cette spécialité. Il suffisait au jeune Butler de faire preuve de bonne volonté et de déployer un minimum d'efforts pour décrocher un diplôme et assurer son avenir.

« Cela était encore trop pour lui. Les sciences enseignées dans ce collège le rebutaient autant que la littérature. La chimie et son cortège de formules diaboliques (c'est le mot qu'il employait) lui apparaissaient comme des monstres. Il devint très vite évident qu'il ne parviendrait jamais à en assimiler les rudiments théoriques et que le tour de main pratique lui manquerait toujours, même pour occuper un modeste poste de garçon de laboratoire. Il fut renvoyé une deuxième fois. Son père lui tint alors un discours encore plus sévère que le précédent, sans autre effet que de lui enfoncer dans le crâne cette idée qu'il serait toujours bon à rien.

— Ce n'était sans doute pas charitable, mais les faits semblaient lui donner raison.

— Peut-être, mais inutile et probablement dangereux du point de vue médical.

— Je vois. S'intéressait-il à autre chose en dehors de ses études ?

— C'est là le drame. À rien du tout, Stephens. C'est du moins ce qui ressort de tous nos entretiens.

« Butler ne se sentait pas davantage attiré par les sports. Non qu'il fût désavantagé au point de vue physique. Assez robuste, il avait les moyens de courir, de sauter, de lancer le poids aussi bien que beaucoup d'autres, comme il le montra à l'occasion de quelques épreuves d'athlétisme, lors de son entrée à l'université. Mais l'entraînement le rebutait. Peu de temps après, il n'essayait même plus de lutter dans les compétitions et se laissait surpasser par ceux qu'il aurait pu battre avec un faible effort. Quant aux sports collectifs, ils lui inspiraient encore plus

de répugnance. Bientôt, à cause de son comportement pitoyable, aucune équipe ne voulut plus l'admettre en son sein.

« Il en fut, je crois, secrètement soulagé, tout en considérant cela comme une brimade intolérable. Inutile de souligner qu'il n'était guère populaire. Un garçon qui ne semble jamais avoir eu de véritable ami et je comprends fort bien la réaction de ses condisciples. Mauvais élève, mauvais camarade aussi, le voilà tel qu'il leur apparaissait, c'est du moins mon opinion d'après les quelques réflexions qu'il m'a faites à leur sujet ; à peu près le même ton que pour parler du sergent. Il s'imaginait que tous lui en voulaient et le tenaient systématiquement à l'écart de leurs jeux et de leurs distractions.

— Déjà, la manie de la persécution. Vous aviez raison, docteur ; ce n'est pas là le caractère que je souhaiterais à mon fils ! Les femmes ?

— Il a été discret sur ce chapitre. Je le crois normal à ce point de vue, si c'est cela que vous voulez dire, mais j'ai tout lieu de penser qu'il n'a pas été plus heureux dans ce domaine. Ses expériences amoureuses ne semblent pas avoir suscité chez lui plus de passion que le reste. Elles le laissèrent déçu et désemparé. Vous devinez aussi sans peine qu'une nature de cette sorte ne devait guère provoquer d'enthousiasme chez ses partenaires.

— Il a été mobilisé et est parti pour le Viêt-Nam après son renvoi du collège ?

— Pas tout de suite.

« Lassé, persuadé par les rapports de ses professeurs que son fils ne parviendrait jamais à se créer une situation dans le milieu d'où il était issu, le père de Butler lui procura un petit emploi dans une maison de commerce de troisième ordre ; un travail ne demandant aucune initiative, aucun effort. Il suffisait de savoir lire, écrire et faire des opérations simples.

« Il s'agissait seulement, pour un salaire médiocre il est vrai, de centraliser des fiches et de faire le total des articles vendus. Une machine se charge de cela dans la plupart des firmes modernes. Eh bien, là aussi, il me l'a avoué sans honte, ce fut un échec. Il égarait la moitié des fiches et se trompait dans les

additions. À force de mauvaise volonté, il réussit encore à se faire flanquer à la porte.

« Le père, alors, renonça à s'occuper de lui et le perdit de vue à peu près complètement, s'arrangeant seulement pour lui faire parvenir chaque mois une petite somme qui l'empêchait de mourir de faim, ce qui lui serait peut-être arrivé sans cela, tant il était peu capable de gagner sa vie.

« Il essaya ensuite de changer de milieu et se mit à fréquenter des hippies. Pas des drogués ; il n'était pas encore question de cela pour lui à cette époque ; de bons, de vrais hippies. Cela ne lui réussit pas mieux : les hippies le rejetèrent bientôt, comme les autres. C'est alors qu'il fut mobilisé et qu'il demanda à partir pour le Viêt-Nam. Vous savez comment cela a tourné.

— Curieux, ce volontariat pour la zone des combats. Un garçon qui avait peur de tout ?

— Encore un des points qui m'incitèrent autrefois à penser que son cas n'était pas désespéré. Sans doute poursuivait-il la recherche d'une atmosphère différente de ce qu'il avait connu jusqu'alors. Peut-être imaginait-il inconsciemment un monde d'aventures inouïes dans lequel il parviendrait à s'intégrer ? Dans ce cas, il s'est illusionné cruellement sur ses possibilités.

— Et la déception fut telle que la drogue fut son seul refuge ? Déchéance inéluctable, à mon avis, docteur. Ce n'est pas le vôtre ? »

Le docteur Edmund haussa un sourcil, un de ses tics familiers qui trahissait de la surprise ou bien une réflexion profonde.

« Il m'est toujours pénible de faire un diagnostic de cette sorte, dit-il. Après tout, chacun de ces individus est un cas particulier. Chacun peut posséder des affinités cachées qui nous échappent, des possibilités qu'un concours de circonstances insolites peut révéler. Mais d'après mon expérience des drogués, après ses rechutes, sa fugue, mon cher, en toute franchise, je ne vois pas ce qui pourrait le soustraire à l'emprise du démon Héroïne.

— Moi non plus, dit Stephens en se levant. Tel que je le vois, moi, il est devenu ou va devenir un pantin entre les griffes d'une

puissante organisation de malfaiteurs, qui lui allouera généreusement sa ration quotidienne de poison, moyennant quelques menus services comme la vente au détail, une des rares besognes qu'il soit capable d'accomplir. Cela durera jusqu'à ce que, cette dose augmentant, il en arrive au stade où il lui sera même impossible d'effectuer ce triste travail. Alors, à son tour, l'organisation la rejettera, si elle ne le liquide pas. Il ne lui restera plus qu'à se pendre, ou à s'administrer une dernière dose, mortelle, s'il possède encore assez de drogue pour cela.

— Je crains que vous ne soyez un bon prophète, dit le docteur à voix basse. Beaucoup finissent ainsi. Encore un cliché. »

Stephens secoua la tête avec énergie.

« Ceci ne me regarde pas, docteur. Mon rôle, c'est de suivre une piste à partir d'individus sans importance de son espèce et de remonter jusqu'à la source du mal ; je veux dire jusqu'aux gros bonnets. C'est difficile, cela prend des mois, des années parfois, mais il nous arrive de réussir. Merci de m'avoir ainsi tuyauté. Je vous tiendrai au courant si j'apprends du nouveau à son sujet. »

V

« J'ai embauché un nouveau pour la vente au détail, dit Herrick.

— Un drogué ? »

Fitz posait cette question pour la forme. Herrick ne recrutait que des drogués pour ce genre de travail.

« Un drogué, au bout du rouleau, réduit à l'agression à main armée pour se procurer les quelques dollars nécessaires à son régime.

— Ce qui porte le total de nos vendeurs à... ? » Herrick donna l'effectif sans hésiter. Fitz sortit un carnet de sa poche, fit un geste d'approbation en lisant un chiffre marqué au crayon, le gomma et le remplaça par le nouveau. Il avait la manie de vouloir être renseigné à chaque instant sur l'état de son personnel, mais c'était le seul document qu'il conservait, et il concernait les vendeurs au détail, la catégorie la plus humble : un nombre anonyme, pouvant prendre n'importe quelle signification. Pour d'autres opérations à un échelon plus élevé, international, il possédait une comptabilité beaucoup plus importante. Celle-ci était tenue par un spécialiste extrêmement compétent, depuis longtemps à son service et qui réussissait le tour de force de présenter des livres en règle avec la loi, où aucun contrôleur n'aurait pu déceler d'anomalie, mais qui, pour les initiés, traduisaient des tractations financières nécessitées par le trafic en gros de la drogue.

À l'instar des grands patrons de sociétés, Fitz s'entourait d'experts sérieux, en nombre limité, mais dont il était à peu près sûr de la discrétion pour des raisons diverses, la principale étant une compromission assez claire dans ses affaires pour leur ôter la velléité de le trahir.

Il estimait aussi pouvoir se fier davantage à des hommes issus d'un milieu bourgeois et dotés d'une bonne instruction. Avant de les engager, il tenait à s'assurer autant de leur valeur

professionnelle que de ce qu'il appelait (ces mots sonnaient curieusement dans sa bouche) un certain sens moral. Ce sens ne les avait pas empêchés d'être compromis dans des affaires louches, sans quoi ils n'eussent pas cherché à entrer dans l'organisation de Fitz et celui-ci n'aurait pas eu envie de se les attacher, mais, d'après lui, il les retenait de perpétrer une basse trahison. Fitz différait sur ce point et sur quelques autres des gros bonnets, des caïds habituels de la drogue. Ayant reçu lui-même une éducation soignée, il n'aimait pas le monde de la pègre et s'en tenait à l'écart.

Herrick était pour lui un auxiliaire précieux, en particulier pour cette sélection de ses collaborateurs. Autrefois chef du personnel, attaché à la direction d'une industrie importante, il possédait un sens psychologique naturel, que les études et l'expérience avaient aiguisé. Contraint de donner sa démission à la suite de malversations, Fitz n'hésita pas à l'embaucher pour remplir les mêmes fonctions auprès de lui, mais avec une part sur les bénéfices qui rendait dérisoire son salaire d'autrefois. Dès ses débuts dans l'organisation, Herrick fit preuve de rares qualités. D'abord, il n'avait pas son pareil pour le recrutement des employés. Son flair subtil décelait très vite les mérites ou les défauts d'un postulant éventuel, éliminait celui qui pouvait être dangereux ou dont il n'y avait rien de bon à tirer et savait placer celui qu'il jugeait utile au poste où il obtiendrait le meilleur rendement ; cela, aussi bien pour le personnel subalterne que pour les cadres destinés à des emplois importants.

Il possédait en outre une autorité indiscutable, s'imposant avec des façons à la fois fermes et bienveillantes, qui lui faisaient obtenir d'excellents résultats du petit monde qu'il dirigeait sous la haute administration de Fitz. Après avoir donné à celui-ci des preuves de son attachement et de sa loyauté, il devint son homme de confiance, parfois son conseiller, même pour des opérations en dehors de sa spécialité. Il eût été son ami si Fitz avait pu avoir des amis.

« Je suppose que ce Butler offre des garanties sérieuses ?

— Autant qu'il se peut. Je le fais surveiller, bien sûr. Jusqu'ici, il donne satisfaction. Ce qui me plaît, en lui, c'est qu'il paraît avoir du flair.

— Une qualité inappréciable, approuva Fitz. Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Il a repéré de lui-même et refusé de servir un individu soi-disant drogué et que je soupçonne, moi, d'appartenir au B.n.d.d. ; un agent provocateur.

— Pas mal pour un débutant. Et un vrai drogué, lui-même ? Vous en êtes certain ?

— J'ai vérifié les traces de piqûres et son attitude quand il m'a abordé ne pouvait tromper. État de manque caractérisé. Mais il n'a pas atteint le degré qui leur enlève tout discernement. Je lui ai fait passer les tests médicaux ; il jouit encore d'une assez robuste constitution. Je ne crois pas qu'il ait augmenté sa dose depuis un mois qu'il est à notre service. J'espère qu'il nous sera utile pendant assez longtemps.

— Tant mieux. »

La conversation avait lieu dans la propriété que Fitz possédait dans la banlieue de New York, une villa luxueuse, sans clinquant. Fitz était un individu d'une cinquantaine d'années, bel homme, d'une carrure imposant le respect ; soigné de sa personne : il payait très cher un tailleur qui connaissait son métier pour lui fournir des vêtements camouflant un léger début d'embonpoint et son coiffeur déployait toutes les ressources de son art pour mettre en valeur des cheveux rares. Des yeux vifs, derrière des lunettes à fine monture, il offrait l'apparence d'un P.D.G. traitant des affaires importantes et sérieuses. C'était d'ailleurs là un des aspects de sa personnalité. Il gérât des entreprises dont l'honnêteté ne pouvait être mise en doute, en dehors de ses opérations réprouvées par la loi. Il apportait le même soin aux unes et aux autres. Sa présence au sein de plusieurs conseils d'administration lui assurait des revenus assez importants pour mener l'existence qu'il aimait, c'est-à-dire entourée d'un luxe de bon aloi. Aussi avait-il entrepris le trafic de la drogue beaucoup plus par esprit d'aventure que par amour de l'argent.

Il avait réussi dans ce domaine comme dans bien d'autres. Après des débuts modestes et prudents, il parvint à mettre sur pied une organisation pouvant rivaliser, par l'ampleur des opérations, avec des réseaux importants plus anciens. Il la

considérerait avec orgueil comme de meilleure qualité, plus solide et plus sûre, grâce aux cadres supérieurs qu'il employait. Sa sagesse, pensait-il, était de la maintenir à l'écart des milieux louches. Il possédait ses sources d'approvisionnement à lui, des fournisseurs attitrés qui n'étaient pas ceux des autres, ses convoyeurs, ses dépôts, ses centres de distribution, ses contacts personnels avec certaines autorités de la police et des douanes. Ainsi, avec sa couverture de gros brasseur d'affaires, pensait-il échapper à la fois aux soupçons des organismes de répression et aux jalousies que sa réussite aurait inspirées aux autres trafiquants si elle avait été connue d'eux.

Comme tout chef d'entreprise digne de ce nom, il passait une bonne partie de son temps à étudier les rouages de sa création, en vue d'en perfectionner l'agencement et d'en obtenir un fonctionnement plus souple. Son naturel le portait plutôt à s'intéresser aux plans d'ensemble, et il faisait preuve dans ce domaine d'une hauteur de vues qui impressionnait souvent Herrick, mais il ne négligeait pas d'abaisser son regard sur les détails. En particulier, il tenait à garder un œil sur le personnel subalterne.

« Ces petits vendeurs ne doivent guère vous poser de problèmes, dit-il. J'ai l'impression que vous pouvez en trouver autant qu'il nous en faut.

— À peu près. Cependant, les très bons ne courent pas les rues. Quand je crois en tenir un, je fais mon possible pour me l'attacher. »

Cette sagesse plaisait à Fitz.

« C'est une excellente politique. N'hésitez pas à leur donner une prime quand ils se distinguent.

— J'ai pris sur moi de le faire pour ce Butler, après qu'il eut repoussé avec indignation la demande de l'agent provocateur.

— Je vous approuverai toujours en pareil cas. »

Ayant ainsi montré une fois de plus qu'il ne dédaignait aucune des branches de l'organisation, Fitz aborda des problèmes plus généraux et tout de même plus importants. Le personnel des petits vendeurs, en majeure partie des drogués se contentant d'un salaire modeste, ne causait en effet que peu de soucis. De temps en temps, l'un d'eux se faisait pincer bêtement

par la police des rues ; cela n'avait pas de conséquences graves. Tous n'étaient en contact qu'avec des sous-ordres, aussi ignorants qu'eux de l'ossature de l'organisation. Ils ne rencontraient Herrick que rarement, ne connaissaient de lui qu'un pseudonyme et ignoraient son domicile. Celui-ci, d'ailleurs, se montrait toujours assez malin pour apparaître blanc comme neige en cas d'aria. Ces interventions de la police, du reste, se faisaient de plus en plus rares, à la demande même du B.n.d.d., qui pourchassait le gros gibier et les considérait comme des faux pas cassant les filières.

Mais l'organisation comprenait bien d'autres catégories de personnel. Les passant en revue avec son patron, Herrick dut avouer que les convoyeurs de drogue, par exemple, lui donnaient du fil à retordre. Ceux-ci, en général, n'étaient pas des drogués et il ne pouvait les tenir sous surveillance constante, dans le creux de la main pour ainsi dire, comme il le faisait avec les autres dans les quartiers de New York. Opérant sur de vastes espaces, internationaux en quelque sorte, ils affichaient souvent un sentiment d'indépendance regrettable. Ils manipulaient des quantités de drogue parfois assez importantes, ce qui les incitait à exiger un salaire très élevé. En principe, Fitz ne lésinait pas sur ce chapitre, mais le malheur était qu'ils se mettaient alors à commettre des imprudences, à vivre au-dessus de leurs moyens d'existence avoués, à fréquenter des boîtes de nuit luxueuses où ils buvaient plus que de raison, ce qui attirait l'attention sur eux et se traduisait occasionnellement par la saisie de la marchandise : une perte financière pour l'organisation, ce dont Fitz était marri et Herrick, vexé.

« Je peux en trouver pas mal de petits, dans le genre des vendeurs de rues, dit Herrick : G.I. rapatriés, touristes, hippies en vadrouille, qui ne demandent pas mieux, pour une rémunération raisonnable, de dissimuler dans leurs bagages quelques grammes ou quelques centaines de grammes d'héroïne ; au plus une ou deux livres. Une bonne proportion arrive à passer la douane sans accroc, mais il nous en faudrait une multitude pour nous approvisionner.

— Et je ne pense pas que ce soit une sage politique, affirma Fitz avec autorité. Elle a été appliquée par certains de nos concurrents, et au besoin par nous-mêmes à la suite de saisies inquiétantes, mais cela m’a toujours paru un retour en arrière, au stade artisanal en quelque sorte. Ce qu’il nous faut, Herrick, ce sont des gaillards habiles, capables d’amener à bon port de très grandes quantités.

— Une cinquantaine de kilos d’héroïne, par exemple, murmura Herrick avec une certaine nostalgie. Oui, autrefois, j’en connaissais pas mal pouvant réussir ce coup-là. Aujourd’hui, les hommes de cette trempe se font rares.

— Une cinquantaine de kilos, répéta Fitz ; ouais, pas mal bien sûr, mais pour l’avenir... »

Il s’interrompit et resta songeur, après avoir appuyé sur ce mot : avenir, comme s’il le voyait chargé de promesses éclatantes. Herrick se garda d’interrompre sa rêverie, sachant qu’il détestait dans certains cas les questions indiscretes. Après un moment, de lui-même, Fitz se décida à lever un coin de voile sur ses pensées secrètes. Sans démasquer tous ses plans, il aimait donner quelques aperçus de sa politique générale (un terme qu’il affectionnait) à ses principaux lieutenants ; cela, pour leur faire sentir la solidité de l’organisation à laquelle ils appartenaient et leur éviter de sombrer dans la détestable routine, en éveillant leur intérêt et leur curiosité. Il acceptait alors volontiers la discussion et tenait parfois compte de leur avis quand sa décision n’était pas encore prise.

« Pour l’avenir, Herrick, je crois que nous devons renoncer à cette politique des petits et même des moyens paquets. Je pense que nous devons nous préparer à des passages moins fréquents, mais beaucoup plus importants.

— Plus importants que cinquante kilos ?

— Ou même que cent kilos. *Beaucoup* plus importants, insista Fitz sur un ton mystérieux. Gardez-le pour vous, mais je sens que cela arrivera fatalement. L’activité des services de répression nous y contraindra et, pour nous, ce sera un progrès. »

Herrick fit une moue qui semblait exprimer à la fois son étonnement et un certain scepticisme.

« Les plus gros passages effectués jusqu'ici ont été de l'ordre de trois ou quatre cents kilos, remarqua-t-il, et cela n'a guère réussi à nos concurrents. Rappelez-vous l'affaire du *Caprice des temps*.

— Je le sais, mais nous serons plus malins.

— Cela demandera alors une préparation longue et minutieuse.

— Bien sûr. Aussi n'est-ce pas pour demain que j'envisage d'opérer ainsi. Probablement pas avant deux ou trois années. Mais réfléchissez-y ; nous en reparlerons le moment venu, bientôt peut-être tout de même, car il y a des mesures à long terme qu'il nous faudra prendre à tous les échelons. Cela exige une modification en profondeur de toute notre organisation. »

Herrick ne présenta plus d'objection. Ils échangèrent encore quelques propos sur les effectifs actuels des convoyeurs, sur ceux qui paraissaient les plus méritants, les plus habiles comme les plus dévoués et qu'il était bon d'encourager, sur ceux au contraire dont il fallait se séparer au plus vite. Ils en vinrent ensuite à parler d'une autre catégorie du personnel.

« Les chimistes me donnent de graves soucis en ce moment », dit Fitz.

Les chimistes, jusqu'à ce jour, échappaient à peu près tous à l'autorité de Herrick, la transformation de la morphine base en héroïne s'effectuant en France, qui ne faisait pas partie de son secteur. Mais Fitz avait conçu à ce sujet aussi un plan de réorganisation profonde pour l'avenir et il commença à en dévoiler les grandes lignes au chef de son personnel.

VI

L'échange s'effectua très rapidement dans les lavabos d'un bar que Butler fréquentait à intervalles irréguliers. Après s'être assuré qu'il se trouvait seul avec son client, il sortit un paquet de cigarettes entamé de sa poche, fit saillir l'une d'elles marquée d'un signe imperceptible et l'offrit à l'homme. Celui-ci la saisit avec avidité, en lui glissant quelques billets dans la main. Butler vérifia qu'il y avait bien le compte, cent dollars, avant de les empocher. Le client ne perdit pas de temps à contrôler la marchandise. Certain que la cigarette contenait deux doses d'héroïne, enveloppées dans un mince tube en plastique enfoui dans le tabac blond, il la fourra dans un paquet analogue, où elle se confondit avec d'autres. Ce n'était pas la première fois qu'il se réapprovisionnait ainsi et il savait qu'il pouvait faire confiance à Butler et qu'il n'y aurait pas tricherie sur la quantité convenue.

Il était sûr aussi de la qualité. L'héroïne fournie par ce vendeur était un produit de premier ordre, seulement dilué avec une proportion raisonnable de lactose ou de bicarbonate, contrairement à la pratique de la plupart des trafiquants. Fitz mettait un point d'honneur à ce que la marchandise écoulée par son personnel fût du meilleur aloi. Il déterminait lui-même le pourcentage de diluant qui devait tout de même être ajouté à la drogue pour assurer un profit convenable et veillait à ce que celui-ci ne fût pas modifié par la chaîne des intermédiaires. Herrick faisait respecter ses strictes consignes. Ainsi, sans publicité, les employés de l'organisation devenaient-ils très vite connus dans le monde des drogués comme livrant un produit contenant encore de douze à quinze pour cent d'héroïne pure, alors que la proportion tombait parfois à cinq ou six pour cent et même moins avec certains mercantis. Fitz estimait que la loyauté représente un des meilleurs facteurs de réussite dans le commerce et finit toujours par se révéler payante. L'expérience tendait à lui donner raison.

Un calcul simple montrait d'ailleurs que cette politique laissait encore un bénéfice raisonnable à l'organisation. Au départ, dans les pays lointains où les indigènes cultivaient le pavot et récoltaient l'opium, on leur payait celui-ci de trois à cinq cents dollars les dix kilogrammes. Ces dix kilogrammes en donnaient environ un de morphine et à peu près huit cent cinquante grammes d'héroïne pure. Avec la dilution honnête que s'imposait Fitz et au cours de l'époque, la multitude des acheteurs au détail versaient au moins cinq cent mille dollars pour cette même quantité, soit plus de mille fois le prix d'achat. Il est vrai que de gros frais s'ajoutaient à celui-ci, frais de transport, de camouflage, intermédiaires, achats de consciences, personnel technique spécialisé pour les diverses transformations. Tout compte fait, cependant, l'opération se révélait mieux que rentable et Fitz éprouvait de l'orgueil à constater que son produit faisait prime sur le marché.

Ainsi, après ses premiers essais, Butler n'eut aucun mal à placer les sachets qu'on lui confiait. Ceux qui goûtaient à sa drogue la recherchaient par la suite et devenaient souvent des clients réguliers comme celui de ce soir.

Il n'avait pas été long à s'en apercevoir. Quand il en fut bien convaincu, il ressentit lui aussi une certaine fierté.

Le client se sauva après avoir rempoché son paquet de cigarettes. C'était un drogué aux besoins assez élevés ; sa dose quotidienne lui coûtait environ cinquante dollars. En état de manque depuis plusieurs heures, il n'avait que le temps de courir s'administrer une injection pour éviter la crise. Ce qu'il emportait lui assurait la journée du lendemain, lui permettant de réfléchir ainsi dans un calme relatif au moyen de se procurer les dollars nécessaires pour une autre courte période de paix.

Butler, lui, ne se pressa pas. Il se lava les mains, se lissa les cheveux et sortit sans précipitation, après un salut au barman, qui le regardait d'un air indifférent. Il respirait à longues bouffées, détendu comme il l'était toujours après avoir terminé avec succès une transaction de ce genre, s'attribuant avec satisfaction une large part de mérite dans sa réussite. L'idée de dissimuler la drogue dans une cigarette était de lui, Herrick

laissant son personnel libre d'imaginer des procédés de camouflage selon la convenance de chacun.

Butler s'était alors aperçu que cette recherche de cachettes lui procurait un certain amusement et meublait son désœuvrement habituel. Ingénument, il s'avouait assez content du résultat de ses méditations. Certes, sa trouvaille n'était pas géniale. Il reconnaissait avec objectivité qu'une fouille sérieuse aurait fait découvrir le pot aux roses. Pas si mal tout de même pour un novice, estimait-il. Il songeait cependant à d'autres possibles ruses et, au cours de ses journées paresseuses, quand la seringue avait instillé dans ses veines le poison apaisant, il lui arrivait de rêver pendant plusieurs heures à des cachettes plus subtiles et plus sûres, gymnastique de l'esprit un peu puérile, mais qui maintenait celui-ci en éveil.

Il quitta le bar et s'éloigna d'un pas paisible, jetant de temps en temps un coup d'œil autour de lui, sans affectation. Personne ne le filait. Dans la rue presque déserte, les rares noctambules ne s'occupaient pas de lui. Il s'éloigna ainsi, un instant suivi par le regard du barman, qui, de la fenêtre à laquelle il collait son nez, semblait s'intéresser à sa démarche.

Le barman n'ignorait pas le genre d'opérations pratiquées par Butler. À l'insu de celui-ci, il faisait aussi partie du personnel de Herrick, mais se situait dans une catégorie un peu plus élevée. Il n'intervenait directement que pour des livraisons assez importantes, mettant en jeu des milliers de dollars avec des clients de choix, opérations plutôt rares, une ou deux par mois au maximum, à intervalles irréguliers. La drogue lui était livrée sous différents camouflages une heure au plus avant l'échange, l'argent viré à des fournisseurs de son établissement.

Outre ces ventes occasionnelles, il fournissait des renseignements précieux à Herrick, aussi bien en lui signalant des amateurs fortunés ou des individus douteux qu'en donnant son impression sur les vendeurs au détail débutants comme Butler. Son œil exercé décelait leurs qualités ou leurs défauts avec une sûreté singulière. Comme dans toutes les firmes sérieuses, l'organisation exerçait un contrôle occulte des activités à tous les échelons. C'était lui, le barman, qui avait fourni de bons renseignements sur Butler.

En l'observant ce soir-là, il remarqua que l'allure de ce vendeur s'était quelque peu modifiée depuis ses débuts. La démarche plus assurée, le regard moins fuyant, la tenue moins négligée aussi, Butler marchait d'un pas plus ferme. Le barman enregistra tous ces détails et se promit de faire un nouveau rapport favorable sur son compte.

Butler se dirigea vers un autre quartier de la ville, situé à vingt minutes de marche, celui où il avait fait ses débuts de vendeur quelques mois auparavant. Il ne se rendait jamais dans ce secteur sans éprouver une émotion teintée d'attendrissement au souvenir de ses premières armes. Cette fois encore, il eut un demi-sourire en s'en rappelant les circonstances, lorsque Herrick l'avait laissé agir suivant sa propre initiative, après l'énoncé de quelques directives générales et de recommandations de prudence. C'était la politique de l'organisation de laisser les membres du personnel se débrouiller pour l'accomplissement de leur mission, quitte à se séparer d'eux s'ils faisaient de trop grosses bêtises.

Son sourire s'accrut alors qu'il revivait en pensée les tranches de la journée précédant ses débuts. La double dose d'héroïne qu'il s'était instillée ne suffisait pas à réprimer les battements de son cœur, tandis qu'il s'aventurait, la nuit venue, à la recherche de clients éventuels.

Cependant, peu à peu, un étrange amalgame de sentiments confus prenait le pas sur son appréhension. Il s'y mêlait un commencement de curiosité pour les péripéties d'un avenir mystérieux et aussi la volonté naissante de mériter la confiance que Herrick lui témoignait en lui attribuant une tâche délicate.

Il avait d'abord suivi successivement deux individus qui marchaient lentement, comme s'ils attendaient quelqu'un ou quelque chose. Mais, chaque fois, il renonça à les aborder. Il possédait une certaine expérience des drogués et un simple coup d'œil sur le visage de ceux-ci suffit à le persuader qu'ils n'étaient pas des frères. Il passa son chemin et chercha ailleurs.

Il tressaillit quand il crut enfin en découvrir un et sa surexcitation s'accrut quand plusieurs indices lui confirmèrent que celui-ci était un client en puissance, un drogué

en état de manque, comme on dit, qui mendiait une dose. L'homme faisait les cent pas dans le voisinage d'un bar signalé par Herrick comme un centre fructueux, s'en approchait, puis s'en écartait, comme s'il n'osait y pénétrer. Un autre individu sortant de l'établissement, l'homme fit mine de l'aborder, puis renonça, comme si un instinct lui révélait à lui aussi qu'il se méprenait. Butler éprouva alors un frisson d'une fièvre jusqu'alors inconnue : celle du chasseur à l'affût qui, après une longue attente, voit venir vers lui le gibier convoité. Il fit en sorte de croiser l'individu pour examiner ses yeux ; alors, ses doutes s'évanouirent. Il ralentit le pas et tourna la tête en esquissant un sourire semblable à celui d'une fille cherchant à raccrocher un passant.

Il ne se trompait pas. L'homme s'arrêta et le regarda avec des yeux implorants, reconnaissant le sauveur qu'il attendait depuis des heures. Point n'était besoin de longs discours.

« Pour combien en veux-tu ? »

— Cinquante dollars. C'est tout ce que je possède. »

Il lui passa un des sachets qu'on lui avait fournis. L'homme donna l'argent et s'enfuit. C'était une petite affaire, mais un début encourageant, qui lui inspira de la confiance en lui-même.

Plus tard, il se reprocha son imprudence. Il était si ému et l'autre si impatient que l'échange avait eu lieu dans la rue, en pleine lumière. Il se jura d'être plus circonspect à l'avenir et ce fut alors qu'il commença à imaginer des procédés de camouflage plus ou moins ingénieux.

Il tint parole et se montra par la suite d'une prudence extrême, n'accordant jamais sa confiance à un inconnu sans un examen approfondi. C'est grâce à cette sagesse et à un certain flair naturel qu'il fut amené à repousser la prière d'un individu qui ne lui paraissait pas franc. Certes, celui-ci arborait tous les stigmates du drogué en proie au manque : les yeux pleureurs, le nez coulant, le rictus de la face, le tremblement des mains et surtout le regard implorant. Un peu trop, peut-être : Butler, qui connaissait ces symptômes par sa propre expérience, crut percevoir de l'outrance dans cette attitude. Aussi le laissa-t-il parler, prenant soin de ne pas se démasquer, feignant

seulement d'écouter les souffrances d'un malheureux d'une oreille compatissante. Plus l'autre se répandait en jérémiades, plus il était convaincu d'avoir affaire à un simulateur. Le tremblement des mains s'interrompait par instants ; les traits se détendaient, comme si l'homme ne pouvait conserver en permanence un masque gênant. Celui-ci en arriva enfin à une prière directe :

« Par pitié, ne pouvez-vous m'indiquer où je peux en trouver ? Je suis à bout. Je paierai ce qu'il faudra. »

Butler affecta alors un air gravement réprobateur, puis morigéna l'individu en lui faisant honte de son vice. Il se radoucit ensuite, prenant pour lui faire la morale le ton d'un prêtre miséricordieux à qui un pécheur vient de se confesser. Finalement, il lui conseilla de se rendre au plus tôt dans une clinique de désintoxication, mentionnant même l'établissement du docteur Edmund comme un de ceux où l'on accueillait les drogués sans leur poser de questions et où la discrétion était assurée.

Le souvenir du sang-froid déployé par lui dans le jeu de cette comédie inspira à Butler un nouveau sourire de satisfaction. La scène s'était passée dans un coin reculé du bar où il venait d'opérer ce soir. Personne ne pouvait entendre leur conversation, mais le barman suivait sa mimique sans en avoir l'air. Il comprit sans difficulté de quoi il retournait, d'autant mieux qu'il soupçonnait lui-même l'individu d'être un agent provocateur du B.n.d.d. C'est à la suite de son rapport sur l'incident que Herrick commença à avoir une excellente opinion de sa nouvelle recrue et décida de lui donner une gratification exceptionnelle, ce qui toucha le jeune homme et contribua à le convaincre qu'il marchait dans la bonne voie.

Quant à l'agent, il ne lui restait plus qu'à rendre compte à ses chefs de l'échec de sa mission. Stephens resta profondément perplexe quand le rapport parvint jusqu'à lui.

VII

Il termina sa tournée après s'être réapprovisionné plusieurs fois. Il gardait en effet son stock de drogue dans une cache sûre et ne portait sur lui que la quantité de cigarettes nécessaires à une transaction : cinq ou six au plus ; une ou deux, le plus souvent ; ses clients étaient modestes. Assez curieusement, lui autrefois incapable de collationner des fiches et de faire une addition exacte, il conservait en tête à chaque instant une comptabilité rigoureuse de la marchandise vendue et de ce qu'il lui restait en dépôt, ainsi que des sommes perçues, sans jamais faire une erreur d'un milligramme ou d'un *cent*.

Sa provision écoulée vers le milieu de la nuit, les recettes atteignaient environ quatre mille dollars. Il se dirigea alors vers un bar où Herrick lui avait fait savoir qu'il l'attendrait, un établissement assez éloigné des quartiers où il opérait habituellement, qui accueillait une clientèle de noctambules distingués, sans rapport avec les drogués. Herrick n'en fréquentait point d'autres.

Ils ne se rencontraient qu'en de rares occasions. L'héroïne était livrée à Butler par un comparse ; les dollars, virés à un compte anodin. Mais le chef du personnel tenait à garder des contacts avec ses employés. Aussi leur fixait-il de temps en temps un rendez-vous pour bavarder avec eux, faire le bilan de la période écoulée et renforcer les attaches qui les liaient à l'organisation.

Butler prenait toujours du plaisir à ces entretiens. Depuis le hasard qui avait fait converger leurs chemins tortueux, il éprouvait une reconnaissance croissante envers Herrick. En lui procurant des occupations régulières, celui-ci avait transformé son existence, lui permettant de gagner sa vie, en même temps que sa ration de drogue, cela d'une manière distrayante. De plus, ses façons directes le touchaient. Il n'était pas accoutumé à cette attitude compréhensive chez autrui. En quelques

occasions, lorsque le hasard l'amenait à rencontrer d'anciens camarades étudiants, ceux-ci s'apercevaient vite de son vice. Le mépris qu'il percevait alors ou croyait percevoir chez eux l'incitait à se hérissier, à se replier sur lui-même et à se réfugier dans la solitude.

Il ne se sentait pas plus à l'aise au point de vue des relations humaines dans l'établissement du docteur Edmund, après sa deuxième cure de désintoxication. Il devina là, dès les premières minutes, que son entourage d'infirmiers camouflés en amis ne pourrait lui être d'aucun secours moral, malgré leur bonne volonté évidente ; trop évidente. Certes, ceux-là ne le méprisaient pas, du moins pas ouvertement. Ils s'évertuaient au contraire à chaque instant à se comporter avec bienveillance et multipliaient leurs efforts pour créer une ambiance sereine. Derrière ces démonstrations laborieuses, il imaginait une obéissance à un ensemble de consignes strictes. Il se sentait en état d'infériorité, une impression qu'il détestait. Il s'enfuit au bout de trois jours, ne pouvant la supporter.

D'autre part, il n'avait fait aucun ami, jamais noué aucune relation dans les milieux de drogués. Assez paradoxalement, il semblait même éprouver à leur égard un sentiment voisin du mépris, qui ne se dissipa pas lorsqu'il fut amené à les considérer comme des clients. Bien au contraire, il dédaignait encore plus ceux qui faisaient appel à ses services.

Herrick, lui, l'avait mis à l'aise dès leur première rencontre. Il se montrait compréhensif avec discrétion, amical sans affectation et Butler percevait chez lui une autorité naturelle qui, non seulement ne lui pesait pas, mais qu'il appréciait. Sans doute, au cours de sa première carrière, en contact permanent avec des ouvriers, des employés, des cadres, des êtres de toute sorte, le principal lieutenant de Fitz avait-il acquis une expérience peu commune en matière de relations humaines, expérience très précieuse pour ses rapports avec les drogués et qui s'était même affinée à leur contact, s'enrichissant de nuances précieuses.

Il accueillit Butler avec un sourire, quand celui-ci le rejoignit dans l'arrière-salle du bar, lui fit signe de s'asseoir et commanda pour lui une consommation. Le visage du jeune homme s'éclaira

quand l'autre lui tendit la main, puis il remarqua que le visage de son patron ne reflétait pas sa sérénité habituelle. Il paraissait soucieux. Butler en éprouva de l'alarme, tant il redoutait d'avoir à son insu mérité des reproches. Il se trompait sur ce dernier point, mais voyait juste en soupçonnant chez lui des préoccupations inaccoutumées. Herrick avait un problème à résoudre.

Un problème de personnel, mais qui ne concernait pas Butler. Il en agitait les données dans sa tête depuis son arrivée au bar, devant une consommation à laquelle il ne touchait pas, si profonde était sa méditation.

L'activité du B.n.d.d. perturbait de plus en plus l'organisation. Si le bureau avait à peu près renoncé à pourchasser les vendeurs au détail, dont l'arrestation ne servait en général qu'à rendre les grands encore plus vigilants, ses ramifications internationales portaient des coups sévères à l'approvisionnement et au transport. Pis encore peut-être, il s'attaquait systématiquement depuis des mois aux laboratoires clandestins transformant la morphine base en héroïne.

Herrick avait encore en tête une récente conversation avec Fitz, au cours de laquelle celui-ci déplorait de nouveau cet acharnement intempestif.

« Les meilleurs des chimistes, presque tous des Français, sont maintenant à l'ombre et irrécupérables pendant des années. Nous n'en trouvons pas pour les remplacer en France ; pas de compétents, du moins. Ceux qui le sont ont peur et ceux qui se présentent, attirés par l'appât du gain, sont de petits margoulins, qui réussissent seulement à fabriquer un produit de troisième ordre, dont nos compatriotes ne veulent pas. Si cela continue, nous allons tout droit vers la guérison des toxicomanes par leur répugnance à consommer cette camelote. Ce sera notre ruine. Les chefs du B.n.d.d. comptent beaucoup là-dessus et leur raisonnement est valable, je dois le reconnaître. »

Une telle perspective désolait également Herrick. Mais Fitz, en lutteur avisé, cherchait déjà une parade aux mauvais coups qu'on tentait de lui porter. Il mûrissait des plans pour

réorganiser son entreprise dans ce secteur, comme il avait laissé entrevoir qu'il songeait à le faire pour le transport. Le tout, Herrick devait s'en apercevoir un peu plus tard, faisait partie d'un projet ambitieux, dont il ne laissait percer encore que quelques éléments. Au cours de cette conversation, il abattit simplement un poing puissant sur sa table en s'écriant :

« Il nous faut des chimistes, Herrick, voilà ! Des chimistes qualifiés, capables de transformer notre morphine en héroïne. Et c'est vous maintenant que cela regarde. Il faut faire porter votre effort sur cette catégorie du personnel qui vous échappait jusqu'ici. Des chimistes compétents, des chimistes américains, puisque les Français font défaut. Ne sommes-nous pas le pays à la pointe des sciences et des techniques ?

— Difficile, murmura Herrick, déconcerté. Je n'ai pas de relations dans les milieux scientifiques.

— Nouez-en... Et n'oubliez pas que je vois toujours loin devant moi. Si vous ne trouvez pas de chimistes patentés, il faut en former, prendre de jeunes étudiants et les spécialiser. La situation n'est pas encore critique et nous avons un peu de temps devant nous ; raison de plus pour ne pas nous endormir. Il y a longtemps, d'ailleurs, que je réfléchis à la question. Une organisation ayant l'envergure de la nôtre doit avoir ses chimistes à elle et se libérer des aléas de l'étranger. Quand vous en aurez recruté, peut-être serons-nous amenés à modifier complètement notre structure ; soit les envoyer en France, mais ce pays devient de plus en plus surveillé ; soit créer des laboratoires ici même, et importer de la morphine ou de l'opium au lieu d'héroïne.

— Plus cher pour le transport, objecta Herrick.

— Je le sais. La meilleure solution serait d'installer nos laboratoires dans les pays producteurs d'opium et d'y placer nos chimistes américains, pour remplacer les artisans chinois du Laos ou de Birmanie qui, eux aussi, sont incapables de fabriquer un produit satisfaisant pour le goût de nos garçons et de nos filles. J'y songe très sérieusement, et depuis longtemps. Mais c'est un plan qu'on ne peut mettre au point en quelques jours, pas même en quelques mois. La première urgence, Herrick, c'est de me trouver des chimistes. »

Herrick savait que Fitz ne plaisantait pas quand il prenait ce ton et qu'il n'admettrait pas un échec de sa part. Il était en train de réfléchir à ce problème quand Butler se présenta. Il fit un effort pour balayer ces préoccupations, soucieux de conserver son ascendant sur le personnel par des conversations amicales dans une atmosphère détendue. La nuit avancée chassait peu à peu la plupart des clients. Trois ou quatre noctambules prenaient un dernier verre au bar ; l'arrière-salle était déserte.

« Tout s'est bien passé, ce soir ? »

— J'ai écoulé jusqu'au dernier milligramme, Sir. »

Il avait pris l'habitude de l'appeler « Sir » et ne pouvait s'en défaire, malgré les remontrances amicales de Herrick, qui souriait de cette manie mais qui, au fond de lui-même, s'en trouvait flatté.

« Parfait. Pas de suspect en vue ? »

— Aucun. Je n'ai eu affaire qu'à des clients connus de moi et que je crois sûrs.

— Excellent. Cela fait donc ? »

Butler donna le chiffre exact. Herrick approuva d'un hochement de tête.

« Je virerai la somme demain.

— Sans oublier de retenir votre commission.

— Je vous remercie, Sir.

— Mais, au fait, j'y songe, Butler... »

En train de porter son verre à ses lèvres, Herrick s'était soudain immobilisé.

« Quoi donc, Sir ? »

Il ne répondit pas tout de suite et reposa son verre. L'idée qui venait de traverser son esprit faisait son chemin. Il réfléchit encore un moment avant de parler.

« Je suis très content de vous, Butler, dit-il enfin sur un ton presque paternel. Et vous ? Êtes-vous satisfait de votre travail ? Si ce n'était pas le cas, il faudrait me le dire sans hésitation. »

Le jeune homme rougit de plaisir. Il aimait entendre ces témoignages, un des secrets de l'emprise de Herrick sur ses employés. Il affirma qu'il se trouvait très content de son sort, avec un accent de sincérité qui ne pouvait tromper. Herrick,

cependant, ne parut pas entièrement convaincu par cette réponse. Il continuait à poursuivre sa pensée, le sourcil froncé.

« Et... la drogue ? Je veux dire, pour votre consommation personnelle ? »

Outre un pourcentage sur les ventes, le contrat verbal qui les liait comprenait une dose quotidienne d'héroïne pour Butler. Celui-ci déclara sur le même ton que la marchandise était de première qualité et qu'il n'avait sur ce point aucune réclamation à formuler. Herrick insista.

« Je sais que notre produit est bon. Mais ne serait-il pas opportun d'apporter quelques modifications à nos conventions initiales au point de vue quantitatif ? Pour être clair, n'éprouvez-vous pas le besoin d'augmenter votre dose ? Cela arrive souvent et je le comprendrais fort bien. »

Si Butler avait été observateur, il aurait perçu chez son interlocuteur une curiosité inquiète, presque angoissée, hors de proportion avec l'importance de son propre personnage. Penché en avant, Herrick le dévisageait avec insistance, comme s'il redoutait sa réponse. Mais le jeune homme ne voyait que de la sollicitude dans cette attitude. Aussi déclara-t-il avec un accent ému de reconnaissance :

« Je vous remercie beaucoup, Sir, mais nos conventions me suffisent. Je n'éprouve pas le besoin d'augmenter ma ration. »

C'était vrai. Alors qu'il lui fallait y ajouter une petite quantité chaque semaine pendant la période précédant son entrée dans l'organisation, il paraissait avoir atteint un palier. La dose qu'il s'injectait chaque jour (dose assez importante il est vrai) suffisait à lui assurer la paix de l'âme, après le choc euphorique des minutes suivant la piqûre. Herrick ne put retenir un soupir de soulagement et le congratula.

« C'est bien ainsi. Les trop grands intoxiqués deviennent incapables de travailler pour nous et nous devons nous en séparer. Je vois que vous êtes capable de modération et je vous en félicite. D'ailleurs, je m'en doutais. Vous avez bonne mine et vos mains ne tremblent plus qu'imperceptiblement. »

C'était encore exact. Il portait maintenant son verre à ses lèvres d'une main ferme. Herrick, à qui rien n'échappait, avait remarqué ce détail.

« Parlez-moi franchement, Butler, insista-t-il encore. Certes, le métier de vendeur demande du tact et n'est pas dénué d'intérêt. Mais enfin... Vous êtes un garçon intelligent. Vous avez fait des études. N'avez-vous jamais songé à exercer des fonctions exigeant de plus grandes facultés ?

— Vous envisageriez de vous priver de mes services ? » protesta Butler, sans pouvoir dissimuler son alarme.

Herrick le dévisageait maintenant avec la curiosité intense que lui inspirait parfois l'aspect humain de ses relations avec ce garçon. Son expérience ne pouvait le tromper. Il reconnaissait l'émoi sincère du bon ouvrier qui aime son travail et redoute d'être congédié. L'ayant jaugé du regard, il fut convaincu qu'il ferait n'importe quoi pour rester dans l'organisation. Aussi se hâta-t-il de le rassurer en conservant ce ton paternel qui réussissait si bien avec lui.

« Qu'allez-vous imaginer là, mon cher ? Je vous répète que nous sommes très contents de vous, moi et quelques autres. Au contraire, je pensais à vous pour une promotion.

— Une promotion ?

— Une promotion qui vous permettrait d'abord de toucher un salaire plus élevé, ce qui n'est tout de même pas à dédaigner, mais surtout qui vous donnerait l'occasion d'utiliser vos connaissances. Vous m'avez confié autrefois, je m'en souviens, que vous aviez fait des études scientifiques, n'est-ce pas ? »

Butler baissa la tête d'un air contrit.

« J'en ai fait, c'est vrai, mais il y a longtemps et ces études n'ont pas été brillantes. Je... »

Herrick balaya d'un geste ses objections.

« Je sais, je sais, vous me l'avez dit. Tout le monde ne peut pas être un grand savant. Mais il doit vous en rester quelque chose... beaucoup plus que vous ne le soupçonnez vous-même, je suis prêt à le parier. Je commence à bien vous connaître ; vous êtes trop modeste. Je ne me méprends pas, n'est-ce pas : vous avez fréquenté une école de chimie ? »

Butler fit un signe d'assentiment, sans avoir le temps de placer le moindre commentaire. L'autre lui coupa encore la parole.

« Eh bien, admirez la coïncidence, Butler. C'est providentiel. Il se trouve que notre organisation a en ce moment un besoin urgent de chimistes. »

VIII

Cette proposition de l'affecter à la branche chimique de l'organisation fut à la fois une source d'émotion et d'alarme pour l'esprit inquiet de Butler.

D'une part, il se rendait compte qu'il s'agissait d'une promotion, sans doute méritée par son application, mais inespérée. Il comprenait aussi, à travers les propos de Herrick, que ses employeurs se trouvaient en ce moment dans l'embarras et il eût désiré ardemment leur rendre le service qu'ils attendaient en remerciement des bienfaits reçus. Mais en même temps, il se sentait indigne de l'attention qu'ils lui portaient et des espoirs qu'ils fondaient sur lui. Sans doute était-ce sa faute à lui si Herrick s'illusionnait à ce point sur ses possibilités. Il n'avait pas assez insisté sur son indignité au cours de leurs entretiens. Une sorte de honte l'avait retenu de se présenter sous un aspect aussi piteux. Il le regrettait aujourd'hui avec amertume. Le résultat, presque dramatique à ses yeux, était que Herrick comptait sur lui pour des fonctions qu'il ne pouvait assumer. Il se savait nul en chimie ; un zéro absolu. Il ne gardait aucun souvenir des connaissances théoriques, même des rudiments, et son expérience pratique était inexistante : à l'école, il séchait toujours les manipulations. Pour la première fois de sa vie, il endurait le remords et la honte de n'avoir pas su profiter des leçons de ses maîtres.

La nuit où Herrick lui fit cette proposition, il n'osa pas encore le détromper complètement. Il se sentait affolé à l'idée de décevoir un être qui s'intéressait ainsi à lui et cherchait à l'élever au-dessus de sa condition. Il balbutia une réponse ambiguë. Il allait, lui déclara-t-il, se mettre aussitôt au travail, réviser ses cours, rassembler ses livres, se renseigner sur les techniques modernes, se documenter sur la spécialité qu'on attendait de lui. Il lui fallait un peu de temps avant de pouvoir

juger s'il était capable de remplir ces fonctions. Herrick adopta ce sage point de vue et lui souhaita bon courage.

L'allusion à ses documents d'étudiant était un pur mensonge. Ses cours n'existaient plus, les quelques feuillets autrefois gribouillés ayant été jetés au feu dès sa sortie de l'école. Quant aux livres, il avait vendu le dernier depuis longtemps pour se procurer de la drogue.

Il les racheta. Surexcité par son désir de répondre aux espoirs de Herrick et des puissants dont il pressentait l'existence au-dessus de lui, il se sentait prêt à affronter n'importe quelle épreuve.

Il se procura d'abord quelques ouvrages qui lui paraissaient utiles pour la spécialité envisagée. Mais ceux-ci n'étaient pas à sa portée. Pour les comprendre, il se rendit compte qu'il fallait acquérir auparavant les bases essentielles de la chimie. Alors, il acheta d'autres livres, traitant de questions générales. Il ne lésina pas ; il dépensa ainsi tout son salaire, sans s'apercevoir qu'il ne lui restait plus rien pour manger. Il ne souffrit d'ailleurs pas de cette privation, sa ration assurée de drogue lui tenant lieu de nourriture. Ayant ainsi constitué une bibliothèque assez complète, il s'efforça de se mettre à l'étude, dans la journée et les nuits où il ne rôdait pas autour des bars louches, en quête de clients.

Mais les livres ne suffisaient pas. Il s'aperçut très vite, avec une déception proche du désespoir, que son cerveau engourdi, sclérosé par des années de paresse, n'obéissait pas à sa volonté naissante. Ou bien, l'effet de la drogue dans ses veines le rendait-il incapable de se concentrer sur un texte et d'assimiler la formule la plus simple ? Ce soupçon lui venant un jour à l'esprit, il eut l'héroïsme de supprimer sa dose quotidienne. Le résultat fut pire. Les troubles endurés après deux jours de sevrage furent tels qu'il craignit de devoir renoncer à toute activité s'il s'obstinait dans cette voie. Alors, il tenta au contraire de doubler la dose, sans constater la moindre amélioration de ses facultés intellectuelles. La sagesse lui imposa de revenir à sa ration normale et il chercha une autre méthode.

Seul, je n'y parviendrai jamais, se répétait-il pendant ces heures d'angoisse stérile. Il me faudrait une aide. C'est au moment où, n'en pouvant imaginer aucune, il était sur le point d'avouer son incapacité à Herrick, que le hasard le servit. Une image se présenta devant ses yeux, parmi la brume de ses souvenirs d'étudiant : la silhouette assez ingrate de Bridget, une fille un peu plus âgée que lui, qui avait terminé ses classes à l'école de chimie à l'époque où il s'y trouvait, et qui faisait fonction d'assistante, tout en poursuivant des études personnelles.

Son image lui apparut alors qu'il s'épuisait en vains efforts pour déchiffrer le grimoire de formules barbares. Les épaules légèrement voûtées, un front têtue de force en thème, le regard un peu flou, elle avait été une des plus brillantes élèves de l'école. Lorsqu'il l'avait connue, à mi-chemin entre les étudiants et les professeurs, elle ne paraissait à l'aise ni avec les uns ni avec les autres. Son peu d'attrait physique contribuait à son isolement.

Cela sans doute les avait rapprochés. Avec elle seule, il avait noué des liens qui ressemblaient à de l'amitié. Puis ces liens s'étaient relâchés ; elle passait la plus grande partie de son temps à étudier, lui à ne rien faire.

Il n'avait pas eu une pensée pour elle depuis des années. Or, en même temps que sa silhouette surgissait devant ses yeux, mêlée à un fatras de formules chimiques, l'idée s'imposa à son esprit qu'elle pourrait être cette aide extérieure dont il sentait tant le besoin. Ne lui avait-elle pas proposé autrefois de lui donner des leçons particulières ? Rebuté dès le premier essai, il y avait renoncé ; mais la situation se présentait aujourd'hui d'une manière bien différente.

Qu'était-elle devenue ? Après une recherche fébrile, il retrouva son ancien numéro de téléphone dans un vieux carnet et se décida à l'essayer sans trop espérer une réponse.

La voix qu'il connaissait bien lui répondit. Il en éprouva un soulagement intense, entrevoyant une issue à sa situation critique. Il était si ému que son accent en fut altéré et que ses banales paroles semblaient inspirées par une sorte de passion. Cette exaltation parut trouver un écho chez la jeune fille. Bien

sûr, elle se souvenait de lui ! Bien sûr, elle serait heureuse de le revoir ! Tous deux coururent au rendez-vous qu'il lui fixa, animés de sentiments très différents, mais qui se traduisaient par un même empressement.

Il la reconnut au premier coup d'œil ; elle n'avait guère changé et pas embelli. Il fut satisfait de voir qu'elle aussi s'avancait vers lui sans une hésitation, la main tendue, manifestant sa joie évidente de retrouver un camarade d'autrefois. Ils déjeunèrent dans un restaurant modeste. Les premières banalités échangées, ne sachant comment aborder sa démarche, il insista pour qu'elle lui parlât d'elle-même et lui racontât sa vie depuis qu'ils s'étaient perdus de vue. Elle parut touchée de cet intérêt et commença son récit, l'entrecoupant de silences pendant lesquels son regard ne le quittait pas.

Le résumé en était simple. Après avoir quitté l'école de chimie, sans avenir pour elle, elle cherchait une situation dans l'industrie ; mais, manquant de relations, ne sachant pas mettre ses diplômes en valeur, elle ne trouvait que des emplois de troisième ordre. De guerre lasse, elle avait accepté un poste modeste dans un laboratoire de pharmacologie. Elle y travaillait depuis deux ans et s'en trouvait assez satisfaite, sans toutefois éprouver un grand enthousiasme pour le travail routinier qui s'y effectuait. Ayant gravi peu à peu des échelons de la hiérarchie, elle dirigeait maintenant un service important, ce qui assurait sa sécurité matérielle.

« Ce qui est tout de même quelque chose », remarqua-t-elle avec un soupir teinté de nostalgie.

Il l'approuva sans réserve, et, par quelques questions habiles, ne témoignant en apparence que de son vif intérêt pour elle, l'amena à lui donner des détails sur ce service.

« Nos occupations sont assez variées. Je ne puis vous les énumérer toutes. Nous faisons des expériences sur des médicaments et aussi sur différentes drogues. Par exemple, une de mes sections se livre à des recherches sur certains produits pouvant servir de succédanés à des poisons dangereux comme l'héroïne. »

Ceci fit dresser l'oreille à Butler, presque convaincu en cet instant que la Providence mettait Bridget sur son chemin.

« Une autre section est en relation avec le B.n.d.d., qui nous demande parfois d'effectuer des analyses. »

Il réprima à grand-peine un tressaillement. Ce contact avec un organisme que les trafiquants, même les plus humbles comme lui, redoutaient bien davantage que la police, lui apparut d'abord comme un obstacle dangereux à ses projets. Mais ce qu'elle lui apprit par la suite le rassura. Ses relations avec le bureau se bornaient au plan technique : analyse et identification des drogues périodiquement saisies par les agents. Il s'agissait, surtout d'héroïne, l'objet du trafic le plus important. Examen aussi du matériel découvert dans les laboratoires clandestins et autres investigations du même genre.

Devant ces précisions, il fut confirmé dans sa première pensée : c'était vraiment le Ciel qui la lui envoyait. Personne n'était mieux qualifié qu'elle pour lui apporter l'aide indispensable, pour l'initier au mystère de la délicate transformation de morphine en héroïne, si importante pour l'organisation, dont il commençait à se sentir un membre à part entière. Et qui pouvait savoir ? À son contact, peut-être parviendrait-il à glaner quelques renseignements utiles sur les activités du B.n.d.d., dont ladite organisation ne manquerait pas de tirer profit.

Restait à aborder sa démarche. Il y songeait, sans se rendre compte qu'elle avait cessé de parler et l'observait avec insistance.

« Vous connaissez tout de moi, dit-elle enfin. Et vous ? Qu'êtes-vous devenu depuis l'école ? » Il resta un moment silencieux, feignant un embarras plus grand qu'il n'en ressentait ; puis, comme s'il se décidait brusquement à faire une confession pénible :

« Rien de bon. Cela ne doit pas vous étonner, vous qui m'avez connu autrefois. Aujourd'hui, après un temps de service dans l'armée, je me trouve sans situation, à peu près au bout du rouleau, sans un diplôme, sans connaissance pour pouvoir entreprendre quoi que ce soit. Si vous saviez, ajouta-t-il après un temps, combien j'admire votre ardeur au travail et votre persévérance. Réussir à me créer une situation, même modeste, c'est aujourd'hui mon désir le plus cher. Hélas ! Cette ambition

ne se réalisera pas. Ce temps perdu, cette jeunesse gâchée par ma paresse, c'est irréparable.

— Il ne faut pas dire et surtout pas croire cela, protesta-t-elle avec énergie. Vous éprouvez des regrets ? C'est déjà un point encourageant. Rien n'est irréparable.

— Vous croyez ? »

La flamme d'espoir qui brillait alors dans son regard ne figurait pas parmi les arguments factices de la comédie qu'il était en train de jouer.

« Vous croyez ? C'est ce que je me dis parfois. Mais, seul comme je me trouve en ce moment, je n'aurais jamais la volonté et le courage nécessaires pour remonter le courant.

— On peut toujours remonter le courant, déclara-t-elle sur le même ton. Il suffit de trouver un haleur qui vous tire dans la bonne voie. »

DEUXIÈME PARTIE

I

Bridget s'éclaircit la voix et continua de dicter le cours composé par elle à l'intention de Butler.

« Alcaloïdes. Historique et définition. La connaissance des alcaloïdes, glucosides et autres constituants des végétaux remonte à 1803, date à laquelle Charles Derosne réussit à séparer un extrait sirupeux de l'opium, à le cristalliser après l'avoir dilué dans l'eau et à le purifier. Il prépara ainsi le premier alcaloïde, probablement de la narcotine assez impure. Ajoutant de la soude à ce produit, il obtint une substance différente, sans aucun doute de la morphine... »

Elle fit une pause sur un signe de Butler, qui perdait le fil. Il s'efforçait de pénétrer le sens de chaque mot avant de le transcrire, de sorte que le travail progressait lentement. Elle reprit quand il eut rattrapé son retard.

« Aujourd'hui, dans l'état de nos connaissances des alcaloïdes, encore imparfaites il faut le souligner, nous pouvons dire qu'il s'agit de substances relativement complexes, basiques dans leurs propriétés, qui se trouvent à l'état naturel dans les plantes et qui exercent des effets physiologiques certains. Quelques alcaloïdes sont liquides et contiennent seulement trois éléments : carbone, hydrogène et azote, mais la plupart renferment en outre de l'oxygène et se présentent sous forme de solides cristallins incolores. Exemple : l'opium contient au moins vingt-cinq alcaloïdes différents, dont le plus important est la morphine, de formule : $C_{17}H_{19}O_3N$... » Assis en face de Bridget, il prenait des notes scrupuleuses dans un cahier épais, déjà aux trois quarts entamé. Ainsi faisait-il, plusieurs fois par semaine depuis près de six mois, après avoir décidé de reprendre sur des bases nouvelles ses études de chimie, autrefois interrompues par paresse et par mauvaise volonté.

« ... La morphine cristallise en prismes incolores contenant une molécule d'eau, qu'elle perd à cent degrés centigrades.

L'alcaloïde anhydre fond à deux cent cinquante-quatre degrés et a une rotation dans l'alcool méthylique de... »

Elle ne lui faisait grâce de rien ! Tout de même, elle abordait enfin le chapitre qui l'intéressait particulièrement ! Pas tout à fait encore, mais cela ne pouvait tarder.

Quelle patience il lui avait fallu pour en arriver là ! Quelques mois auparavant, à la fin de leur premier rendez-vous, le voyant désarmé, elle lui faisait d'elle-même la proposition qu'il n'osait formuler :

« Écoutez. On croit souvent n'avoir rien appris ou avoir tout oublié, mais je suis sûre, moi, qu'il vous reste un certain fond. »

C'était l'opinion formulée par Herrick. Malgré son évidente fausseté, il désirait tant qu'elle fût juste qu'il commençait à s'en laisser convaincre.

« Si vous regrettez le passé et si vous avez vraiment envie de vous remettre à l'étude...

— J'en meurs d'envie aujourd'hui, mais...

— Dans ce cas, je vous propose de vous aider. J'ai un peu professé autrefois à l'école et, depuis, il m'est arrivé de donner des leçons à des étudiants, avec d'assez bons résultats.

— Vous feriez cela ?

— De bon cœur. Et même si, comme je l'espère, vous vous mettez sérieusement au travail, si vous parvenez à acquérir des connaissances solides, vous pourriez obtenir un diplôme en dehors de l'Université ; il en existe de très appréciés. Alors peut-être parviendrai-je à obtenir une place pour vous dans le laboratoire où je travaille. Je suis assez bien notée. »

Ce n'était pas là la situation de ses rêves, mais le programme qu'elle lui proposait ne pouvait que le séduire. Il accepta avec une reconnaissance enthousiaste.

« Combien de temps me faudra-t-il, à votre avis ?

— Cela dépendra de vous. Une année ou deux peut-être, si vous travaillez régulièrement.

— Une année ou deux ! C'est beaucoup trop. Je sens que je peux progresser plus vite. Je vous jure de m'y mettre d'arrache-pied. Je prendrai sur mon sommeil.

— Nous verrons bien. Ne vous faites pas trop d'illusions. Au début, ce sera dur. »

À la prière de Butler, les cours commencèrent le lendemain même, dans le petit appartement qu'elle partageait autrefois avec une amie et qu'elle occupait seule depuis que ses moyens le lui permettaient.

Elle voyait juste : ce fut très dur au début, mais il s'accrocha avec acharnement à cette planche de salut et parvint à vaincre son apathie naturelle au prix d'un effort intellectuel dont personne ne l'aurait cru capable ; un effort d'autant plus pénible que, ignorant bien entendu l'étroite spécialité à laquelle il se destinait, Bridget entreprit comme elle le lui avait déclaré de lui inculquer des connaissances propres à lui permettre d'accéder plus tard à une situation convenable et non pas une simple teinture. Dès les premières leçons, elle se piqua au jeu, s'astreignant à élargir encore le programme initial composé pour lui, avec une conscience de pédagogue qui exigeait d'elle aussi un travail considérable. C'était une âme charitable, souffrant de la solitude où la reléguaient sa timidité et son manque de rayonnement, et qui n'avait pas encore trouvé à exercer son besoin de dévouement. Dans le désarroi où il lui apparaissait, Butler lui fournissait cette occasion. Visiblement, elle éprouvait aussi un sentiment tendre pour ce grand enfant désemparé.

Il fut tout près de l'envoyer au diable quand elle lui dévoila son plan, qu'il jugea tout d'abord inhumain, de commencer par les lois générales de la chimie, de continuer par la chimie minérale, puis d'explorer le domaine monstrueux de la chimie organique, avant d'en arriver aux spécialités de son laboratoire et en particulier à la transformation de la morphine en héroïne. Il s'inclina cependant, après un violent combat intérieur.

Elle représentait son dernier espoir ; il fallait en passer par sa volonté. Il se résigna à suivre son programme, à débiter par les lois les plus générales qui régissent le comportement de la matière, des corps simples comme des plus complexes, et à apprendre par cœur des formules dont le seul aspect sur le papier le faisait frissonner.

Après quelques semaines de cette douloureuse contrainte mentale, il s'aperçut toutefois que ses efforts devenaient de

moins en moins pénibles. Vint enfin le jour où, persuadé que les bases ainsi acquises pourraient finalement lui être utiles dans les fonctions qu'on attendait de lui, il put s'asseoir à sa table de travail sans aucune répugnance. Alors, il persévéra dans ces études austères avec une ardeur redoublée, si bien qu'en six mois à peu près il avait presque absorbé l'ensemble du programme.

« ... La morphine est le plus couramment utilisée en médecine sous forme de sulfate, de formule... »

Ses efforts allaient enfin être récompensés. Après l'avoir entraîné à sa suite dans les dédales des analyses et des synthèses d'une multitude de corps, elle en venait à l'étude des alcaloïdes ; aujourd'hui, la morphine, matière première pour lui. Il lui sourit, tout en continuant à prendre des notes.

Les cours se tenaient toujours dans l'appartement de Bridget. Il s'excusait de ne pouvoir la recevoir chez lui, habitant un galetas inconfortable. Après les premières leçons, elle était devenue sa maîtresse. C'est elle qui avait fait les premiers pas ; pour sa part, il ne voyait pas la nécessité de modifier leurs relations, mais il craignit de la heurter en la repoussant, et qu'elle ne renonçât à son aide ou du moins n'y mît pas tout le cœur nécessaire.

Leurs épanchements n'apportaient d'ailleurs aucune entrave à l'exécution du programme tracé. Ils y veillaient tous deux ; lui, d'abord parce qu'elle ne l'attirait guère à ce point de vue, ensuite, parce que les instants étaient précieux ; elle, parce qu'elle eût considéré comme un manque de conscience professionnelle d'accorder plus de temps qu'il n'était raisonnable à des ébats amoureux. Elle était très fière des rapides progrès de son élève. Rêvant autrefois de devenir professeur d'université, elle regrettait souvent d'avoir dû renoncer à des études trop longues, dans l'obligation de gagner sa vie. La tâche qu'elle s'imposait lui apparaissait un peu comme une revanche ; elle l'exerçait avec la foi et l'ardeur d'un sacerdoce.

Elle lui sourit à son tour et cessa de dicter pour reprendre le ton de la conversation.

« La morphine donne naissance à l'héroïne, dit-elle, un dérivé dont on parle beaucoup depuis quelques années, une des drogues les plus pernicieuses et qui intéresse au plus haut point le B.n.d.d., pour lequel mon laboratoire travaille parfois. Les neuf dixièmes des échantillons qu'il nous demande d'analyser sont à base d'héroïne, raffinée par des procédés et un matériel primitifs, mais qui donnent parfois des résultats étonnants. Il s'agit de la diacétylmorphine. Le principe de l'extraction est simple, mais on se heurte dans la pratique à des difficultés et le produit final peut être de pureté très variable suivant l'habileté de l'opérateur... Chéri, ce sera le sujet de notre prochaine leçon. »

Elle ferma son propre cahier, dans lequel elle composait ce cours, s'imposant parfois de longues veilles pour le rendre plus complet et mieux compréhensible. Il la maudit intérieurement et retint avec peine un geste de dépit. Il brûlait du désir d'en apprendre davantage tout de suite sur ce chapitre ; mais il craignit que trop d'insistance de sa part ne parût suspecte. Il lui cachait soigneusement son appartenance à la caste des drogués et était persuadé qu'elle n'avait aucun soupçon. Il se résigna à se lever et à la prendre dans ses bras.

« Chérie, dit-il en l'étreignant, je ne sais pas ce que je serais devenu sans toi. »

Elle se laissa emporter en souriant sur le lit divan, sans se douter qu'il aurait bien préféré cette nuit-là renoncer à l'amour pour atteindre enfin le but auquel il rêvait depuis des mois, le seul dont la vision lui inspirait la force de caractère nécessaire pour poursuivre ces études ingrates.

II

Stephens lisait un rapport volumineux quand un de ses assistants demanda à lui parler. Engagé au bureau comme modeste agent, Allen avait attiré l'attention de ses chefs par son flair et son habileté dans plusieurs affaires délicates. Stephens, qui attachait lui aussi beaucoup d'importance à la qualité de son personnel et qui passait un temps considérable à en peser les mérites, n'avait pas hésité à le promouvoir rapidement en dépit de sa jeunesse et, malgré les froncements de sourcil de plusieurs anciens, à faire de lui un de ses principaux collaborateurs.

Il lui indiqua un siège en face de son bureau et repoussa d'un geste un monceau de statistiques qui l'encombraient.

« Je vous écoute, Allen. Important ? Avez-vous découvert la piste qui mène au roi de la drogue ?

— Ce n'est pas du tout cela, Sir. Mais quelque chose me tracasse et j'ai pensé que vous deviez être tenu au courant. Il s'agit de Butler.

— Cet ancien G.I. que je vous avais demandé de faire surveiller discrètement ?

— Lui-même. Quoiqu'il ne se soit pas fait pincer, je suis à peu près certain maintenant qu'il opère comme vendeur.

— Il n'est pas le seul, n'est-ce pas ?

— Il se confirme, aussi, qu'il rencontre parfois Herrick.

— Bon ; mais avez-vous quelque chose de nouveau et de solide au sujet de celui-là ?

— Rien de plus que les indices que vous connaissez, Sir. J'ai fait visiter plusieurs fois son appartement par des spécialistes du cambriolage. Ils n'ont jamais trouvé un gramme de drogue.

— Cela ne m'étonne pas. Un malin, et trop important pour risquer de se compromettre ainsi, ou bien nos soupçons ne sont pas fondés. Alors ? Vous ne m'avez pas demandé une audience pour me raconter ce que je sais déjà ?

— Du nouveau dans les contacts de ce Butler, Sir. Il menait jusqu'ici une existence solitaire, comme beaucoup de drogués. Eh bien, depuis plusieurs mois, il a une amie qu'il fréquente avec régularité. »

Connaissant le sérieux de son assistant, Stephens le regarda dans les yeux avec insistance.

« Cela non plus n'a rien d'exceptionnel. Si vous m'en parlez, je présume qu'il ne s'agit pas d'une liaison banale ? Pas une fille des rues, avec laquelle nos clients s'acoquinent parfois ?

— Pas une fille des rues, bien loin de là, Sir. Une fille très respectable au contraire, qui occupe une situation de responsabilités dans un établissement des plus honorables. Si je vous en parle, c'est parce que vous la connaissez, je crois. Une chimiste.

— Une chimiste ?

— Elle dirige un service dans un laboratoire de pharmacologie, celui-là même qui effectue parfois des analyses pour nous. Son nom est Dodge ; Bridget Dodge. »

Stephens manifesta sa surprise par un léger sifflement.

« Bridget Dodge ! Bien sûr, je la connais. J'ai eu souvent affaire à elle. Elle m'a paru intelligente, et compétente dans son métier. Et vous venez m'apprendre...

— Rien de plus que ce que j'ai dit, Sir. Elle et Butler se voient régulièrement, plusieurs fois par semaine. Il reste souvent des heures chez elle, parfois la nuit entière. C'est tout.

— C'est tout ! Cela ne vous suffit pas ? Un drogué en contact probable avec des trafiquants, et le chef d'un service qui... Bon Dieu, Allen ! Vous avez bien fait de me prévenir.

— Ces relations ne sont peut-être pas extraordinaires, se hâta d'ajouter Allen. J'ai pris des renseignements. Ils étaient autrefois étudiants dans la même école, une école de chimie justement. Il paraît assez naturel qu'il ait renoué avec une amitié de jeunesse. Tout de même, étant donné les fonctions qu'elle occupe, j'ai tenu à vous en aviser.

— Et vous avez rudement bien fait. Une fille qui semble avoir une conduite irréprochable. Il faut la faire surveiller, elle aussi.

— Je le fais depuis plusieurs semaines. Je n'ai pas voulu vous en parler avant d'avoir réuni un dossier complet.

- Alors ?
- Résultat négatif. J'ai la conviction qu'elle marche droit, qu'elle n'a rien à voir avec le trafic. Rien de louche chez elle, excepté ses relations avec Butler.
- Ne se droguerait-elle pas elle-même ?
- J'y ai pensé, bien sûr. Son métier lui en donnerait toute facilité. Mais rien ne nous autorise à faire cette supposition. Elle est toujours aussi efficace dans son travail et n'a pas du tout l'allure d'une toxicomane.
- Votre conclusion ?
- Je pense qu'elle éprouve pour lui de l'amitié, peut-être de l'amour, mais qu'il conviendrait sans doute de la mettre au courant du danger de certaines fréquentations.
- C'est bien ce que je vais être obligé de faire. À propos, Allen, que diable voit-elle en lui ? Je ne l'ai jamais vu, mais, d'après le portrait tracé par Edmund, il ne me paraît pas avoir l'auréole d'un séducteur. Un caractère veule, paresseux, renfermé, peu viril ; elle, une fille studieuse, énergique...
- Et peu gâtée par la nature au point de vue sex-appeal. Je l'ai aperçue une ou deux fois et c'est du moins ce qu'il m'a semblé. Ceci ne rentre pas dans mes attributions, mais on peut supposer qu'elle n'a pas eu beaucoup d'occasions de jouer les amoureuses.
- Ouais ; vous avez probablement raison. Il sera alors encore plus difficile de lui ouvrir les yeux ; mais je vais m'y employer. »

III

Avant de se rendre au laboratoire pharmacologique, Stephens passa chez le docteur Edmund pour le consulter à propos d'une autre affaire. Celle-ci réglée, ils en vinrent tout naturellement à reparler de Butler, et Stephens confia au psychiatre que l'ancien G.I. avait noué une liaison qui l'inquiétait, sans lui révéler, bien entendu, la personnalité de cette amie. Il allait, lui dit-il, la mettre en garde. Edmund tenta de l'en dissuader.

« C'est sans doute ce qui peut lui arriver de mieux dans son cas, Stephens. Je vous l'ai répété souvent : une femme peut être l'artisan d'une désintoxication durable. Si elle sait s'y prendre... Une femme droite, bien équilibrée, dites-vous ? Peut-être aura-t-elle assez d'emprise sur lui pour le ramener dans le droit chemin. À votre place, je ne m'en mêlerais pas.

— Vous en parlez à votre aise, docteur. Mon rôle à moi ne consiste pas à le ramener dans le droit chemin. »

Stephens se décida finalement à ne pas suivre cet excellent conseil médical. Un fonctionnaire du B.n.d.d. ne pouvait pas laisser se développer des relations entre un individu comme Butler et une femme à même de pénétrer parfois des secrets importants concernant le commerce de la drogue. Quittant le docteur, il se rendit au laboratoire, non sans éprouver quelque remords.

Bridget ne travaillait pas. Elle s'en sentait incapable et relisait une lettre reçue le matin même, qui la bouleversait. À peine avait-elle eu la force de se rendre à son bureau. Ses traits crispés exprimaient un mélange de douleur et de dépit. Quand sa secrétaire vint la prévenir de la présence d'un visiteur, elle commença par la rabrouer sans ménagement.

« Ne voyez-vous pas que j'ai du travail ?

J'avais précisé que je ne voulais pas être dérangée.

— Il dit qu'il a rendez-vous. Miss Dodge : Mr. Stephens. »

Elle se souvint que celui-ci lui avait téléphoné la veille et, en maugréant, donna l'ordre de le faire entrer, après avoir jeté la lettre dans un tiroir d'un geste rageur.

L'entretien débuta dans une atmosphère de malaise. Stephens se sentait de plus en plus embarrassé de son rôle dans cette affaire et son inconfort s'accrut quand il s'aperçut qu'elle prenait très mal son intervention. Elle se rebiffa dès les premières phrases, maladroitement, qu'il prononça au sujet de certaines de ses fréquentations.

« Si je comprends bien, sous prétexte que je fais parfois des analyses pour votre bureau, celui-ci décide de s'immiscer dans ma vie privée ?

— Il ne s'agit pas de cela. J'ai simplement voulu vous mettre en garde, pour vous éviter peut-être une cruelle désillusion.

— J'aurais des comptes à vous rendre parce que je reçois un homme chez moi, dans mon appartement ?

— Comprenez-moi, Bridget. Vous êtes parfaitement libre de recevoir un homme dans votre appartement, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit ; des douzaines, si vous voulez ; le B.n.d.d. s'en moque. Mais il se trouve que celui auquel je fais allusion a attiré l'attention de mes services pour une raison très différente du fait d'être reçu chez vous, une raison grave. C'est parce que je vous estime que je dois vous apprendre sa véritable personnalité.

— Que voulez-vous dire ?

— D'abord, que Butler est un drogué ; pas un drogué d'occasion ; un drogué de longue date, sans doute irrécupérable. Cela n'est qu'un premier point. Ensuite... »

Il marqua une pause, son instinct de policier l'incitant à observer l'effet produit par cette révélation. Elle ne broncha pas et soutint son regard sans ciller.

« Je suppose, fit-elle avec dédain, que vous me soupçonnez de lui fournir de la drogue, que je prélèverais sur les stocks du laboratoire.

— Je ne soupçonne rien de tel. Je vous connais et je sais qu'il a d'autres sources de ravitaillement. »

Elle haussa les épaules, baissa les yeux et parla sur un ton moins hargneux.

« Je le savais.

— Vous le saviez !

— Depuis le jour où il devint mon amant. Je pense que je n'ai rien à vous apprendre sur ce point puisque vous m'avez fait surveiller. Je l'ai compris dès que j'ai vu les stigmates des piqûres sur ses bras, sur ses cuisses, sur son ventre, sur tout son corps. Je ne lui ai jamais laissé soupçonner que j'avais découvert son secret. J'ai espéré par la suite...

— Quoi donc ?

— Qu'il guérirait, grâce... grâce à moi, ajouta-t-elle d'une voix à peine perceptible.

— Je comprends, dit Stephens, ému malgré lui.

— Saisissez-vous ? s'écria-t-elle. J'avais entrepris de le sortir du ruisseau, de le délivrer de son vice. J'espérais le ramener à une existence saine, à force de tendresse. Et je suis certaine que j'aurais réussi ; nous étions sur la bonne voie. Il continuait à se piquer, mais son allure, son comportement ressemblaient de moins en moins à ceux d'un drogué. Ne me croyez-vous pas ? Je le sais bien ; moi aussi, j'ai une certaine expérience. Irrécupérable, dites-vous ? Allons donc ! Connaissez-vous des irrécupérables capables de travailler ?... de travailler comme il la fait d'arrache-pied, pendant des mois, je peux en témoigner. Je sentais qu'il voulait de toutes ses forces changer d'existence et il était sur le point d'y parvenir, grâce à moi. »

Se rappelant l'avis du docteur Edmund, Stephens se sentait de plus en plus gêné. Son intervention lui apparaissait maintenant comme un faux pas, risquant d'interrompre une cure miraculeuse. C'était là sans doute son point de vue à elle, qui parlait de Butler au passé, comme si leurs relations devaient être fatalement interrompues. Il n'eut pas le temps de demander en quoi consistait ce travail dont parlait Bridget. Une question de celle-ci lui remit en mémoire que son amant était suspect à plus d'un titre.

« Vous disiez que ceci n'était qu'un premier point ?

— Oui ; le second est plus grave. Comme beaucoup de drogués, il semble être tombé sous la coupe d'une bande de

trafiquants et se livre depuis des mois lui-même à un petit commerce d'héroïne, très probablement pour le compte de ces truands. »

Il observa que ceci paraissait la toucher bien davantage. Elle ignorait certainement ce nouvel aspect de son amant.

« Et c'est surtout pour cette raison que j'ai tenu à vous mettre en garde.

— Je vous remercie. »

Elle resta un long moment silencieuse, assombrie. Visiblement, cette dernière révélation lui donnait à réfléchir. Elle reprit enfin sur un ton d'ironie amère.

« Je devine que, étant donné mes fonctions ici, le B.n.d.d. souhaite me voir rompre toute relation avec lui, n'est-ce pas ?

— Vous êtes libre d'en décider.

— Ou peut-être, au contraire, préféreriez-vous que je m'emploie à lui tirer les vers du nez et à agir comme un de vos indicateurs ? »

Stephens se sentit rougir. Il avait en effet caressé un instant cet espoir ; un réflexe de policier consciencieux, à l'affût de toute source de renseignement. Il lui jura qu'il ne songeait pas du tout à lui faire une pareille proposition.

« De toute façon, je regrette de ne pouvoir vous satisfaire, s'écria-t-elle avec un accent de sarcasme douloureux. Et savez-vous pourquoi ?

— Je vous répète que vous êtes libre d'agir à votre guise.

— Vous n'y êtes pas du tout ! Mais c'est lui qui me plaque ! hurla-t-elle. Non, je ne le reverrai plus ; oui, nous cessons cette liaison compromettante ! Mais c'est lui qui en a assez de moi ! Comprenez-vous ? »

Stephens dissimula sa surprise et son embarras devant cette explosion de vulgarité rageuse et bredouilla quelques mots d'excuses polies.

« Je relisais sa lettre de rupture au moment où vous êtes entré. Vous ne me croyez pas ? Tenez ; lisez vous-même. Oh ! Dieu, je ne veux pas avoir de secrets pour le B.n.d.d. ! »

Il la sentait proche d'une crise de nerfs. Il fit un geste de refus, mais elle insista tant qu'il finit par prendre le papier qu'elle lui tendait. Il y jeta d'abord un simple coup d'œil puis le

lut avec plus d'attention, certain passage ayant accroché son regard.

C'était en effet une lettre de rupture, gauche et très banale. Il nota qu'en aucun passage ne se manifestait la passion qu'il sentait chez elle. Butler la remerciait avec une politesse maladroite « des bontés qu'elle avait eues pour lui » et aussi « des leçons qu'elle avait eu la patience de lui donner, pour lesquelles il lui serait éternellement reconnaissant, car elles contribueraient à faire de lui un autre homme ». C'est cette phrase qui avait retenu l'attention de Stephens. Elle lui rappelait certains propos tenus par elle quelques instants auparavant.

La lettre se terminait par un adieu aussi plat que le reste. « Des circonstances indépendantes de sa volonté » l'obligeaient « à son grand regret » à se séparer d'elle. Il l'assurait de son grand amour et la pria de ne pas chercher à le revoir. De toute façon, déclarait-il, il quittait les États-Unis et n'y reviendrait pas avant des années, s'il y revenait un jour.

Stephens rendit la lettre, dont il avait pris soin de graver tous les termes en sa mémoire. Puis il s'excusa encore de ce que sa démarche pouvait avoir de désobligeant et, avant de la quitter, demanda sur un ton en apparence indifférent :

« Que diable veut-il dire à propos des leçons que vous lui auriez données ? Ne parliez-vous pas vous-même d'un travail acharné ? »

Elle lui avoua la vérité : comment, sentant chez lui le regret et le remords de sa jeunesse gâchée, elle l'avait pris en pitié, comment elle s'était donné pour tâche de l'instruire, de lui donner le goût de l'étude et la possibilité de faire une carrière honorable dans la chimie.

« Dans la chimie ? »

— Bien sûr. Il n'était pas absolument novice et c'est le seul domaine où je pouvais l'aider avec efficacité ; peut-être, plus tard, lui faire obtenir un poste dans mon laboratoire. »

Il fallut un moment à Stephens pour réaliser toutes les conséquences de cette déclaration ingénue. Quand ce fut fait, effaré, il se demanda s'il ne vivait pas un rêve grotesque.

« Si je comprends bien, vous voulez dire que vous l'avez initié à la chimie des drogues, mis au courant de toute la cuisine que vous pratiquez dans votre laboratoire.

— Entre autres. Bien d'autres choses aussi.

— Et vous saviez qu'il se piquait !

— À ce point de vue, je ne voyais que des avantages à l'instruire de tout ce qui concerne la drogue, en insistant sur ses effets néfastes et sur son caractère de poison. Une information complète ne peut être que bénéfique pour ces malheureux. Les pâtisseries ne mangent pas de gâteaux.

— Les pâtisseries ne mangent pas de gâteaux, répéta stupidement Stephens. Donc, grâce à vous, il est maintenant à même de... »

Il n'acheva pas sa phrase, tant l'aperçu qui se précisait dans son esprit lui paraissait monstrueux. Elle l'interrompit d'ailleurs dans un élan de révolte passionnée.

« Et j'ai réussi ! s'écria-t-elle. Grâce à moi, oui ; seul, il n'aurait jamais pu. Et, malgré son abandon, je ne regrette rien. Je suis sûre que le travail de forçat qu'il s'est imposé n'a pas été vain et qu'il en recueillera les fruits un jour ou l'autre. Alors, peut-être se rendra-t-il mieux compte de tout ce que j'ai fait pour lui... par amour.

— Il en recueillera les fruits un jour ou l'autre », répéta encore Stephens, ballotté dans une trombe de sentiments furieux et résistant de son mieux à un élan qui le poussait à se jeter sur elle.

Il revint à lui, reconnaissant brusquement qu'il était vain d'essayer de lui communiquer les pensées qui l'agitaient. Elle était la proie de ses propres phantasmes, qu'elle exprimait d'une manière baroque.

« Moi seule pouvais réussir à provoquer chez lui cette mutation, clama-t-elle encore avec orgueil. Un drogué irrécupérable, lui ? Vous me donnez envie de rire. Je le connais mieux que vous, malgré tous vos indicateurs. Je vous répète qu'il a travaillé comme un forçat, pour s'élever, pour sortir de l'ornière, pour... Oh ! je le devine maintenant, vous m'avez ouvert les yeux... pour échapper au milieu pervers qui risquait de l'engloutir. »

Et comme Stephens haussait les épaules dans un mouvement d'exaspération, elle s'écria encore en fondant en larmes :

« Laissez-moi, laissez-moi croire que c'est un peu par amour pour moi qu'il a ainsi combattu ! »

IV

Le laboratoire était installé dans un ranch de l'Indiana, exploité par un couple de métis indiens. Entouré d'une prairie peu fournie, il n'abritait qu'un troupeau de faible importance. Le ménage vivait dans l'isolement ; les plus proches voisins habitaient à des kilomètres de là et ne fréquentaient pas ces sang-mêlé. À tout hasard, Fitz avait acquis la ferme et le terrain depuis fort longtemps, sans que son nom parût dans les actes, prévoyant que cette sorte d'ermitage pourrait un jour lui être utile. Herrick y installa les deux métis, qu'il employait à l'occasion et qui lui étaient dévoués. Ils entretenaient le ranch plutôt mal que bien et, quand le commerce du bétail ne suffisait pas à les faire vivre, il veillait à ce qu'ils eussent toujours assez d'argent pour acheter de l'alcool, leur seul besoin. Dans ces conditions, ils se montraient d'une discrétion parfaite et se désintéressaient de l'utilisation faite de la propriété.

Après avoir décidé de ne plus dépendre des laboratoires français et de créer ses propres centres pour la fabrication de l'héroïne, Fitz estima ce lieu convenable pour en abriter un, pendant un certain temps tout au moins, car il mûrissait d'autres projets pour l'avenir. C'était en somme un prototype, qui permettrait également de juger des capacités du nouveau chimiste.

Transporté là en secret par un avion privé, Butler inaugurerait ses nouvelles fonctions. Il menait une vie monacale, entouré par la plate monotonie de la prairie, ne voyant que ses hôtes et seulement aux heures des repas. Mais la fièvre du travail entrepris l'empêchait de ressentir l'isolement. Il s'était aménagé une chambre sommaire à un bout du hangar qui abritait le laboratoire et ne sortait que rarement du bâtiment.

Il s'était mis à l'œuvre dès son arrivée, après avoir relu le chapitre dicté par Bridget sur la fabrication de l'héroïne, ou chlorhydrate de diacétylmorphine, à partir de la morphine base.

La transformation théorique était simple, plus simple que pour beaucoup d'autres produits chimiques dont il avait assimilé analyse et synthèse au cours de ses leçons. Il en comprenait parfaitement le processus scientifique et le rôle des différentes réactions entrant en jeu. Il aurait même été capable à son tour de se transformer en professeur et de l'expliquer à des étudiants.

La pratique n'offrait pas de difficultés non plus mais dans son schéma seulement. Il consistait à chauffer au bain-marie, à quatre-vingt-cinq degrés centigrades, un mélange de morphine et d'anhydride acétique, pendant plusieurs heures. On obtenait ainsi de l'héroïne impure en solution. Mais différents traitements de purification étaient ensuite nécessaires, au cours desquels l'héroïne, précipitée sous forme de cristaux, devait s'affiner progressivement. Là, l'opération devenait beaucoup plus délicate et Butler reconnaissait avec une franchise désolée que les résultats obtenus par lui n'atteignaient pas la perfection.

Quand Herrick vint lui rendre visite au cours d'une tournée dans l'Indiana, il lui avoua d'un air contrit :

« Pureté du produit final : soixante pour cent seulement. Je suis navré, Sir. »

C'était vrai. Il éprouvait une affliction sincère et prenait pour faire cet aveu la mine d'un employé consciencieux, obligé de confesser une faute grave. Herrick le consola en lui tapant familièrement sur l'épaule.

« Soixante pour cent, ce n'est pas si mal, mon cher. Vous débutez dans le métier et beaucoup de chimistes professionnels ne font guère mieux. Bien sûr, certains clandestins français obtiennent des résultats supérieurs, mais... »

Ceci, Butler le savait. Les chimistes des laboratoires officiels, avec toute leur science et armés du matériel le plus perfectionné, ne parvenaient jamais à obtenir un produit aussi pur que certains empiristes de la clandestinité, opérant avec des ustensiles primitifs. C'était un fait bien connu parmi les drogués, les trafiquants et les fonctionnaires du B.n.d.d. Bridget ne lui avait pas caché cette anomalie, avouant avec une pointe d'amertume ironique :

« Moi-même, au cours d'une vérification qu'on me demandait d'effectuer et avec les mêmes éléments de base utilisés par un de ces petits margoulins, je n'ai pu extraire qu'un produit pur à soixante-cinq pour cent, alors que ledit clandestin parvenait régulièrement à quatre-vingts pour cent, en ne disposant que d'une sorte de batterie de cuisine comme matériel. Le champion dans cette spécialité, ajoutait-elle avec rancœur, était sans conteste Cesari. »

Ce Cesari était un Corse, au nom devenu aussi fameux dans le monde de la drogue que celui de Napoléon. N'ayant jamais fait d'études, de chimie moins que toute autre, il avait seulement été à l'école d'un autre individu encore plus inculte que lui, cuisinier de profession semblait-il, qui lui passa son tour de main quasi miraculeux. Il réussissait couramment à atteindre une pureté de quatre-vingt-quinze pour cent, dans un laboratoire clandestin des environs de Marseille. Après son arrestation, personne, pas plus les professionnels que les amateurs, ne put renouveler ce tour de force.

Bridget avait ajouté que, par curiosité professionnelle, elle faisait parfois des recherches pour améliorer ses propres résultats. Elle aurait pu y parvenir, pensait-elle, mais le succès dépendait d'une longue série d'expériences, de tâtonnements, que le temps lui manquait pour effectuer. Elle avait indiqué incidemment à Butler les points délicats sur lesquels, d'après elle, il fallait porter son attention. Aucun de ces détails n'était perdu pour lui.

« Bien sûr, poursuivit Herrick, on a fait mieux en France ; Cesari, en particulier. Mais nous ne retrouverons jamais un artiste pareil et c'est dommage, ajouta-t-il avec un soupir. N'importe ; soixante pour cent, c'est déjà mieux que ce que nous livrent certains Chinois d'Extrême-Orient, quand ils se mêlent de faire la transformation eux-mêmes. Nous tiendrons compte de ce pourcentage pour nos dilutions ultérieures. »

Herrick souligna cependant qu'un raffinement plus poussé présentait une multitude d'avantages : diminution de l'encombrement, donc des frais de transport, plus grande facilité de camouflage et bien d'autres encore. En fait, l'organisation était très satisfaite de ce résultat, considéré

comme une moyenne honorable, et des services de Butler. Mais celui-ci, mécontent de lui-même, crut discerner des reproches voilés dans les remarques de son chef. Aussi n'hésita-t-il plus à lui soumettre un projet qu'il ruminait depuis quelque temps.

« Je vous promets de faire l'impossible pour améliorer ce résultat, Sir. Mais cela exige certaines recherches dans différentes directions. À ce propos...

— Recherchez, mon cher, ce n'est pas moi qui vous en empêcherai. Je suis heureux de vous trouver dans d'aussi bonnes dispositions.

— ... À ce propos, j'ai une requête à vous présenter.

— Quoi donc ? Vous manque-t-il quelque chose ici ?

— Le matériel est bon et j'ai tous les ingrédients nécessaires, mais je voudrais pouvoir effectuer quelques expériences, en marge de la fabrication commerciale, en vue d'améliorer le produit. Je serais obligé pour cela d'utiliser un peu de la morphine base... oh ! une faible proportion... et aussi une petite quantité des ingrédients. Je dois vous prévenir que, au début du moins, il est fort possible que le produit résultant de ces expériences soit impropre à la consommation, donc, une perte sèche. »

Herrick le regarda avec une intense curiosité. Cet individu faisait parfois preuve d'une conscience professionnelle si rare parmi son personnel qu'il en restait pantois.

« Je crois comprendre. Vous désirez faire une recherche sérieuse et méthodique, comme dans les grands laboratoires scientifiques ?

— C'est exactement cela, Sir. Je voudrais essayer de retrouver la méthode de Cesari », avoua Butler avec un accent de ferveur passionnée.

Découvrir la recette magique de Cesari ! Se faire un nom aussi célèbre dans le monde de la drogue ! Apporter ce cadeau à ses employeurs en remerciement de leurs bienfaits ! Cette ambition avait déjà effleuré son esprit lorsque Bridget lui contait les exploits du Corse. Elle s'y était peu à peu installée depuis qu'il constatait qu'il ne réussissait ni mieux ni plus mal que les chimistes professionnels dans ses manipulations. Elle le

harcelait maintenant nuit et jour, lui inspirant des rêves fébriles interférant avec les hallucinations de la drogue.

Il avait bien essayé de varier un peu les temps de cuisson, la proportion des divers ingrédients ; mais, dans l'extraction quotidienne, ses scrupules lui imposaient de ne s'écarter qu'imperceptiblement des normes dictées par la chimie classique, sous peine de gâcher une partie importante de la production. Pour progresser, il lui fallait procéder à une recherche désintéressée sur des échantillons réservés à cet usage, sans souci de les gaspiller, comme cela se pratique dans les entreprises dignes de ce nom. Se souvenant des points importants signalés par Bridget, il avait depuis longtemps établi un programme dans son esprit et n'attendait que l'autorisation de ses chefs pour le réaliser.

Long à revenir de sa surprise, Herrick hésitait à trancher : s'agissait-il là d'une proposition raisonnable, ou bien d'une folie coûteuse, peut-être inspirée par l'enivrement de la drogue ? Un autre que lui l'eût sans doute rejetée aussitôt, mais sa première carrière dans l'industrie l'incitait à prendre l'affaire au sérieux. Il savait que la recherche pure se révèle souvent payante à long terme, même si elle entraîne dans les débuts des dépenses considérables, sans contrepartie perceptible. Il resta assez longtemps soucieux et indécis.

« Il n'y a pas de motif valable pour que nous ne parvenions pas dans ce pays à faire aussi bien qu'un Français inculte », remarqua Butler.

Mais cette manifestation d'orgueil national ne pouvait entraîner l'adhésion de Herrick. Il lui fallait des arguments plus matériels.

« Quelle proportion de morphine vous faudra-t-il sacrifier pour vos expériences ? demanda-t-il enfin. C'est le plus important. Le reste, les ingrédients, n'entre pas en ligne de compte.

— Pas plus de un pour cent. »

Herrick se livra à un rapide calcul mental. Le laboratoire de Butler produisait environ vingt-cinq kilogrammes d'héroïne à soixante pour cent par semaine. La suggestion du chimiste entraînait un sacrifice de un kilogramme par mois. C'était cher.

Après les dilutions habituelles, la perte à la vente apparaissait considérable : de l'ordre de trois cent mille dollars, estima-t-il ; un maximum toutefois, car une partie serait tout de même sans doute utilisable, comme le souligna Butler. D'autre part, si ce gaillard réussissait à améliorer considérablement la qualité, en deux ou trois mois par exemple, on pouvait prévoir des bénéfices encore plus importants pour l'avenir. C'était le principe même de toute recherche fondamentale.

L'esprit de progrès l'emporta. Il finit par conclure que l'enjeu valait la peine de prendre le risque. Fort de l'initiative que Fitz lui laissait, sous réserve de son approbation ultérieure, il donna son accord, à peu près certain que son patron ne le critiquerait pas.

Il ne se trompait pas sur ce point. Avec son souci de l'avenir et la hauteur de vues qu'il manifestait dans toutes ses affaires, Fitz ne pouvait repousser ce projet. Quand Herrick, revenu de son inspection, le lui soumit quelques jours plus tard, non seulement il ne fit aucune objection, mais il se montra particulièrement enthousiaste.

« Savez-vous bien, Herrick, dit-il, que je suis très content de ce garçon. Voilà un esprit comme je les aime. Vous avez eu du flair en l'engageant, puis en le poussant à s'élever. Je crois que nous pouvons maintenant lui faire confiance.

— Moi aussi. »

Ils n'avaient pas toujours eu cette confiance. Les relations entre Butler et Bridget ne pouvaient manquer d'éveiller la suspicion de Herrick, quand il les connut par son service de renseignements, presque aussi efficace que celui du B.n.d.d. Quoique la jeune fille n'eût que des contacts occasionnels avec le bureau, la seule existence d'une vague connexion avec un organisme considéré comme le pire ennemi de l'organisation ne pouvait manquer de l'alarmer. D'accord avec Fitz, aussi méfiant que lui, il fit exercer une surveillance accrue sur l'ancien G.I. Ses doutes furent cependant vite dissipés quand, au cours d'un entretien avec Butler, celui-ci lui révéla de lui-même, ingénument, comment il avait découvert en Bridget un professeur bénévole, mieux qualifié que quiconque pour le

mettre à même d'exercer avec compétence ses fonctions de chimiste spécialisé.

« Pensez-vous qu'il réussira à obtenir... mettons quatre-vingts pour cent ? avait encore demandé Fitz.

— Je l'espère. Il s'est fixé un but encore plus élevé.

— Cela serait particulièrement intéressant pour les développements que je prévois dans un avenir assez lointain. Je désire que vous lui mettiez tous les atouts en main. Il faut lui fournir ce dont il a besoin, sans regarder à la dépense.

— C'est déjà fait et il s'est mis à l'œuvre... Fitz, ce garçon me déroute. Je n'ai jamais vu un drogué à l'héroïne capable d'une telle puissance de travail. En général, ils sont amorphes.

— Vous êtes pourtant certain que c'est un vrai drogué ?

— Pas l'ombre d'un doute. Je l'ai espionné et j'en ai mille preuves. Et sa ration n'est pas médiocre. Mais elle lui laisse assez de volonté, une volonté farouche, pour poursuivre son but.

— Quel but ?

— Le record de Cesari ; quatre-vingt-quinze pour cent. »

Fitz émit un petit sifflement.

« S'il pouvait seulement s'en approcher, ce serait une grande simplification pour nous.

— Il fait tout pour cela. Plus question pour lui de journées de repos.

— Veillez tout de même à ce qu'il ne s'abîme pas la santé, avait conclu Fitz maintenant animé d'une inquiétude différente.

— Je le lui ai recommandé. »

C'était une des clauses du contrat implicite de Butler, comme pour tous les chimistes employés à l'extraction de l'héroïne, qu'il ne travaillerait que quinze jours par mois, la manipulation des ingrédients risquant de devenir dangereuse pour les opérateurs. Or, une des objections présentées par Herrick avant de donner son accord final, était la perte de temps occasionnée par ces expériences et une baisse éventuelle de la production. Butler se récria alors, affirmant qu'il n'envisagerait jamais de soustraire une seconde au temps imparti à celle-ci. Il se consacrerait à la recherche pure seulement pendant ses journées de loisir.

« S'il en est ainsi, d'accord. Mais surtout ne vous surmenez pas, mon cher, conclut Herrick, avec le souci anticipé de son patron. Votre santé nous est trop précieuse. »

V

Herrick ne resta que deux jours au ranch de l'Indiana, mais en vit assez pour repartir satisfait de son inspection. Le laboratoire produisait avec régularité ses vingt-cinq kilogrammes d'héroïne par semaine. Le transport vers la région de New York ainsi que l'approvisionnement en morphine étaient assurés par un avion qui se posait la nuit sur une surface inculte et déserte de la plaine. Le ménage de métis vivait dans une indifférence somnolente entretenue par l'alcool. Le chimiste était engagé dans la bonne voie. Seul le troupeau du ranch ne prospérait guère, mais cela importait peu à Herrick.

Aussitôt après son départ, Butler se dirigea vers le réduit qui lui servait de chambre. Là, il relut une fois encore le chapitre dicté par Bridget concernant l'extraction de l'héroïne, et surtout les notes ajoutées peu à peu, résumant les remarques fortuites de la jeune fille au sujet des améliorations possibles du procédé classique.

Il referma bientôt son cahier avec agacement. Ceci ne pouvait plus rien lui apprendre. La solution ne résidait pas dans les formules, mais dans un certain tour de main empirique, un dosage minutieux des ingrédients, l'innovation hardie de tel ou tel catalyseur, un ensemble de pratiques analogues à celles que finissent par acquérir certains cuisiniers d'élite, après des années d'essais malheureux et d'innombrables sauces gâtées, recettes jamais inscrites sur le papier, qui peuvent parfois se transmettre par l'exemple d'une génération à une autre, mais qui se perdent quand le Maître n'a pas eu le loisir de faire des initiés, comme cela avait été le cas pour Cesari.

Butler décida alors de modifier son emploi du temps, pour être en mesure de réaliser au mieux et au plus vite son ambitieux programme. Se privant de sommeil, il expédia d'abord en quelques jours le travail routinier correspondant à la

production mensuelle, de façon à pouvoir consacrer le reste du mois à la recherche.

Cela fait, il se sentit l'esprit plus libre et, s'asseyant à sa table boiteuse, dans son repaire délabré, à la fois chambre et bureau, il éprouva une sorte de chaleur interne jamais ressentie encore avec une telle intensité, bientôt transformée en griserie par l'effet de la drogue qu'il venait de s'injecter.

Il avait l'impression de gravir d'un coup plusieurs échelons d'une hiérarchie confuse. Jusqu'alors, les études austères et l'application mécanique dans ce laboratoire des connaissances acquises lui apportaient un peu d'intérêt et la satisfaction de vaincre sa paresse ; déjà des avantages appréciables, mais il se sentait aujourd'hui élevé à un stade supérieur. Livré à ses seules ressources, obligé de les exalter au plus haut degré pour obtenir d'elles la réalisation d'une entreprise audacieuse qui se présentait comme un défi à de savants spécialistes, contraint de bâtir lui-même les structures nécessaires à la tâche qu'il s'imposait, de bouleverser les règles, de tâtonner dans l'inconnu, d'inventer, d'imaginer, sans aide, sans autre guide que son intuition et son jugement, le travail quotidien lui apparaissait d'une essence plus noble, irradié par le spectre glorieux de la découverte future.

L'esprit ainsi orienté vers l'avenir incertain et mystérieux, le corps embrasé d'une fièvre voluptueuse, il commença en frémissant à tracer sur le papier le schéma des chemins tortueux qui lui permettraient peut-être d'atteindre son but, cet idéal dont la conquête ne dépendait que de lui seul – le record inégalé de Cesari.

Depuis deux mois que Herrick l'avait quitté, il travaillait sans trêve, physiquement et intellectuellement, multipliant les essais et les spéculations sur les résultats partiels qu'ils apportaient l'un après l'autre, ne s'accordant que les quelques heures de sommeil indispensables et les piqûres d'héroïne nécessaires à son équilibre.

Ce matin-là, il se précipita dès le réveil vers le laboratoire, où l'attendait une expérience préparée la veille. C'était la dernière d'une série et il fondait sur elle de grands espoirs. Aussi

pénétra-t-il le cœur battant d'émotion dans la partie du hangar réservée aux travaux nobles, qui occupait une section à part du bâtiment.

Malgré sa hâte fébrile de se lancer à la découverte, il s'était en effet rendu compte de la nécessité impérieuse d'agir avec méthode. Bridget le lui répétait souvent : ordre et méthode sont les principales qualités du chercheur chimiste et les conditions essentielles du succès. Le génie même ne peut les remplacer. Il avait donc procédé à une réorganisation complète de son royaume, le divisant en deux laboratoires autonomes, chacun muni d'un jeu complet d'appareils et d'ingrédients. Mais si, dans l'un, les travaux de routine étaient toujours accomplis avec conscience, ses gestes n'y manifestaient qu'une précision mécanique, sans être animés comme dans l'autre par le souffle de l'esprit.

Dans celui-ci, le fantôme de la découverte inspirait chacun de ses tâtonnements, après avoir hanté ses rêves de la nuit.

— Il disait maintenant : *le secret de Cesari* avec la ferveur qu'il aurait apportée à évoquer un redoutable mystère de l'Univers.

— Dans ce sanctuaire imprégné des vapeurs de l'acide acétique, il éprouvait l'extase du peintre qui parvient au sein de son atelier à créer une nuance nouvelle ; cela, quand une analyse lui suggérait qu'il était dans la bonne voie et qu'il avait gagné quelques fractions dans le degré de pureté du poison final. Il ressentait au contraire un accablement pouvant aller jusqu'aux larmes, quand les chiffres implacables prouvaient une récession. Mais ces faiblesses duraient peu et il se remettait bientôt à l'œuvre, refaisant la même expérience, modifiant inlassablement la proportion de tel ou tel composant.

Il n'avait dormi que quelques heures la nuit précédente, se couchant peu avant l'aube, pour terminer cette préparation dont il attendait beaucoup. Il ne s'était arrêté que parce qu'il lui fallait alors laisser reposer le mélange avant de le soumettre au verdict inexorable des tests scientifiques. Dans deux heures au plus, il allait savoir.

Il retrouva son laboratoire dans l'ordre parfait où il l'avait laissé la veille. La provision matière première, la morphine, était

à l'une des extrémités du hangar. Un peu plus loin, la bouteille d'anhydride acétique, soigneusement bouchée, n'exhalant qu'une légère odeur de vinaigre, une balance de précision, des bacs de verre, des éprouvettes ; ensuite, les réchauds, l'étuve ; puis, l'appareil de distillation avec la pompe à vide, la provision d'alcool, l'acétone, l'acide tartrique, le noir animal, l'ammoniaque, les cristaux de soude, tous produits bon marché comme l'avait remarqué Herrick, qui se trouvent facilement dans le commerce et que l'organisation lui fournissait sans lésiner. L'installation était complétée à l'entrée par un évier avec une arrivée d'eau et à la sortie par un tuyau d'écoulement qui emmenait les résidus nauséabonds vers un ruisseau voisin, lequel les dispersait dans la prairie.

Butler s'approcha de la cuve où reposait sa préparation et souleva le couvercle en tremblant. L'aspect du produit augmenta son émotion. L'héroïne se présentait sous l'aspect d'une poudre fine comme du talc et aussi blanche que lui. Son œil inquisiteur n'y put distinguer la moindre tache jaune, indice d'impureté. Mais l'œil ne suffisait pas pour un verdict précis. Il aligna devant lui les appareils nécessaires à l'analyse et s'apprêtait à en commencer les diverses opérations, quand une pensée lui fit froncer le sourcil : il venait de s'apercevoir qu'il avait été hanté par cette expérience au point d'en oublier son injection matinale.

Il hésita, partagé entre le désir de connaître le résultat de l'analyse et l'urgence de la piqûre. Conscient du fait que le test durerait longtemps et que le manque se ferait sentir dans une heure au plus, il se résigna finalement à retarder ses travaux et se dirigea vers sa chambre. Mais il avait balancé quelques instants avant de se résoudre à ce sacrifice de cinq minutes. Ce qui emporta sa décision ce fut la crainte que, la piqûre différée, le malaise inéluctable ne risquât d'influer sur la précision de ses gestes, compromettant ainsi le résultat de l'expérience.

VI

Bridget traînait une vie mélancolique depuis l'abandon de Butler. Elle souffrait autant de l'absence de son amant que du dépit de voir brutalement interrompue la mission qu'elle s'était imposée et qui aurait été couronnée d'un succès complet avec seulement encore un peu de patience et de persévérance de sa part à lui ; du moins, elle s'en persuadait.

Son travail n'apportait aucune distraction à ses pensées chagrines. À l'échelon hiérarchique qu'elle occupait, chef d'un service important, ses fonctions essentielles, identiques à celles de tous les autres cadres promus à un poste analogue dans une organisation moderne, n'avaient plus aucune relation avec la science, mais l'obligeaient à se mouvoir dans un univers de statistiques, de circulaires, de rapports à lire et à écrire, qui lui prenaient le plus clair de son temps et qu'elle détestait. Ce travail fastidieux terminé, elle ne se sentait plus le courage de poursuivre des études personnelles comme autrefois. Rentrée chez elle, elle trouvait un intérieur froid et hostile et s'étiolait dans une torpeur morose.

Occupée cet après-midi à examiner un de ces rapports insipides dans son bureau attendant au laboratoire, la moue de son visage exprimait assez sa répugnance. Elle eut un geste exaspéré, repoussa les papiers avec violence et redevint la proie des souvenirs qui la torturaient. Quelle mouche avait donc piqué Butler ? Pourquoi une rupture aussi brusque, alors qu'ils touchaient au but qu'ils s'étaient fixé tous deux. Il avait assimilé en six mois les connaissances qu'un étudiant moyen met deux années à acquérir. Il paraissait pris d'une véritable passion pour ces études... Et pour elle, ces cours représentaient la compensation intellectuelle presque indispensable d'un travail routinier qui lui pesait de plus en plus.

Chaque fois qu'elle se laissait aller à ruminer ces pensées, elle en arrivait à la conclusion que ce n'était pas l'étude qui

l'avait rebuté. Alors, ce ne pouvait être qu'elle-même, ce qui lui infligeait un malaise intolérable. Il s'était senti las de vivre auprès d'elle, au point de ne plus pouvoir tolérer plus longtemps sa présence, sa tendresse, le contact de son corps. L'avait-il jamais aimée ? Peu probable ; il la considérait comme une bouée de sauvetage et s'accrochait à la perche qu'elle lui tendait pour remonter le courant. Elle ne lui demandait rien d'autre, d'ailleurs, que sa reconnaissance. Même avant cette rupture, elle ne nourrissait pas beaucoup d'illusions. Au moins aurait-il pu aller jusqu'au bout !

Pendant leur liaison, pas une seconde elle n'avait soupçonné la vraie raison qui le poussait à s'instruire. Elle refusait de l'admettre aujourd'hui encore, après que Stephens lui eut laissé entendre ce qu'il en pensait. Comment imaginer chez cet être faible la volonté et la patience d'ingurgiter toutes les lois de la chimie seulement pour s'initier à l'extraction simple de l'héroïne ? Pourtant, ne s'était-il pas enfui aussitôt après la fin de ce chapitre ? Mais non, Stephens divaguait, en proie à la déformation professionnelle. Butler ne pouvait plus la supporter, voilà tout. Sans doute éprouvait-il un dégoût irrésistible, qui exigeait une séparation immédiate.

Une de ses assistantes la surprit alors qu'elle sortait un miroir de son sac et contemplait avec rage un visage que le chagrin rendait franchement désagréable. La jeune fille avait frappé sans être entendue et comprit aussitôt qu'elle allait être mal accueillie. Elle s'excusa de son mieux, mais les résultats qu'elle venait d'obtenir lui paraissaient assez insolites, dit-elle, pour qu'elle dérangeât le chef de service.

« Quels résultats ?

— Héroïne pure à quatre-vingt-quinze pour cent, Miss Dodge. Je n'ai jamais vu cela. »

Bridget eut un sursaut. Il s'agissait d'un échantillon prélevé sur une prise assez importante faite récemment par le B.n.d.d., à la suite d'un hasard heureux, lui avait dit Stephens sans en préciser les circonstances.

« Quatre-vingt-quinze pour cent ? Vous êtes folle, Jane. Cela ne s'est jamais vu, sauf en France, du temps de Cesari. Et il est mort en emportant son secret.

— Quatre-vingt-quinze pour cent, affirma Jane. Voici les chiffres de mon analyse.

— Je vous dis, moi, que c'est impossible. Vous aurez fait quelque étourderie, comme cela vous arrive souvent. Erreur de pesée ou autre.

— Je vous assure...

— Je vais être obligée de tout refaire moi-même. Vous n' imaginez pas que je vais communiquer ces résultats stupides au B.n.d.d. On croirait que j'ai perdu la raison. »

L'assistante n'insista pas et se retira en levant les yeux au ciel. Elle était très jeune et jolie. Elle endurait fréquemment l'humeur de Bridget depuis quelques mois.

Stephens était en train de commenter avec Allen les circonstances de cette dernière saisie quand le téléphone sonna. Bridget désirait lui communiquer les résultats de l'analyse.

« Pas malheureux, remarqua-t-il en plaisantant. En général, vous êtes plus expéditive.

— J'ai voulu refaire l'opération moi-même, du début jusqu'à la fin, tant les chiffres obtenus par une de mes assistantes me paraissaient extravagants. »

Stephens remarqua que la voix au bout du fil semblait trahir un émoi bizarre.

« Alors ?

— Quatre-vingt-quinze pour cent. »

Il eut le même sursaut qu'elle.

« Quatre-vingt... Impossible ! On n'a jamais vu cela depuis... Vous êtes certaine ?

— Je vous dis que j'ai tout refait moi-même. Je vous envoie les chiffres de l'analyse si cela vous intéresse. Quatre-vingt-quinze pour cent et même une petite fraction en plus ; mais je vous fais grâce des décimales.

— Bien. Ne vous fâchez pas. Je vous crois. Attendez une seconde. »

Revenu de sa stupéfaction, Stephens, le sourcil froncé, semblait réfléchir profondément.

« Je vous remercie, Bridget. Ce renseignement nous sera sans doute utile. Au fait, vous ne voyez pas, c'est à la femme de

science que je m'adresse, vous ne voyez pas par quel procédé on peut atteindre un tel degré de pureté ? »

Elle observa elle aussi, avant de répondre, un moment de silence, pendant lequel il entendit distinctement son souffle oppressé.

« Aucun chimiste diplômé n'a réussi cet exploit, dit-elle enfin. Moi-même, vous le savez, j'ai essayé sans succès. Tout au plus ai-je entrevu, je crois, la voie à suivre, les recherches et les tâtonnements à effectuer, qui permettraient peut-être d'y parvenir. »

Le sourcil de Stephens se crispa un peu plus, trahissant une colère naissante.

« Et cette voie à suivre, l'avez-vous tenue secrète ?... Inutile de biaiser, Bridget ; vous voyez bien où je veux en venir. Avez-vous fait profiter qui vous savez de votre science et de votre expérience dans ce domaine ? »

Elle avait parfaitement compris et resta un moment encore haletante.

« Je lui ai indiqué les grandes lignes », balbutia-t-elle.

Stephens leva les yeux au ciel d'un air exaspéré, mais il se retint d'exprimer son indignation. À quoi bon, maintenant ?

« Eh bien, je vous remercie tout de même, Bridget. Non, rien d'autre pour l'instant. Il faudra que nous ayons une conversation sérieuse un de ces jours. »

Il reposa l'appareil et, alors seulement, donna libre cours à sa fureur, devant son assistant assez ébahi de cet éclat.

« Sinistre idiote ! »

Il mit Allen au courant du beau travail de Bridget et de ce qu'il soupçonnait. Butler avait disparu depuis plusieurs mois, sans laisser de trace, ce dont Stephens enrageait. Déjouant la surveillance du bureau, cet incapable semblait s'être volatilisé.

« Possible qu'il ait quitté les États-Unis comme il le lui a écrit, avec un faux passeport. Les trafiquants ont des moyens puissants pour ce genre d'exercices. Mais j'ai d'assez bonnes raisons pour soupçonner le contraire.

— Vous pensez, Sir, qu'ils se servent de lui comme chimiste ?

— Réfléchissez. Ils auraient été stupides de ne pas chercher à l'utiliser ainsi. Ils manquent de spécialistes dans cette branche,

nous le savons. Et voilà que leur tombe dans les pattes un ancien étudiant en chimie. Pas très calé, peut-être, mais avec les leçons de perfectionnement que lui a données cette dinde ! »

Allen ne semblait pourtant pas entièrement convaincu.

« L'acquisition d'une telle maîtrise exige un long et patient travail de recherche. Un drogué comme lui, qui n'a jamais rien fait de bon m'avez-vous dit, est-il capable de s'astreindre à ce labeur et de le mener à bien ? Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille, Sir.

— Moi non plus. Mais je me demande parfois si nous ne nous faisons pas une opinion erronée de ce personnage. Par moments, ce garçon que je connais que par on-dit me paraît moins insignifiant qu'on ne le croit. Edmund dit souvent que chacun d'eux est un cas particulier. Il faudra que je lui en reparle. Mais cela relève de la psychologie ou de la psychiatrie. Revenons à cette saisie. Je soupçonne, moi, que l'héroïne a été fabriquée chez nous, dans un laboratoire installé dans un de nos États.

— Ce n'est pas usuel, mais c'est aussi mon impression, Sir.

— Basée sur quoi ?

— J'ai fait faire une enquête serrée sur cet avion, Sir. Quand il est tombé en panne... »

Ils se remirent à l'étude des circonstances de la prise, interrompue par le coup de téléphone de Bridget. Un avion avait dû faire un atterrissage nocturne de fortune dans l'ouest de la Pennsylvanie, près de la frontière de l'Ohio. L'appareil endommagé, le pilote apparemment seul à bord et indemne s'était enfui dans la nuit dès l'apparition des premiers témoins de l'accident, des fermiers du voisinage. La police locale, alertée, flairant une manœuvre louche, interdit l'accès de la carlingue. Quand les autorités examinèrent celle-ci, elles y trouvèrent deux sacs contenant une poudre blanche, vite reconnue comme de l'héroïne.

« L'appareil, dit Allen, était muni d'un réservoir auxiliaire qui lui donnait un grand rayon d'action ; mille kilomètres environ, et il lui restait à peu près la moitié du plein. Voici les chiffres exacts. Si ce plein a été fait au départ, ce qui paraît très vraisemblable, le combustible consommé par ce type d'avion

correspond à une distance de quatre cent trente kilomètres d'après les experts. Chiffre le plus probable ; il y a évidemment une marge d'incertitude.

— J'aurais cru un peu moins que cela, interrompit Stephens, qui possédait son brevet de pilote et une certaine expérience en matière d'aviation.

— Les experts ont dû tenir compte d'un vent assez fort, Sir, qui n'a pas cessé de souffler cette nuit-là dans la région que j'estime avoir été survolée. Je me suis fait adresser les communiqués de la météo. »

Stephens approuva d'un geste cette minutie, une des qualités qu'il appréciait chez son jeune collaborateur. Allen sortit de sa serviette une carte des États-Unis et la déploya sur la table. Il y avait déjà marqué le point d'impact de l'avion en Pennsylvanie. Il prit un compas et traça un cercle d'un rayon correspondant à quatre cent trente kilomètres.

« Regardez, Sir. Il a dû s'envoler d'un point situé dans le voisinage de ce cercle. »

Tous deux se penchèrent sur la carte. La circonférence traversait une bonne partie du Michigan, de l'Indiana, effleurait l'Ohio, puis coupait le Kentucky.

« Inutile d'aller plus loin, continua Allen. Des fermiers ont entendu l'avion, déjà en difficulté, et vu ses lumières à basse altitude. Les indications de plusieurs témoins concordent et permettent de tracer une direction approximative ouest-est... Je remarque incidemment, Sir, que si je prolonge cette ligne vers l'est, elle aboutit presque exactement à la ville de New York. Recoupement important, car une telle quantité d'héroïne devait sans doute être destinée à notre ville, le plus gros marché des États. C'est dans le voisinage de New York que le chargement devait être attendu. Je pense donc que mon hypothèse est justifiée.

— Votre hypothèse, c'est... ?

— Que l'avion s'est envolé de la région où cette ligne coupe ma circonférence vers l'ouest ; ici, c'est-à-dire dans l'Indiana, vers le nord-est de l'État... à une bonne portée d'avion du Canada, remarquez-le, Sir, par lequel nous savons que se fait

depuis quelque temps un important trafic de morphine. Mais c'est l'héroïne qui nous intéresse pour l'instant. »

S'aidant d'une règle, il traça la droite, qui coupait la circonférence au point indiqué. Stephens hocha la tête d'un air approbateur.

« Pas mal raisonné, Allen, et pas bête de leur part. En général, on cherche plutôt près des côtes. Vous estimez que le laboratoire doit se trouver près de ce point d'envol ?

— Je n'en suis pas certain, mais cela me paraît l'hypothèse la plus plausible, parmi bien d'autres que j'ai envisagées. En tout cas, si vous êtes d'accord, je vais tout mettre en œuvre pour la vérifier. »

Stephens approuva ce plan. Allen lui présenta aussitôt des instructions toutes prêtes, destinées aux agents de l'Indiana, leur enjoignant de passer la région suspecte au peigne fin. Le chef du B.n.d.d. signa sans hésiter, appréciant une fois de plus l'efficacité et le sens de l'initiative de son collaborateur.

Après son coup de téléphone, Bridget regarda autour d'elle d'un air éploré. Ses yeux se brouillèrent devant le tableau de chiffres résumant son analyse. Elle se raidit, appela son assistante, celle qu'elle avait rabrouée la veille, et fit un effort méritoire pour lui déclarer :

« Votre résultat était correct, Jane. Vous aviez raison et je vous dois des excuses. »

Puis, sans écouter les protestations polies de l'autre, elle prétextant un malaise subit, quitta le laboratoire, après lui avoir laissé des instructions, se réfugia dans son appartement désert et laissa couler ses larmes.

VII

« Vos instructions sont exécutées, Fitz, dit Herrick. Le laboratoire a été démantelé ; le hangar qui l'abritait, démoli. Il n'en reste plus aucune trace. Nous avons pu liquider le restant de notre stock dans de bonnes conditions. »

Fitz fit entendre un grognement approbateur.

« Il était temps ; vous aviez vu juste. »

Fitz sourit. L'éventualité qu'il pût ne pas voir juste lui paraissait cocasse, mais il aimait entendre apprécier son flair.

« On m'a signalé une activité anormale des agents du B.n.d.d. dans le nord-est de l'Indiana.

— Pas difficile à prévoir après le stupide accident de notre pilote. Ils ne sont pas complètement idiots. Et Butler ?

— En lieu sûr, au Canada, avec de nouveaux papiers en règle. Il pourra prendre l'avion pour Rangoon quand vous le désirerez.

— Le plus tôt sera le mieux ; la semaine prochaine. Un travail considérable l'attend là-bas. J'espère qu'il se débrouillera aussi bien qu'ici. On m'a fait savoir que tout était prêt pour le recevoir. Il pourra se mettre à l'œuvre dès son arrivée. »

Quoique importante, la récente saisie n'était pour Fitz qu'un incident de parcours. Après avoir imperceptiblement crispé ses puissantes mâchoires et passé un certain nombre de dollars au compte profits et pertes dans sa comptabilité particulière, il décida que le temps était venu de transformer son organisation suivant le plan mis au point depuis des mois.

À cause de l'activité conjuguée du B.n.d.d. et des organismes de répression locaux, la France devenait décidément un pays trop dangereux pour les laboratoires clandestins importants. Tout au plus pouvait-on y laisser subsister dans des cuisines ou des buanderies de petites installations, dont la production n'excédait pas quelques kilogrammes d'héroïne par semaine, quantité ridiculement insuffisante pour les projets grandioses de Fitz. Les États-Unis se révélaient peu sûrs aussi. Si la récente

prise était due à un accident, d'autres laboratoires appartenant à une organisation rivale avaient été également découverts, avec la capture de stocks importants comme premier résultat. Après son essai malheureux, Fitz décida de ne pas persévérer dans ce qu'il considérait maintenant comme une erreur de stratégie. Les laboratoires devaient être implantés dans un pays où le maudit bureau ne pouvait exercer une étroite surveillance.

Passant en revue dans cet esprit les diverses régions du monde où cette transformation de morphine en héroïne, étape essentielle de son négoce, pourrait s'effectuer le plus discrètement et le plus sûrement possible, Fitz s'arrêta à la Birmanie et ne chercha pas plus loin.

En veine de confidences ce jour-là, il expliqua à Herrick les raisons de son choix. Il en existait de nombreuses : géographiques, politiques, financières, formant un faisceau d'une telle solidité qu'il se reprochait de ne pas y avoir songé plusieurs années plus tôt.

« ... Géographiques, Herrick. Voilà le royaume de l'opium, du moins de la culture clandestine du pavot. La Birmanie est la source principale de notre matière première et elle pourrait bientôt être la seule, alors que le contrôle est maintenant sévère en Turquie et qu'il risque de le devenir en Thaïlande, où l'influence des États-Unis va croissant. Là aussi, le B.n.d.d. pousse ses tentacules.

— Pas en Birmanie ?

— Pas en Birmanie, et nous touchons là aux motifs d'ordre politique. Du moins pas dans la haute région, dans cet État Chan, qui comprend une partie du triangle d'or. Vous connaissez certainement de réputation le triangle d'or ?

— J'en ai entendu parler. »

Le mot semblait exercer une sorte de fascination sur Fitz. Il reprit, après un silence, avec une animation croissante :

« Là, Herrick, là, au flanc des montagnes, entourés par une forêt peuplée surtout d'éléphants et de bœufs sauvages, fleurissent chaque année d'innombrables champs de pavots. Le gouvernement de Rangoon en a théoriquement interdit la culture, mais il n'a aucune autorité à partir d'une certaine altitude et des tas de raisons font qu'il en sera ainsi pendant

plusieurs années encore, et quelques années me suffisent. Là, s'arrête la puissance du B.n.d.d. Savez-vous à quoi ressemble cet État Chan, Herrick ? »

Herrick n'en avait qu'une idée imprécise, ne s'occupant pas jusqu'alors des affaires exotiques de l'organisation.

« Le pays du monde le plus difficile d'accès. Un chaos de montagnes dépassant parfois trois mille mètres ; il y tombe de la neige. Deux routes seulement le relie à la Chine et à la basse Birmanie, deux routes pour une superficie de cent soixante-cinq mille kilomètres carrés ! En dehors de celles-ci, le transport se fait à dos de mulet, par des sentiers que peuvent seuls pratiquer des initiés et où la police gouvernementale ne se risquerait pas, même si elle en recevait la mission, ce qui n'est pas le cas.

« Les habitants, les Chans, vivent sur les hauteurs, et l'opium est leur seule culture, leur unique moyen de subsistance. Une révolution sanglante secouerait le pays si on cherchait à le leur supprimer. Le gouvernement ne prendra pas ce risque, je le sais. Un pays de rêve. »

Sa voix se teintait d'accents romantiques pour décrire cette région bénie. Herrick commençait à se laisser prendre lui aussi à cette évocation.

« Un fleuve, le Salouen ; certains le considèrent comme le plus beau fleuve du monde. Là-haut, il n'est encore qu'un torrent, mais sa largeur atteint plusieurs kilomètres quand il se jette dans le golfe de Martaban. À part les Chans et quelques autres tribus encore plus primitives... j'ai lu quelque part qu'il existait même là-bas des coupeurs de têtes.

— Vous avez beaucoup lu sur ce pays, remarqua Herrick.

— À peu près tout ce qui a été écrit. Donc, à part les Chans, de nombreuses bandes armées rivales circulent dans les vallées, qui exercent leur influence dans des secteurs en principe bien définis, mais qui se battent parfois entre elles. Les prétextes sont : répression anticomuniste, propagande sino-communiste, que sais-je ? nationalisme chinois ; oui, il reste encore là-bas des débris de l'armée de Chang Kai-chek. On trouve aussi, vivant à mi-hauteur sur les flancs des montagnes, quelques commerçants chinois qui vont acheter les récoltes sur les plateaux quand le moment est venu. J'ai été en rapport avec

eux autrefois. Mais ne vous y trompez pas, Herrick, il existe un lien entre tous ces gangs, un pôle d'attraction, commun aux natifs, aux guerriers, aux pirates, aux trafiquants de races diverses. Ce pôle, c'est l'opium. Tout le reste, communisme, anticommunisme, nationalisme, tout le reste est prétexte.

— Des gens selon notre cœur, remarqua Herrick.

— Je ne vous le fais pas dire. C'est l'opium qui les pousse à se quereller, à se battre, à s'entretuer, à s'acheter aussi parfois quand c'est préférable, cela dans un pays où la culture du pavot est interdite et qui produisait, il y a quelques années, plus de six cents tonnes d'opium par an, d'après les estimations les plus sérieuses.

— Et aujourd'hui ?

— On ne sait pas exactement. Vous pensez bien que les statisticiens n'ont pas le travail facile dans un pays pareil. Mais sans doute beaucoup plus. D'après le dernier rapport que j'ai reçu... »

Le rapport vers lequel Fitz tendait la main était un opuscule aux pages dactylographiées, assez proprement relié, de l'épaisseur d'un petit livre. Tandis qu'il le feuilletait rapidement, Herrick vit défiler des courbes et des tableaux de chiffres.

« D'après ceci, la production annuelle d'opium de la haute région birmane ne peut pas être inférieure à mille tonnes.

— Mille tonnes ! De quoi extraire près de cent tonnes d'héroïne. »

Les chiffres frappaient l'imagination de Herrick au moins autant que la description du pays.

« Parfaitement, et c'est un minimum.

— Je vois que vous avez en effet réuni une documentation sérieuse sur l'État Chan.

— C'est Wong qui me la fournit. Il sait que j'aime être informé d'une façon précise.

— Le Chinois de Rangoon ?

— Un auxiliaire précieux. La Birmanie m'intéresse depuis longtemps. Je travaille depuis des années pour y établir des correspondants sérieux, pas de ces petits margoulins tout juste bons à nous fournir quelques dizaines de kilos d'une marchandise de qualité souvent inférieure. C'est fait. Wong est

installé à Rangoon. Intelligent et régulier, il fait pour moi un travail en profondeur remarquable... pour lui aussi, bien sûr ; je le paie cher, mais il vaut son salaire. Si je suis aujourd'hui en mesure d'entreprendre une très grosse opération, c'est un peu grâce à lui. Grâce à Sanders également, mais celui-ci est une autre espèce d'individu ; précieux, lui aussi.

— Vous m'avez déjà parlé de lui. Cet ancien sergent des marines ?

— Lui-même. Un garçon qui, démobilisé, en a eu assez de trimer pour les autres et qui cherche à voler de ses propres ailes ; un trait de caractère qui me plaît. Il n'est pas revenu en Amérique, mais s'est installé en Extrême-Orient pour faire du commerce. Import-export... prétexte, prétexte encore, Herrick ! Comme tous les autres, comme Wong, c'est la drogue qui l'a envoûté. Il s'est fixé d'abord en Thaïlande, où il a noué quelques relations. Par l'intermédiaire d'une de mes agences, nous avons fait quelques petites affaires ensemble et il ne demande maintenant qu'à entrer dans le cadre de l'organisation pour le grand jeu. Un malin, mais pas un cerveau comme Wong. Un exécutant de premier ordre, surtout, un ancien des marines ! Et Dieu sait si j'aurai besoin d'exécutants de cette sorte dans ce pays de pirates ! Je l'ai fait passer en Birmanie quand le trafic avec la Thaïlande est devenu trop dangereux.

— Je croyais que le gouvernement birman ne délivrait pas de visa de séjour aux Américains.

— Difficile à obtenir, mais pas impossible. Il suffit de payer assez cher. Je ne lésine pas quand il s'agit d'hommes de valeur. Sanders connaissait déjà la haute Birmanie et en particulier l'État Chan, où il allait se ravitailler à partir de la Thaïlande. Il avait organisé une petite chaîne, via Bangkok, qui ne fonctionnait pas mal du tout, ma foi ; mais du bricolage, plus possible aujourd'hui, je vous l'ai dit. C'est en Birmanie qu'il faut concentrer nos moyens et nos efforts. Sanders se fait fort d'acheminer de très grosses quantités de marchandise, par la montagne, vers la mer. Là, avec l'aide de Wong, j'ai prévu une filière, qui se terminera ici et qui fonctionnera bien, qui *doit* fonctionner, Herrick, ajouta-t-il en changeant de ton. C'est un gros coup, un *très gros* coup, le plus important qui ait jamais

été tenté dans le monde. Il réussira. Vous n'avez pas à vous en occuper avant que la marchandise nous soit livrée, mais vous devez déjà prendre des dispositions pour un arrivage, j'insiste, *très, très* important.

— Combien ? »

Fitz regarda son adjoint dans les yeux et prit son temps avant de répondre, comme s'il cherchait à produire un effet :

« Cinq tonnes d'héroïne pure. »

VIII

« Cinq tonnes ! Bon Dieu, Fitz ! »

Bien que connaissant l'ampleur habituelle des plans élaborés par son patron, Herrick ne put retenir une exclamation. Fitz parut plutôt flatté de son étonnement.

« En un seul passage ?

— En un seul passage. »

Le chiffre lui paraissait monstrueux, mais le ton de Fitz écartait tout soupçon de plaisanterie.

« Cinq tonnes d'héroïne pure ou presque, reprit celui-ci d'une voix sourde, une héroïne comme seul sait en fabriquer notre ami Butler. Quatre-vingt-quinze pour cent ; peut-être fera-t-il mieux encore. Il va compléter là-bas mon organisation locale. Je vous l'ai dit depuis longtemps : étant donné la situation actuelle et les dispositions que j'ai prises, je préfère tenter un gros coup isolé, plutôt que de petits passages périodiques.

— C'est un risque énorme.

— C'est moi qui prends le premier risque : une mise de fonds considérable. Mais tout a été étudié dans les moindres détails. Je travaille là-dessus depuis plus d'un an.

— Il ne nous sera pas possible d'écouler ça aussitôt.

— Je ne suis pas fou. Je sais bien que cela ne pourra se faire en quelques jours. Il faudra stocker la marchandise. J'ai un entrepôt central à peu près sûr, où se fera la réception ; je vous le ferai connaître bientôt, car il conviendra de la répartir au plus vite. C'est pour cela que je vous préviens à l'avance. Nous devons prévoir des cachettes dans les principaux États – songez que cela représente la moitié de la consommation annuelle totale de notre pays – et un personnel adéquat pour procéder à une vente accélérée. Cela vous regarde. Ce n'est pas tellement difficile.

— À condition d'avoir du temps devant soi.

— Vous aurez environ une année. Il me faut ce délai pour être en mesure de faire l'expédition dans les meilleures conditions possibles et il faudra au moins ce temps-là à Butler pour fabriquer sur place le produit fini. »

Herrick respira plus facilement. Le problème changeait d'aspect. Fitz reprit sur un ton plus posé :

« Je tiens à ce que vous saisissiez bien ma politique, Herrick. Pendant un an, nous rentrons dans notre coquille et nous préparons l'avenir. Nous laissons à peu près complètement à nos concurrents le soin d'alimenter le marché, avec une marchandise de troisième ordre, comme ils le font actuellement. Il restera toujours assez de petits trafiquants pour ne pas laisser perdre l'habitude de la drogue ; j'y veillerai d'ailleurs. Les intoxiqués souffriront seulement d'un manque relatif, qui ne fera qu'exacerber leur désir. Dans un an, nous intervenons sur le marché avec nos cinq tonnes, cinq tonnes d'un produit de toute première qualité, que nous n'aurons aucune peine à placer au prix le plus avantageux, si nous avons su prendre des dispositions convenables pendant cette période.

— Comptez sur moi, dit Herrick.

— Le B.n.d.d. sera pris au dépourvu en constatant que l'héroïne de luxe réapparaît brusquement. Avant qu'il revienne de sa surprise, notre stock sera en lieu sûr et la vente une affaire de routine.

— Si je comprends bien, vous ne recommencerez pas de sitôt un coup pareil ?

— Certainement pas. Il faudra ensuite se faire oublier ; pendant des années, et même... si le coup réussit, Herrick, et il réussira, je le sens, je ne le recommencerai peut-être jamais. Je chercherai autre chose. »

Herrick resta un long moment silencieux, comme perdu dans un rêve. En fait, il faisait mentalement quelques opérations faciles. Il remarqua enfin sur un ton qu'il se forçait à rendre négligent :

« Cinq tonnes d'héroïne à quatre-vingt-quinze pour cent, après dilution, mettons à douze pour cent, ce qui représente encore un produit supérieur, de luxe comme vous dites, cela fait environ quarante tonnes.

— Exact. Vous pensez bien que j'ai fait le calcul avant vous.

— Et avec le prix de vente actuel au détail, cela fait... Fitz, ce n'est pas possible !

— Cela fait à peu près trois milliards de dollars ; vous calculez aussi bien que moi, dit Fitz en baissant la voix. Et je puis vous assurer que cela atteindra davantage, car les prix vont monter en flèche, avec la raréfaction. J'en suis certain ; j'ai fait faire une étude par un expert en économie. »

Herrick restait muet, comme accablé par ces perspectives. Son patron jugea bon de le rappeler à certaines réalités.

« Mais, vous l'avez mentionné vous-même, je prends au départ un risque énorme et je fais des avances considérables : d'abord, l'achat sur place de la matière première ; un poste négligeable ou presque autrefois ; il ne l'est plus. Là-bas, Chinois, Birmans, Chans ne sont pas plus fous que nous et ils savent aussi compter. Notre ami Wong, mieux que tout autre. Je paie l'opium plus de quatre fois le prix habituel. »

Herrick se livra encore à un petit calcul mental, à la suite duquel il remarqua avec un sourire :

« Cela laisse encore une jolie marge de bénéfice.

— Bien sûr et c'est heureux. Même après les autres frais, tous en augmentation, transport, camouflage, achats de consciences, il en restera pour tout le monde.

— Je n'en doute pas. Mais cinq tonnes d'héroïne, cela représente au moins soixante tonnes d'opium. Êtes-vous sûr de trouver cela là-bas ?

— Croyez-vous donc que je me sois embarqué sans biscuit ? Je ne suis pas un enfant. Wong non plus ; Sanders, pas davantage. Et le prince birman...

— Il y a un prince birman dans le coup ? » interrompit Herrick, effaré.

Ces révélations successives semblaient le captiver comme la lecture d'un roman d'aventures passionnant.

« Il y a un prince birman. Je ne peux pas vous révéler encore tous les dessous de l'affaire, mais faites-moi confiance. Je vous répète que j'ai monté là-bas une opération d'envergure avec des hommes de premier plan. Il me fallait l'appui d'un des chefs du trafic local, un enfant du pays. Le prince birman en est un des

plus efficaces. Wong et Sanders me le garantissent. Que disais-je ? Non, le prince birman n'est pas fou, oh non, pas lui ! Sur les montagnes de ce pays de sauvages, il se tient parfaitement au courant de ce qui se passe dans le monde civilisé, au moins en ce qui concerne son business, la drogue ; lui aussi ! Savez-vous qu'il a déjà constitué sur place une réserve, un stock d'une quarantaine de tonnes d'opium, prévoyant comme moi que les prix ne peuvent que monter ? Ces quarante tonnes sont à moi. Je les ai achetées ; au prix fort, bien sûr. Une partie est transformée en morphine, ce qui, même pour les primitifs de là-bas, ne présente aucune difficulté. Butler va pouvoir se mettre au travail dès son arrivée, et le prince garantit vingt tonnes supplémentaires d'ici à quelques mois. Nous aurons nos cinq tonnes d'héroïne dans un an.

— Un stock aussi considérable, remarqua Herrick, doit exciter bien des convoitises dans un pays que vous m'avez décrit comme infesté de pirates, tous à l'affût de l'opium.

— Bien sûr ; mais, n'ayez crainte ! Le prince est un personnage puissant et méfiant. Il conserve le stock sur un piton rocheux, une sorte de forteresse naturelle, à peu près imprenable d'après Sanders, qui vit là-haut lui aussi et qui s'y connaît. Des soldats à la solde de ce petit monarque montent la garde jour et nuit ; mais oui, il entretient une troupe importante, avec la bénédiction et même parfois avec l'aide du gouvernement. En principe, lui et sa bande pourchassent les communistes. Il leur arrive d'ailleurs d'en abattre quelques-uns, mais seulement quand cela arrange les affaires personnelles du prince ; je vous ai expliqué ce qu'il fallait en penser. Bref, un château fort invulnérable. C'est là que le laboratoire sera installé. Il l'est déjà en partie, avec le matériel et les ingrédients nécessaires, dont j'ai envoyé la liste. On n'attend plus que le chimiste. Mieux vaut tout centraliser au même point et tenir ce point solidement.

— Les bandes rivales n'ont pas tenté de s'emparer de ce trésor ?

— Pas d'alerte jusqu'ici à ma connaissance. Bien sûr, il faut encore payer, acheter certains chefs irréductibles. Je le fais ; je le ferai encore, suivant les avis du prince et de Wong. Cela

devrait suffire à désintéresser les plus dangereux. Pour les autres...

— Pour les autres ?

— Il faudra se battre. C'est l'affaire de Sanders, un vieux dur à cuire qui en a vu bien d'autres ; de Sanders, du prince birman et de ses soldats qui, eux aussi, en connaissent un bout sur ce chapitre, paraît-il. Je vous répète que nous sommes parés, prêts à faire face à tous les aléas... Verrez-vous Butler avant son départ ? »

Exalté par la passion que lui inspirait depuis des mois la préparation de cette opération grandiose et aussi pour être sûr que Herrick en sentît l'importance, Fitz n'avait pas hésité à lui dévoiler les grandes lignes de son projet. C'en était assez pour les généralités, ce qu'il appelait, non sans quelque orgueil, sa politique. Il revenait aux détails pratiques.

« Je ne pense pas que ce soit souhaitable, dit Herrick. Je crois que mon intérêt est de ne pas trop me déplacer en ce moment. Mais je lui ai déjà donné des instructions précises à propos de ce qu'on attendait de lui là-bas. Il est d'accord. Il m'a même paru très enthousiaste.

— Bon, cela, j'aime les garçons enthousiastes, murmura Fitz.

— Si vous le désirez, je peux lui faire parvenir un message par une voie sûre.

— Seulement ceci : nous mettons toute notre confiance en lui et nous sommes certains que cette confiance est justifiée. S'il parvient en un an à nous fournir ces cinq tonnes d'héroïne pure, il pourra ensuite se reposer sur ses lauriers pendant le reste de son existence et savourer en paix les rêves les plus exaltants que drogué ait jamais connus. Faites-lui comprendre que sa fortune est assurée s'il réussit ; comme la nôtre, comme la vôtre, Herrick.

— Je transmettrai le message », dit Herrick en s'inclinant.

TROISIÈME PARTIE

I

Butler s'injecta la première dose, assez légère, celle du réveil. Elle lui suffisait pour la journée et le maintenait dispos jusqu'à la piqûre du soir, celle-là plus importante, récompense du travail quotidien et promesse d'une nuit peuplée de rêves euphoriques.

Il n'avait toujours pas modifié son régime et conservait son équilibre sur le palier atteint à l'époque de son entrée dans l'organisation, sans en éprouver de difficulté apparente. Pourtant, il possédait maintenant à portée de la main une quantité presque illimitée d'un produit de première qualité. Rien ne l'empêchait de faire des prélèvements pour sa consommation personnelle sur les énormes stocks entreposés sur ce piton rocheux. Personne ne risquait de s'en apercevoir. Il ne le faisait pas, d'abord parce qu'il n'en sentait pas le besoin ; mais, même dans ce cas, il est probable que sa loyauté envers ses employeurs l'eût retenu. Sa promotion au sein de l'organisation et la confiance qu'on lui témoignait après ses premières réussites lui conféraient une dignité nouvelle.

Après ce premier rite matinal, il sortit de la cabane grossièrement construite en bois et bambou, son logis depuis près d'une année, et resta immobile sur le seuil. Il avait pris l'habitude de s'accorder quelques minutes de réflexion solitaire, dans le silence qui pesait à cette heure sur les crêtes de l'État Chan, face au chaos encore sombre des montagnes. Le soleil ne pointait pas encore. Butler se levait toujours un des premiers, avant le réveil de la troupe qui gardait la forteresse.

Le campement, qui renfermait des stocks d'une valeur incalculable, occupait le sommet d'un pic de plus de deux mille mètres d'altitude, dominant de très haut la vallée tortueuse du Salouen, un peu comme un château fort des temps anciens. Sanders ne se trompait pas en déclarant la place quasi imprenable et le prince birman Pyaung avait été bien inspiré en

en faisant son quartier général. Un seul sentier permettait d'y accéder, serpentant à travers des amas de roches escarpées et des éboulis impraticables, même pour les montagnards les mieux entraînés. Quelques hommes décidés auraient pu en interdire l'accès à une troupe nombreuse. Toutefois, conscient de la richesse du trésor entreposé là, le prince y maintenait une garnison forte de plusieurs centaines de soldats. Il y résidait lui-même quand il ne parcourait pas la région, pour visiter les cultivateurs de pavots ou traiter une affaire avec un concurrent d'un autre secteur. Outre l'opium et l'héroïne, l'enceinte comprenait des stocks importants d'armes, de munitions, de vivres et, bien entendu, le laboratoire, domaine de Butler.

Une seule bande de pirates avait osé s'attaquer à cette forteresse, quelques mois auparavant ; des hommes venus de l'Ouest, de l'autre côté du Salouen, alléchés sans doute par des légendes qui se répandaient dans les montagnes sur l'existence d'un trésor fabuleux, malgré la discrétion mise par le prince à l'amasser. Une nuit, ils escaladèrent la montagne et tentèrent de donner l'assaut. Mal leur en prit. Pyaung entretenait une discipline stricte parmi ses hommes, une discipline que Sanders appréciait en connaisseur. Même en son absence, les consignes étaient respectées à la lettre. Le dispositif de sécurité mis au point avec la collaboration de l'ancien sergent des marines fonctionna à merveille. L'alarme donnée à temps, sept cadavres de brigands furent exposés le lendemain sur un pic voisin. Les soldats se divertirent pendant quelques jours à voir une nuée de vautours tourbillonner autour d'eux, jusqu'à ce qu'il n'en restât que des squelettes tachés de rouge se détachant sur la roche blanche. Le bruit de l'affaire se répandit parmi les autres bandes de l'État Chan et aucune d'elles n'osait plus menacer le repaire du prince birman.

Butler resta ainsi comme recueilli dans une sorte d'extase, laissant l'excitation de la drogue se répandre dans ses veines et atteindre le cerveau. L'ivresse suscitée ici lui semblait d'une nature plus raffinée que celle obtenue autrefois dans de misérables taudis. Elle se mariait avec l'envoûtement d'un paysage grandiose pour éveiller en lui des élans romantiques.

Chaque matin, en ce quart d'heure de contemplation qui suivait la piqûre, il se sentait un autre homme et capable d'accomplir des miracles.

Pourtant, un an auparavant, la proposition faite par Herrick d'aller exercer ses talents en Birmanie, ne l'avait pas laissé sans appréhension. Certes, le métier lui plaisait et il était satisfait de poursuivre ses travaux sur une plus grande échelle, mais l'évocation de l'Extrême-Orient suffisait à réveiller une armée de souvenirs nauséabonds : la jungle hostile, pourrie, infestée de sangsues, de moustiques, de fourmis et d'ennemis féroces embusqués dans chaque taillis. Son arrivée à Rangoon ne dissipa pas son malaise. Il y ressentit un peu de l'oppression d'autrefois, pendant les deux jours qu'il y séjourna avant de gagner la haute région. La chaleur moite lui rappelait le climat du Viêt-Nam et les rizières environnantes, aperçues lors de l'atterrissage, ressuscitaient l'atroce impression des patrouilleurs pataugeant dans la boue au lever du jour, à la merci d'observateurs ennemis invisibles.

Son attitude se modifia dès qu'il eut atteint le nid d'aigle. Il semblait qu'un état d'âme nouveau se manifestait en lui. Jamais autrefois il n'eût attardé son regard sur un pic rosissant dans le soleil levant ou sur la cascade irisée d'un torrent, comme il le faisait souvent ici. Il est vrai que le panorama qui s'étendait sous ses yeux méritait cette contemplation. Le prince Pyaung n'avait pas choisi ce lieu pour la beauté du site, mais il y était sensible lui aussi. Sanders lui-même, cette vieille culotte de peau, s'y sentait parfois enclin à la rêverie. Vers le nord, un prodigieux amas de montagnes marquait l'admirable vallée du Salouen, une succession chaotique de pics, de cols, de précipices, se noyant à l'horizon en une teinte bleue de plus en plus pâle, au-delà de laquelle l'imagination faisait surgir d'autres montagnes plus hautes et plus mystérieuses. Le fleuve, qui reliait le Tibet à la mer après avoir coupé en deux l'État Chan, coulait un peu à l'ouest du repaire, qui le dominait de plus de mille mètres. Butler ne se lassait pas d'en découvrir les quelques rares sections visibles, étincelant à travers la forêt qui couvrait les rives. La lumière du jour éclatait sans filtre brumeux. Rien de commun avec la blancheur laiteuse des tropiques dans la plaine.

L'air était sec et frais ; les nuits, parfois glaciales, sous un ciel toujours constellé pendant la belle saison.

« La vallée du Salouen porte malheur aux étrangers », disait parfois Sanders. Butler souriait maintenant quand il entendait citer ce proverbe.

Le bleu sombre uniforme qui marquait la fin de la nuit commençait à se morceler en une multitude de nuances changeantes sur les crêtes. Comme chaque matin, il fut arraché à sa contemplation par le réveil houleux des soldats. Leur baraquement, situé un peu en dessous du sommet, formait un cercle sans fissures autour du laboratoire et des stocks de drogue confiés à leur vigilance, trésor dont ils connaissaient certes la nature, qu'ils savaient précieux, mais dont ils étaient loin de soupçonner la fabuleuse richesse qu'il représentait aux yeux d'Occidentaux.

Le prince Pyaung les recrutait avec soin, les payait bien et les nourrissait de même. C'étaient des Chans, tous jeunes, pour la plupart fils de paysans des montagnes. Leurs pères cultivaient le pavot, qui représentait depuis des générations la seule source de leurs maigres revenus. Ceux-ci menaient une vie rude. Avant d'ensemencer, ils devaient se battre avec la forêt, l'incendier, la dessoucher, la défricher et, après deux ou trois années de récolte, la terre appauvrie, vidée de son suc, il leur fallait émigrer pour chercher ailleurs un sol vierge. Chaque année, des commerçants chinois établis sur les flancs des montagnes, à mi-chemin entre les cultivateurs et les gros négociants de Rangoon, montaient vers eux pour acheter leur récolte, dix à quinze kilogrammes d'opium par famille. Ils payaient un prix misérable, l'équivalent de trente à quarante dollars le kilo et leur donnaient même souvent en échange du sel, des tissus ou des casseroles, toutes denrées estimées au prix fort. Parfois, ensuite, ils leur prêtaient de l'argent au taux de dix à vingt pour cent par mois.

Les fils préféraient renoncer à l'agriculture et Pyaung recrutait la majeure partie de sa troupe parmi eux. Lui-même métissé de Chan et de Thaï, le prince les comprenait et savait se faire respecter et obéir. Dans les rangs de sa petite armée, ils menaient une existence moins aléatoire que leurs parents,

assurés d'avoir assez de riz et quelque argent de poche quand il leur arrivait de retourner dans leur hameau pour une courte permission. Ils ne se plaignaient pas d'avoir à vivre sur ce pic isolé. Certains, mariés, avaient été autorisés à faire venir leur famille, qui campait un peu à l'écart de la forteresse, prête à s'y réfugier à la moindre alerte. D'autres obtenaient des congés, mais revenaient toujours à la date fixée. C'était un roulement établi qui fonctionnait sans une faille.

Butler, lui, n'avait pas quitté le camp depuis son arrivée, une année auparavant, le laboratoire réclamant sa présence constante. Il ne s'en plaignait pas. Comme dans l'Indiana, le travail quotidien et sa ration habituelle de drogue l'empêchaient de ressentir la solitude. Le souvenir de Bridget ne l'empêchait pas de dormir.

II

Le soleil commençait à rougir les crêtes. C'était pour lui le signal marquant la fin de la récréation qu'il s'accordait chaque jour. Il se dirigea d'un pas alerte vers le laboratoire.

En dessous de lui, le baraquement s'animait et un joyeux brouhaha montait vers le sommet. Il s'arrêta, alors que se déroulait, comme chaque matin à cette heure, la cérémonie de la montée des couleurs. Il réprima un sourire, mais prit soin de s'immobiliser au garde-à-vous, car il se sentait observé. Une dizaine de soldats, vêtus d'un costume uniforme de couleur neutre, présentaient les armes en psalmodiant un chant d'une voix rauque, sans doute un hymne patriotique, tandis que l'un d'eux hissait un drapeau au sommet d'un long bambou fiché entre deux rochers. Drapeau et hymne n'avaient rien de commun avec les emblèmes birmans officiels. Butler ne savait pas quel État, quel groupe ou quelle tribu ils symbolisaient et peut-être certains des soldats l'ignoraient-ils aussi. Mais le prince Pyaung attachait de l'importance à ce rite quotidien, qui était toujours célébré avec une gravité solennelle, dans ce nid d'aigle qui dominait le fleuve Salouen, où le vent du nord apportait parfois des effluves du Tibet, parmi les membres d'une communauté qui, à des échelons différents, participaient tous au commerce de la drogue démoniaque. Homme d'expérience, le prince s'y entendait pour maintenir ordre et discipline dans son petit royaume. Fitz appréciait ces qualités d'organisateur, et quelques autres qu'il connaissait par les rapports détaillés envoyés à sa demande par Wong.

Des cérémonies analogues se déroulaient à la même heure dans d'autres régions de la haute Birmanie, avec des officiants de races diverses, les Karens, les Kachins, les Lahus, les Palangs, les Was, les Chinois et les membres de certaines sectes désignées seulement par des initiales, tous vêtus d'uniformes semblables, avec d'autres drapeaux, d'autres refrains

patriotiques, chantés en plus de douze langages différents par les groupements rivaux qui peuplent cette partie du monde, entre lesquels, comme l'avait bien compris Fitz, le seul lien commun est l'opium ; l'opium, avec tous les poisons variés que l'expérience asiatique millénaire est parvenue à en extraire et que la science occidentale a amenés au plus haut degré de raffinement.

« Repos ! » fit une voix sarcastique derrière Butler.

Butler ne ressentit aucune contrariété à voir Sanders ici, plus tôt que de coutume. Leurs rapports avaient évolué depuis une année qu'ils vivaient ensemble, seuls hommes blancs, cloîtrés dans cette sorte de forteresse.

Le premier contact ne laissait guère présager une bonne entente. Le nom d'emprunt sous lequel les messages de l'organisation annonçaient Butler ne disait rien à l'ancien sergent, mais, quand il le rencontra à Rangoon où il vint le chercher, il reconnut au premier coup d'œil ce misérable G.I. dont la lâcheté l'avait tant indigné autrefois, au cours d'une mission au Viêt-Nam, celui qu'il tenait pour responsable en partie de la perte du convoi, du massacre de plusieurs de ses hommes et de sa propre blessure.

Il émit alors plusieurs jurons dans son langage coloré et se promit d'avoir avec lui une explication orageuse le plus tôt possible. Non moins ulcéré de se voir de nouveau en contact, et pour une année au moins, avec la brute galonnée dont il gardait le souvenir des brimades, Butler ressentit un choc si violent qu'il dut s'injecter une dose d'héroïne supplémentaire pendant les deux jours passés à Rangoon. Ceci n'échappa pas à Sanders, qui en conçut un regain de hargne. Il méprisait et détestait les drogués, malgré ses occupations actuelles qui tendaient à leur donner les moyens de satisfaire leur vice. Il fallut la sage diplomatie et l'influence apaisante de Wong pour éviter un éclat.

La veille de leur départ pour la montagne, alors que Butler restait enfermé dans sa chambre, Sanders exposa la situation au Chinois, laissant libre cours à sa rancœur.

« Un camé ! Voilà le personnel qu'ils nous envoient de là-bas ! Toujours la même ignorance du pays. Ils ne se rendent pas compte de la sorte d'hommes qu'il faut pour tenir le coup ici. »

Ses récriminations rappelaient celles d'un colon des temps anciens, planteur ou exploitant forestier, maugréant contre le recrutement du personnel, fait en Occident en dépit de tout bon sens par les soins du conseil d'administration, un groupe de personnages douillettement enfermés dans des appartements luxueux, entourés du confort et de tous les raffinements de la civilisation, ne connaissant rien des conditions primitives dans lesquelles les recrues allaient devoir travailler.

Wong sourit et tenta de le raisonner.

« L'opium a besoin de chimistes, dit-il. Très bons renseignements sur le gentleman comme chimiste. Quatre-vingt-quinze pour cent. Exceptionnel. »

Wong, qui avait vécu à Hong Kong et en Amérique, parlait un anglais correct avec un accent convenable, mais il n'employait jamais plus de mots qu'il n'en fallait pour se faire comprendre. Sanders haussa les épaules. Il était d'une humeur d'autant plus hargneuse que, habitué à l'air vif des montagnes, la chaleur de Rangoon influait sur son caractère. Il ne s'y rendait que rarement, pour conférer avec Wong, lui donner de vive voix les dernières nouvelles du camp, prendre celles que le Chinois recevait de l'organisation et passer deux nuits avec une fille. Après quoi, il se hâtait de regagner son repaire.

« Pas seulement un drogué ; un lâche. »

Il éprouvait le besoin de confier à quelqu'un son indignation et son dégoût. Il raconta l'affaire du Viêt-Nam et conclut :

« S'il y a le moindre incident au camp, s'il sent un danger, il se sauvera comme un lapin ; j'en suis sûr.

— Pas moyen de filer bien loin, là-haut, fit Wong avec un autre sourire.

— Exact, dut reconnaître Sanders. Tout de même, c'est le dernier compagnon que j'aurais choisi si l'on m'avait demandé mon avis.

— Deux hommes blancs seuls, contraints de vivre ensemble pendant un an dans une enceinte étroite, mieux vaut faire amis tout de suite », remarqua Wong avec un mouvement de tête.

Sanders réfléchit toute la nuit à cette sage réflexion du Chinois, dont il appréciait les conseils. Le lendemain, avant le départ, il tendit à Butler une main largement ouverte.

« Pour ma part, mon vieux, j'ai oublié le passé. Si vous y mettez du vôtre, j'espère que nous nous entendrons. »

Butler ne demandait qu'à oublier le passé. Sanders réussit par la suite à s'abstenir de toute marque d'hostilité et finit par s'accommoder de sa compagnie. Le sergent constata, avec surprise, que son vice ne l'empêchait pas de travailler dur et bien dans sa spécialité et il en arriva à le traiter en ami. En quelques occasions pourtant, le souvenir du Viêt-Nam lui revenant brusquement en mémoire, il ne pouvait s'empêcher de lui faire sentir le mépris que lui avait inspiré sa conduite ; mais ces sautes d'humeur devenaient de plus en plus rares.

« Repos, le cirque est fini ! » reprit-il.

Il ne manquait jamais une occasion de railler la cérémonie du drapeau, mais, pendant la montée de ces couleurs sans signification pour lui, il observait également un garde-à-vous irréprochable, qui trahissait sa longue appartenance à l'armée. En dessous d'eux, les soldats de la garde regagnaient leur poste, leur office accompli.

« J'ai reçu un message de Wong, dit-il. Tout est paré de son côté. Départ dans trois semaines. »

Un petit poste radio les maintenait en contact avec Rangoon. Sanders, qui avait pratiqué tous les métiers depuis sa démobilisation, servait lui-même d'opérateur.

« J'espère que vous serez prêt, vous aussi ?

— Dans moins de quinze jours. Il ne me reste plus qu'une petite quantité à traiter. Nous aurons les cinq tonnes... les derniers quintaux à quatre-vingt-dix-huit pour cent, souligna-t-il avec une flamme subite dans le regard ; le reste à quatre-vingt-quinze, quatre-vingt-seize ; je n'ai pas pu faire mieux.

— Ne vous excusez pas, mon vieux, dit Sanders en lui frappant sur l'épaule. La perfection n'est pas de ce monde. »

III

C'était vrai : à la suite d'expériences poursuivies ici, dans le calme et la solitude propices à la recherche et aux spéculations, il était parvenu, depuis quelques semaines, à un degré de pureté jamais atteint, même par le roi Cesari.

« Voulez-vous voir un échantillon de mon produit ? »

Sanders lui faisait confiance dans sa spécialité, mais Butler mettait une telle fierté dans ce « mon produit » qu'il ne se sentit pas le cœur de le désobliger en refusant. Tous deux pénétrèrent dans le laboratoire.

Contrairement aux baraques légères qui servaient d'habitation, les parois consistaient en une double rangée de pieux en bois dur, profondément enfoncés dans le sol et reliés entre eux de façon à former une muraille solide. Les fenêtres étroites étaient munies de barreaux ; la porte, verrouillée par des croisillons de fer cadénassés, dont Butler et Sanders possédaient seuls les clefs. Deux soldats de la garde personnelle du prince montaient la garde jour et nuit autour du bâtiment. N'y pénétraient que le chimiste, parfois Sanders ou Pyaung, et l'unique aide de Butler, toujours le même. C'était un jeune Chan nommé Gyi, sourd-muet et d'esprit faible, que le prince avait détaché auprès de lui pour l'assister dans les manipulations pénibles. Il exerçait auparavant les fonctions d'aide-cuisinier et passa tout naturellement de ses chaudrons aux récipients du laboratoire. Mais Butler ne lui confiait que des travaux grossiers et Gyi était fouillé chaque soir lorsqu'il quittait le sanctuaire.

La porte massive se rabattit sur eux, les isolant du brouhaha qui grandissait autour de l'enceinte. Le laboratoire était aménagé avec le même soin méticuleux que celui de l'Indiana, mais était de dimensions beaucoup plus vastes. Le premier problème posé à Butler lors de son arrivée consistait dans l'extraction de cinq tonnes d'héroïne en un an, soit environ cent kilos par semaine, presque une production industrielle. Il dut à

regret renoncer pour un temps à ses recherches théoriques sur la qualité pour organiser la fabrication à cette échelle, un rendement difficile à obtenir avec un seul aide inexpérimenté. Il s'y appliqua avec son énergie nouvelle et y parvint assez rapidement, faisant preuve à chaque instant d'ingéniosité et d'imagination, doublant puis triplant la chaîne de ses appareils, se pliant à des règles inspirées par le fantôme de Taylor, lois dont il n'avait jamais eu la moindre notion, mais qu'il réinventait au fur et à mesure, poussé par la nécessité et l'aiguillon de la réussite future. À Rangoon, Wong s'employa avec son efficacité habituelle à lui fournir le supplément de matériel demandé.

L'alimentation en eau lui causa au début pas mal de soucis, un problème délicat pour le camp, même avant son arrivée. Chaque jour, une caravane de mulets, protégée par une solide escorte, descendait se ravitailler à un torrent dévalant vers le Salouen quelques centaines de mètres plus bas. Mais Butler ne pouvait se contenter des quelques tonneaux qu'elle rapportait. Le laboratoire en exigeait une bien plus grande quantité. De plus, il lui fallait l'eau courante. Il réclama la construction d'une citerne, au sommet du piton, qui serait chaque jour maintenue pleine, en quadruplant les corvées si c'était nécessaire.

Le prince birman commença par se faire tirer l'oreille. Les chimistes chinois qu'il avait vus opérer autrefois dans une cabane délabrée, avec quelques vieux bidons en guise de récipients, ne demandaient pas un tel luxe. Mais Sanders lui fit comprendre qu'il s'agissait ici d'une tout autre entreprise et Wong intervint avec le poids de son autorité (et celle de l'organisation pressentie derrière lui) pour faire donner satisfaction à Butler. Les sacs de ciment nécessaires aussitôt expédiés de Rangoon, les soldats construisirent la citerne sous la direction de Sanders et l'installation d'eau courante fut parachevée avec une tuyauterie de gros bambous. Le sergent profita de ces travaux pour faire installer une douche dans sa cabane, celle de Butler et celle du prince. Ceci apaisa le reste d'humeur que celui-ci ressentait en voyant ses guerriers transformés en maçons.

Le rendement requis ainsi obtenu au bout de quelques semaines, Butler put reprendre ses recherches en vue d'améliorer la qualité. Il lui fallut plusieurs mois pour atteindre le résultat qu'il s'était fixé dans le secret de son âme, mais son rêve se réalisait enfin. Il avait établi un nouveau record, laissant loin derrière lui l'exploit de Cesari.

« Regardez-moi ça, Sanders. Voilà la production de ces derniers jours. Elle n'est pas encore emballée. Avez-vous jamais vu un produit aussi pur ? »

Il plongeait les mains dans une poudre semblable à une fine farine, qui emplissait à demi un récipient. Sanders eut l'impression d'un avare faisant couler des louis d'or entre ses doigts.

« Pas une tache, pas une ombre, pas un grumeau. »

Le sergent admira avec une politesse un peu ironique. Le comportement de ce drogué était pour lui aussi une source d'étonnement, parfois d'attendrissement, comme autrefois pour Herrick. Ensuite, il se dirigea vers la section du laboratoire où l'on entreposait le produit fini, qu'il avait pour mission de convoier dans les montagnes de l'État Chan : le vrai problème pour lui, beaucoup plus important à ses yeux que quelques fractions de pourcentage en plus ou en moins, un problème qu'il étudiait chaque jour depuis des mois avec le prince birman, mais dont la solution comportait encore de nombreux aléas.

L'héroïne était emballée dans des sacs servant habituellement pour le riz, mais revêtus d'une enveloppe en matière plastique étanche. Ni Sanders ni Pyaung ne jugeaient utile de recourir à un camouflage plus élaboré pour le transport en montagne. Ils savaient que le pot aux roses serait de toute façon découvert si le chargement donnait lieu à une inspection sérieuse. Leur rôle consistait à éviter une telle éventualité.

Sanders s'approcha du stock et tâta de la main quelques emballages pris au hasard.

« J'ai vérifié moi-même l'étanchéité pour chaque sac, dit Butler ; le poids également : trente kilos chacun.

— Bien. Deux sacs par mulet. C'est peu, mais la route sera longue et pénible. Mieux vaut ne pas trop les charger. En tout, cent-soixante-sept sacs.

— Et en voici cent-soixante de pleins. Tout sera terminé dans une dizaine de jours. Les dix derniers renfermeront le produit à quatre-vingt-dix-huit pour cent.

— Il faudra faire une marque spéciale, murmura Sanders distraitement. Cela peut intéresser nos gens, là-bas.

— C'est déjà fait. Regardez. Une petite croix, presque invisible. »

Il n'aurait eu garde de laisser son chef-d'œuvre se mélanger au tout-venant. Sanders sourit avec condescendance.

« Parfait. Nous veillerons à ce que les montures les plus sûres leur soient réservées. Donc, environ quatre-vingt-cinq mulets, plus des remplaçants, et quelques-uns pour les bagages. Il faut compter de cent-dix à cent-vingt bêtes. C'est ce que j'ai prévu. Une longue caravane, Butler, ajouta-t-il pensivement. On a déjà vu ça dans l'État Chan, et même davantage, mais pas pour un trajet aussi long et aussi rude.

— Ce sera très long ?

— Près de mille kilomètres, et dans une région difficile. Des bêtes crèveront en route ; des hommes aussi peut-être.

— Des hommes ? Vous pensez qu'il y a un risque...

— De bagarre ? Écoutez, Butler, nous allons transporter une marchandise d'une valeur incalculable, pendant un mois à peu près, dans un pays infesté de brigands ou de prétendus soldats encore pires, un trésor dont nous n'avons pu dissimuler toute l'importance. Vous vous imaginez cela comme une promenade touristique ? Bien sûr, certains chefs de bande ont été achetés par Pyaung ; Dieu bénisse cet autre cher pirate, on lui a versé assez de fric pour cela ! On peut compter sur la neutralité de certains, à défaut de leur aide. Mais il y en a d'autres. Bien sûr encore, les chemins que nous allons suivre ne sont pas fréquentés, mais tout de même, une caravane de cent vingt bêtes ne passe pas inaperçue ! Je me demande ce que cela peut bien vous fiche, d'ailleurs, ajouta-t-il dans une de ces brusques poussées d'impatience qu'il éprouvait parfois. Pendant que nous serons là-bas à suer et à nous battre dans ces maquis, vous ferez

le paon à New York, en train de recevoir les félicitations émues de l'organisation pour vos quatre-vingt-dix-huit pour cent, et une prime royale, sans doute, méritée d'ailleurs, je ne dis pas le contraire. »

Il était en effet prévu que Butler, son travail achevé, rejoindrait Rangoon par la route sino-birmane et rentrerait aussitôt par avion aux États-Unis. Le plan prévoyait la destruction du laboratoire et des appareils.

« À ce propos, je voudrais vous demander...

— Quoi donc ?

— À faire partie de l'expédition », déclara Butler d'une voix ferme.

Sanders resta d'abord interdit, puis protesta sur un ton revêche :

« Vous trouvez que nous ne serons pas assez encombrés avec notre caravane de cent vingt mulets ? Vous voulez y ajouter un poids mort supplémentaire ?

— Écoutez-moi, Sanders, je suis sûr que je pourrai vous être utile.

— Il faudra sans doute se battre, dit l'ancien sergent en le regardant dans les yeux.

— Je me battrai, s'il le faut. Je veux aller jusqu'au bout de l'aventure. »

Le sergent était de plus en plus stupéfait de cette requête insolite.

« Écoutez, mon vieux, fit-il sur un ton radouci. Je ne veux pas vous désobliger, mais, comme combattant, je vous ai jugé autrefois... »

Butler lui coupa la parole avec une autorité jamais encore manifestée.

« Les circonstances ne sont pas les mêmes. Je sais, moi, que je me rendrai utile. Je veux partir avec vous.

— Vous... *voulez* ? »

Sanders paraissait effaré plutôt que furieux devant cette attitude nouvelle. Il se gratta l'oreille, hésitant.

« Moi, à la rigueur, je n'y verrais pas de grave inconvénient. Cela ne fait jamais qu'un mulet de plus. Mais j'ai reçu des ordres

d'en haut. Ils spécifient de vous expédier à Rangoon par les voies les plus rapides.

— Envoyez un message à Wong. Qu'il présente ma demande à l'organisation. »

Tout au long de l'année, isolé dans son laboratoire, absorbé par le labeur quotidien, Butler ne songeait guère au transport de la marchandise. Il y pensait seulement depuis quelques jours et avec une inquiétude croissante, en imaginant le risque qu'allait courir dans cette randonnée le trésor patiemment amassé par ses soins.

Sanders ayant fini par lui promettre de transmettre sa requête aux autorités, il s'enhardit encore et lui demanda des détails sur l'itinéraire qu'il comptait suivre ; surtout sur les dispositions prises pour assurer la sécurité. Ces questions eurent le don de réveiller la mauvaise humeur du sergent.

« Si par hasard on vous donne l'autorisation de venir avec nous, ce n'est pas pour que vous vous mêliez de ce qui ne vous regarde pas ! On vous campera sur un mulet et vous n'aurez qu'à vous laisser guider. Par le diable, il y a des moments où je voudrais bien être à votre place ! Il est bien entendu qu'à partir du départ, vous ne prenez aucune initiative. C'est moi qui commande, moi et le prince Pyaung. Sécurité ? En cas d'embuscade, d'attaque, vous voulez dire ? Eh bien, laissez-vous couler à bas de votre monture. Couchez-vous, la tête dans les mains entre deux rochers en attendant la fin de la bagarre. Si vous craignez que vos nerfs vous lâchent, prenez chaque jour double ou triple dose de votre poison, mais fichez-moi la paix. C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner. »

Butler baissa la tête sans relever le sarcasme. Sanders se radoucît de nouveau et lui frappa amicalement sur l'épaule.

« Chacun sa spécialité, mon vieux : le combat, c'est la mienne. Vous avez fait et bien fait votre boulot. Laissez-moi maintenant faire le mien, le nôtre à Pyaung et à moi. Lui et ses hommes, ils s'y entendent les bougres ; je les ai vus à l'ouvrage. La bagarre, ce n'est pas votre rayon. Compris ? Tout de même, si vous y tenez, je ne vois pas d'inconvénient à vous refiler quelques tuyaux sur l'itinéraire et sur les points les plus dangereux. Le prince rentre bientôt de sa tournée. Il aura

encore distribué quelques bakchichs et rapportera les derniers renseignements. Nous devons faire le point ensemble, établir le trajet définitif et un plan de campagne. Je ne demande pas mieux que vous assistiez à la conférence, si cela vous intéresse, à condition que vous ne cherchiez pas à nous apprendre notre métier.

— J’y serai », dit Butler en relevant la tête.

IV

Pyaung revint quelques jours plus tard de sa reconnaissance avant le grand départ, une randonnée assez pénible, coupée de palabres et de tractations de la dernière heure avec différents chefs de bande locaux, sur lesquels il exerçait une certaine autorité. Le prince descendait d'une vieille et puissante famille régnant autrefois sur une partie importante de l'État Chan, en particulier sur les plus riches vallées. Cette influence s'était amenuisée au cours de plusieurs générations, mais il lui redonnait de la vigueur, tout au moins dans les montagnes, s'attachant à augmenter son emprise sur les cultivateurs de pavots et sur les petits trafiquants qui gravitent autour d'eux.

À son retour, il s'accorda une journée de repos complet, qu'il passa en une méditation agrémentée d'un peu d'opium. Comme beaucoup d'Asiatiques, il réprouvait les injections d'héroïne comme une pratique barbare et considérait les adeptes de ce vice avec le mépris des dégustateurs de grands crus pour les buveurs de vil alcool. Mais il s'octroyait quelques pipes d'opium pendant ses heures de détente, ne fumant jamais quand il était engagé dans l'action.

Il ne quitta pas sa cabane, à demi allongé sur sa couche, après avoir revêtu un sarong et une veste de soie brodée, comme il le faisait lorsqu'il ne se considérait pas en service. Dans ce dernier cas, il s'habillait comme ses soldats, pantalon et vareuse de couleur neutre, casquette et sandales, uniforme de toutes les bandes armées et de leurs chefs dans l'État Chan. Il ne se distinguait d'eux que par sa taille relativement élevée, l'autorité de ses gestes et aussi par ses cheveux, qu'il portait longs, contrairement à ses hommes, sans chercher à les dissimuler sous sa casquette.

Il avait seulement serré la main de Sanders à son arrivée, sans prononcer un mot au sujet de sa reconnaissance, lui donnant rendez-vous pour le lendemain soir. Celui-ci ne posa

aucune question et ne chercha pas à le voir auparavant. Il connaissait et respectait ses habitudes.

Le lendemain, Pyaung se leva très tôt, se fit rendre compte par son adjoint des événements survenus en son absence et de la tenue du camp. Ensuite, il passa l'inspection de ses soldats et occupa le reste de la journée à remettre en ordre ce qu'il pensait devoir l'être. Le soir, après un repas léger, il s'enveloppa dans sa houppelande ouatée chinoise, car la nuit était froide, et se rendit à la cabane occupée par Sanders, pour y tenir comme convenu une sorte de conseil au sujet de l'expédition future.

« Cela fait près de mille kilomètres de montagne, dit Pyaung. Il nous faudra traverser tout le pays Chan et une partie du Tenasserim. Chemin difficile, coupé de ravins avec de nombreux torrents à traverser. Je compte un mois au moins, probablement un peu plus.

— C'est long. Mais Wong est au courant. Nous ne serons pas attendus avant ce délai. Vous estimez toujours, je suppose, que cette voie présente le moins de risques. C'est donc celle-là que nous suivrons.

— Je suis convaincu que c'est la seule possible pour un convoi de cette importance. »

Penché sur une carte à grande échelle de la Birmanie étalée sur la table, le prince achevait d'y tracer au crayon l'itinéraire prévu, que Sanders examinait d'un œil critique. Derrière les deux hommes, regardant par-dessus leurs épaules, paraissant ignoré, Butler écoutait avec attention, sans prendre part au débat. La cabane de Sanders faite de bois et de bambou, comme les autres habitations, contenait un lit, une table et trois chaises boiteuses. L'ancien sergent des marines maintenait cette austérité dans un état de propreté rigoureuse. Il défaisait son lit, secouait lui-même les couvertures chaque matin et veillait à ce qu'un soldat balayât la natte qui couvrait le sol pierreux. Grâce à ce soin, rats et insectes se tenaient à l'écart, ce qui n'était pas le cas dans d'autres baraques, où la chaleur d'un brasero attirait toutes sortes de bêtes. Les seuls ornements étaient la photo d'une jeune fille souriante, en tenue de tennis, que Sanders avait connue autrefois, à une époque qui lui paraissait infiniment

éloignée dans le temps, dont il conservait l'image sans trop savoir pourquoi et, à la tête du lit, quelques clichés de starlettes dénudées, découpées dans des revues rapportées de Rangoon. Sur l'une et les autres, Sanders fixait parfois un regard pensif.

L'air était tiède. Un feu de bois sec brûlait sur une aire de terre battue au milieu de la pièce. La fumée sortait tant bien que mal par des orifices percés dans le toit, que l'on bouchait précipitamment en cas de pluie, et par les interstices entre les planches mal jointes des parois. Les tourbillons qui restaient malgré cela dans la pièce ne gênaient guère des hommes accoutumés à cette atmosphère et trop absorbés par la vision de l'aventure future pour en être distraits par des détails matériels. En entrant, Pyaung avait rejeté sa houppelande et apparaissait comme un prince d'autrefois, avec sa veste de soie chamarrée d'or et de broderies précieuses, le haut de la tête engoncé dans une sorte de turban fait d'une étoffe aussi riche et orné de quelques bijoux anciens.

« La seule voie possible pour un convoi de cette importance », répéta-t-il.

Plusieurs projets avaient été étudiés depuis un an pour l'expédition de la marchandise vers la mer, première étape avant l'Occident avide de drogue, et abandonnés après enquête menée par le prince dans l'État Chan et par Wong à Rangoon. Le camp étant situé à une centaine de kilomètres à l'est de Lashio, le plus simple paraissait à première vue de marcher dans cette direction avec une caravane de mulets et, après avoir traversé le Salouen, de rejoindre, non loin de cette ville, la fameuse route de Birmanie, seule voie de la région praticable par des camions. Le transbordement effectué discrètement, la marchandise pouvait gagner Rangoon, via Mandalay. C'était l'itinéraire le plus rapide, souvent suivi autrefois par des contrebandiers de toute sorte et, encore aujourd'hui, par de modestes trafiquants d'opium. Mais ceux-ci devaient acheter la complaisance des fonctionnaires civils et militaires dans les nombreux postes qui jalonnent la route. Pour un chargement dont l'importance commençait à être soupçonnée dans tout le pays, Pyaung, après quelques contacts discrets, conclut que c'était impossible : les redevances à payer auraient atteint des

chiffres astronomiques, sans assurer une sécurité raisonnable. Pour des raisons analogues, Wong estimait trop dangereux un embarquement dans les environs de Rangoon. Là, on ne se trouvait plus dans les États à peu près indépendants de la haute région et l'autorité relative du gouvernement central risquait de faire échouer l'opération. L'équipe renonça aux camions et à la route de Birmanie.

Après d'autres projets, jugés également irréalisables, peu à peu s'imposa comme le seul raisonnable cette folle randonnée de mille kilomètres d'une caravane de mulets vers le sud, à travers les montagnes de l'État Chan, voie hérissée de difficultés à cause du relief, une des régions les moins accessibles du monde, mais comportant, pour cette raison même, les moindres risques de mauvaises rencontres. Le périple s'achèverait au voisinage de la mer, mais pas trop près, au bord du Salouen, en un point où Wong se faisait fort d'opérer le transbordement sur une jonque chinoise, qui remonterait le fleuve un peu au-delà de la zone trop peuplée des rizières.

Sanders étudiait le tracé en silence. De direction approximative nord-sud, celui-ci suivait en gros le Salouen, s'en écartant souvent pour des raisons impératives que Pyaung énumérait au fur et à mesure qu'il désignait les points délicats sur la carte.

« Ici, un torrent trop large à traverser. Il faudra remonter très haut pour trouver un passage. Là, c'est le quartier général des Lahus, avec lesquels on ne peut s'entendre. Impossible de les acheter. Il faudra contourner. Mais, même si nous évitons le gros de leurs forces, nous devons nous attendre à rencontrer leurs patrouilles, qu'ils envoient assez loin dans toutes les directions. Ils sont bien armés et savent se battre. »

Cette évocation de torrents, de cols nuageux à escalader, de précipices à franchir, et surtout la perspective de batailles semblaient ravir Sanders, qui approuvait en hochant la tête, tout en enregistrant les points critiques dans sa mémoire en un effort qui plissait son front. Visiblement, ceci ne déplaisait pas non plus au prince birman.

Le regard fixé sur la carte, sur laquelle une lampe à vapeur de pétrole pendue au plafond projetait une lumière blanche, Butler

n'écoutait pas avec moins d'intérêt et ne laissait échapper, lui non plus, aucun détail. Malgré le peu d'importance que les deux autres paraissaient lui accorder, il savait maintenant que cette aventure était un peu la sienne. Sanders, puis Wong avaient transmis sa requête et Fitz, après discussion avec Herrick, avait conclu qu'il n'existait pas d'inconvénient à ce qu'il fit partie de l'expédition.

« Après tout, ce garçon nous a rendu de précieux services partout où il est passé, Herrick. Peut-être, là aussi, prouvera-t-il son utilité. Qu'il parte avec eux, si c'est son désir.

— D'autant plus que Sanders semble être de cet avis », remarqua Herrick, à qui Fitz avait montré le message.

C'était exact. Devant une attitude nouvelle qui dépassait son entendement, après avoir hésité et juré plusieurs fois, Sanders, obéissant à une impulsion obscure, laissait entendre qu'il ne voyait pas d'objection.

Au reçu du message accordant l'autorisation, Butler avait éprouvé le même sursaut que dans l'Indiana, au moment de se lancer dans la recherche de laboratoire ; la même chaleur euphorique, la même sensation grisante de s'élever encore d'un seul coup à un palier supérieur ; la même fièvre, qui se traduisit par la même exubérance d'énergie : travaillant lui-même une partie de la nuit et harcelant sans répit son aide, le sourd-muet Gyi, il abattit en trois jours la tâche d'une semaine, achevant la production des cinq tonnes de la plus pure héroïne, mettant la touche finale à l'œuvre qui l'absorbait corps et âme depuis plus d'une année.

À partir de cet instant, l'ambition de ses rêves prit une orientation nouvelle.

V

Alors qu'il se sentait malheureux et angoissé ces dernières semaines à la pensée que cette poudre pure, fruit de son travail, allait se trouver exposée à des dangers innombrables au cours du transport, sans qu'il pût jouer aucun rôle pour sa sauvegarde, assez singulièrement, depuis qu'il avait la certitude de participer à l'expédition, celle-ci ne lui paraissait plus aussi périlleuse. Une sorte de curiosité passionnée pour les aléas de cette randonnée prodigieuse chassait les craintes de son âme inquiète.

Cet intérêt, parfois proche de l'enthousiasme, ne se laissait pas refroidir par l'énumération détaillée des difficultés, des fatigues, des embûches à laquelle ses deux compagnons se livraient ce soir avec complaisance, avec des mines d'amateurs gourmands se réjouissant à l'avance des prochains jours de fête.

Cet état d'esprit était nouveau pour lui. Parfois, au cours de l'année écoulée, il leur arrivait de se réunir ainsi tous trois, le soir, autour d'une bouteille d'alcool et les récits martiaux formaient le fond de la conversation entre Sanders et Pyaung. Le guerrier des commandos héroïques et le chef de bande qui avait combattu toute sa vie dans la montagne pour protéger ses biens et en acquérir de nouveaux par la force, aimaient échanger leurs souvenirs. Ils évoquaient la plupart du temps des images sanglantes, qui laissaient Butler frissonnant d'effroi et lui inspiraient la nuit d'horribles cauchemars. Sanders, le plus prolix, buvait sec, sans jamais s'enivrer toutefois et, mis en train par quelques verres, s'étendait sur ses exploits passés avec une véhémence teintée parfois de nostalgie : patrouilles nocturnes, combats au corps à corps, nettoyage de trous au lance-flammes ou au couteau. Cela se terminait presque toujours par un carnage et il insistait sur l'atrocité de ces scènes, semblant mettre une sorte de sadisme à heurter la sensibilité morbide de Butler, ne pouvant s'empêcher, malgré l'accord

établi entre eux, de manifester indirectement sa supériorité de brave.

Le prince parlait moins. Il écoutait en silence, mais sa physionomie témoignait d'une attention fervente, parfois enthousiaste quand l'anecdote le méritait. Il lui arrivait ensuite de relater quelques-unes de ses aventures personnelles, qui résonnaient d'une manière aussi sinistre aux oreilles de Butler. Celui-ci soupçonnait les deux compères de s'être donné le mot pour le terrifier. C'était inexact, mais une entente implicite aboutissait au même résultat : solidarité et complicité du courage en face de la pleutrierie. Car Pyaung connaissait ses faiblesses et, si son sens asiatique de la retenue lui interdisait de manifester le peu de cas qu'il faisait de lui, le ton de politesse extrême qu'il adoptait à son égard était parfois plus outrageant que des paroles méprisantes.

Ces réunions, heureusement assez rares, lui étaient devenues si pénibles qu'il en arrivait à s'injecter un peu auparavant une doublé dose de drogue, destinée à dissoudre les images rebutantes. Alors, il ne tremblait plus, mais il écoutait les bavardages et les vantardises ressassés avec un ennui exaspéré, comme un bourdonnement intempestif, interférant désagréablement avec l'euphorie distillée par l'héroïne.

Ce soir, ses réactions étaient bien différentes. L'esprit nouveau qui habitait son corps ne se laissait pas émouvoir par les dangers qu'ils détaillaient maintenant avec leur réalisme habituel. Ceux-ci ne l'effrayaient ni ne le lassaient. Après un silence à peine troublé par le chuintement de la lampe, il s'enhardit soudain à faire une remarque, en s'adressant à Pyaung.

« Les torrents que vous avez reconnus, prince, dit-il, auront peut-être changé d'aspect quand notre caravane les atteindra. Les pluies risquent de commencer à tomber d'ici peu. »

Pyaung redressa la tête en un mouvement brusque qui fit tressaillir ses longs cheveux. La remarque le frappait, car elle correspondait à un de ses soucis. La date du départ, un peu retardée à cause de différentes dispositions à prendre par Wong, lui faisait craindre des obstacles inattendus en cas de pluies précoces. Il eut un geste approuvateur.

« Exact, dit-il ; ce n'est pas ma faute si nous partons un peu plus tard que je l'aurais désiré. En tout cas, j'ai réfléchi à cette éventualité. Là où nous ne pourrons passer à gué, nous ferons un détour pour gagner un des ponts de lianes qui existent sur presque tous les torrents et que les guides connaissent. Les hommes porteront le matériel après avoir déchargé les mulets. Ceux-ci traverseront à la nage ; ce ne sera pas la première fois.

— J'ai entendu dire, remarqua encore Butler sur un ton neutre, qu'on observe parfois des différences de vingt mètres entre le niveau le plus bas et le plus haut de certains cours d'eau ; le Salouen, par exemple.

— Cela s'est vu et même davantage, mais en pleine saison des pluies et exceptionnellement. De toute façon, il faut partir.

— Il faut partir, approuva Sanders.

— Il faut partir, c'est indéniable, renchérit Butler. J'estimais seulement prudent d'envisager le pire. J'étais certain, prince, que ce pire ne vous avait pas échappé et que vos dispositions en tenaient compte. »

Sanders et Pyaung échangèrent un coup d'œil furtif. Il sentit que sa remarque lui valait une certaine considération de leur part et conserva son assurance de ton et de maintien. L'entretien se poursuivit entre les deux chefs, mais le regard du Birman se fixait maintenant parfois sur lui, comme pour solliciter un avis.

Comme ils reparlaient du passage jugé le plus dangereux, la région contrôlée par les Lahus, Butler demanda encore :

« Si je comprends bien la situation, en cas de rencontre, il ne sera pas question de payer un péage ?

— Aucune transaction de cette sorte n'est possible avec les Lahus.

— Et une rencontre est probable ?

— Presque certaine, dit le prince.

— Il y aura donc combat. C'est, comme vous dites, presque une certitude. »

Il conservait le ton calme et froid d'un analyste, sous lequel ne perçait aucune apparence de crainte. Pas possible ! songea Sanders. Lui qui redoutait la violence à l'égal de la peste, lui dont le regard se troublait au moindre récit de bagarre, le voilà

qui évoque la bataille sans l'ombre d'une hésitation, sans le moindre émoi ! Il a dû prendre ce soir une triple dose d'héroïne avant de venir ici.

Le sergent eût été stupéfait s'il avait su que, ce soir, Butler s'était au contraire abstenu d'héroïne, retardant de plusieurs heures sa piqure vespérale, ne voulant pas que son cerveau fût troublé par la drogue tant il tenait à le conserver vierge pour y graver tous les détails de l'expédition. Sanders eût été encore plus surpris en constatant que, à cette heure tardive, ce sevrage se manifestait jusqu'ici par un équilibre et un sang-froid insolites, au lieu de la fébrilité angoissée, caractéristique habituelle des drogués en proie au manque.

« C'est presque une certitude, approuva gravement le prince, en le dévisageant avec le même regard curieux. Il y aura des blessés et peut-être des morts. Je l'ai également prévu. Nous emporterons de quoi soigner les blessés légers. Quant aux morts... mes soldats sont faits pour se battre.

— Je ne songeais pas aux soldats, prince, continua Butler. À leur sujet, je sais que rien ne peut être fait de plus que ce que vous avez prévu. Mais nous risquons de perdre aussi un certain nombre de mulets, abattus ou blessés, incapables de continuer leur route avec leur chargement. Ne pensez-vous pas alors, Sanders, qu'il nous faudrait davantage de montures de remplacement ? »

De plus en plus décontenancé par cette assurance, Sanders ne songea même pas à se vexer des critiques implicites contenues dans cette suggestion. Ce fut encore Pyaung qui répliqua :

« Je me suis inquiété de cela *aussi*, Mr. Butler, fit-il sur un ton très doux. Mais nous ne pouvons rassembler plus de cent vingt mulets ici et dans les environs immédiats. Rassurez-vous, cependant. J'ai repéré certains hameaux de part et d'autre de notre route, où nous pourrons compenser nos pertes éventuelles, soit en achetant des bêtes à un prix raisonnable, soit... »

Sa pensée était trop évidente pour qu'il achevât de l'exprimer. Butler hocha la tête, l'air satisfait de cette réponse, et

la conférence à trois se poursuivit sous la lampe, Butler y prenant une part de plus en plus active sans la moindre protestation des deux autres.

La nuit était avancée quand il regagna sa cabane, après avoir fait le tour du laboratoire silencieux comme il le faisait souvent, même à pareille heure, pour vérifier que les sentinelles ne dormaient pas. Il se coucha, à ce point absorbé par les images évoquées au cours de la soirée qu'il en oublia de se faire l'injection dispensatrice de calme et d'euphorie. Il ne s'aperçut de sa bévue qu'une heure plus tard, peu avant l'aube, en ressentant les premières affres de la frustration, et n'eut que le temps de se lever pour réparer son oubli. Jusqu'alors, l'évocation de l'aventure prochaine l'avait entraîné dans un univers de rêves assez exaltants pour lui faire négliger le paradis artificiel.

VI

« La plaine birmane produit du riz, Mr. Fitz, moins qu'autrefois, mais encore assez pour en exporter un peu en Malaisie. Des sacs de riz forment l'emballage le moins suspect pour la première expédition. »

L'entretien se tenait dans le bureau de Wong, à Rangoon, dernière étape d'une tournée que Fitz effectuait en Extrême-Orient. Le prétexte en était le tourisme ; l'objet véritable, un tête-à-tête avec le Chinois. Certes, il lui faisait confiance jusqu'à un certain point et son habitude, comme celle de tous les gros bonnets de la drogue, était de se tenir personnellement à l'écart du théâtre des opérations. Mais l'affaire avait tant d'importance et lui tenait tellement au cœur qu'il jugeait nécessaire de faire sentir son impulsion propre à tous les membres de l'organisation chargés de responsabilités.

Le souci de ne pas attirer l'attention l'avait incité à organiser un périple le promenant aux Indes, dans diverses îles de l'Indonésie, en Malaisie et en Thaïlande avant de visiter la Birmanie. Là enfin, avec la compagne d'occasion qui l'escortait, il joua mieux que partout ailleurs le rôle d'un touriste naïf avide de toutes les curiosités locales. La fille, ravie de connaître des pays dont elle ne soupçonnait pas l'existence et de séjourner dans des palaces, le suivit à Mandalay, à Moulmein et dans d'autres vieilles cités vantées dans les bulletins des agences de voyages. Il y promena sur les pagodes dorées un regard dénué du moindre intérêt, mais auquel il réussissait à merveille à donner les reflets de l'admiration béate. À Rangoon enfin, il se rendit chez le Chinois, alors que sa compagne faisait la sieste, accablée par l'atmosphère pesante de la ville.

Wong avait trafiqué un peu dans tous les pays du Sud-Est asiatique, au Viêt-Nam, en Thaïlande, au Laos, à Hong Kong, et même vécu un certain temps en Amérique, où Fitz et lui s'étaient rencontrés une première fois pour mettre sur pied le

plan de l'opération en cours. Dans la conversation, il possédait l'art d'adapter son comportement à son interlocuteur. Alors qu'avec ses frères chinois, il conservait ou retrouvait la lenteur et les détours de la vieille politesse, il allait droit au but avec les Occidentaux. Il savait que Fitz aimait cela et Fitz était l'homme qui le payait ; très cher.

« Le patron de la jonque, un homme sûr ; un Chinois. Habitué à charger du riz clandestin, sans droits de douane, et à l'amener en Malaisie, près de Penang. Il l'a déjà fait pour moi ; un travail de routine. J'ai dit et il croit qu'il s'agit encore de riz. Bien préférable : pas demandé de supplément.

— D'accord, admit Fitz. Donc, la jonque remonte le Salouen, jusqu'aux premières collines...

— Un peu au-delà ; une région peu peuplée ; le fleuve encore navigable assez loin de la mer.

— ... et attend la caravane. La marchandise est chargée sur la jonque. Ensuite ? »

Fitz connaissait en gros l'étape suivante, mais désirait en entendre les détails de la bouche même du Chinois.

« La jonque descend tout doucement le fleuve, passe au large de Moulmein. Une seule vedette de douaniers. Ils ont pris l'habitude de fermer les yeux pour ce bateau ; travail de routine encore. J'ai payé ; mais pas plus cher que de coutume ; pour le riz encore. Les tarifs pour le riz, Mr. Fitz, insista-t-il en hochant la tête, beaucoup moins élevés que pour la drogue. Ainsi, secret et bon marché : double avantage. »

Ce genre de raisonnement ne pouvait déplaire à Fitz, qui approuva de la tête.

« Ensuite, la jonque prend le large et vogue vers la Malaisie ; un point un peu au nord de Penang. Long trajet : plus de mille kilomètres, mais plus rapide que les mulets dans la montagne, Mr. Fitz. Moins d'une semaine. Le patron connaît des tas de petits îlots, où faire escale sans attirer l'attention.

— Et en Malaisie ?

— En Malaisie, un peu plus difficile à organiser ; un peu plus cher aussi. Il fallait mettre le directeur de la plantation dans le secret.

— Je sais. Est-ce un homme sûr ?

— Un métis anglo-chinois et un de mes amis », répondit gravement Wong.

Fitz se contenta de cette affirmation. Le voyage en jonque de la Birmanie à la Malaisie constituait la deuxième étape de l'opération. La troisième, le transport aux États-Unis, avait donné lieu en son temps à de patientes recherches et à de longues cogitations. Wong, lui-même, avait finalement suggéré le procédé adopté par l'organisation. Fitz le lui rappela en lui demandant s'il ne prévoyait pas de complications.

« J'ai étudié toutes les faces du problème, Mr. Fitz. Le moyen le plus sûr. Je le pensais ; je le crois encore. »

Wong ne s'engageait jamais dans une affaire sans une étude sérieuse. Quand, lors de son séjour aux États-Unis, Fitz lui avait demandé conseil au sujet de l'expédition d'une quantité anormale de drogue, il commença par compulser une abondante documentation sur les différents procédés utilisés par les trafiquants pour passer une cargaison clandestine. Ceux-ci étaient innombrables, ainsi que les cachettes imaginées : tubes dentifrice, trousse de toilette, boîtes de conserve, caméras, sous-vêtements, faux pansements, fausses bosses, fausses femmes enceintes, pour des quantités petites ou moyennes ; réfrigérateurs, voitures camouflées, bateaux spécialement aménagés, pour des chargements plus importants. Pendant la guerre du Viêt-Nam, cela allait jusqu'à des cercueils de G.I., dont les cadavres, entrouverts puis recousus, servaient de containers.

Après avoir passé en revue toutes les faces du problème comme il le mentionnait, en fumant parfois lui aussi quelques pipes d'opium pour s'éclaircir les idées, il décida qu'aucune de ces cachettes ne pouvait convenir étant donné l'importance de la cargaison. D'ailleurs, le service des fraudes les connaissait et se méfiait. Il parvint à la conclusion que le mieux consistait à faire voyager l'héroïne sous l'étiquette d'un autre produit, régulièrement déclaré celui-là.

Installé à Rangoon, il se livra alors à un examen minutieux des frets sur les cargos reliant divers ports du Sud-Est asiatique aux États-Unis. Cela lui était facile : depuis plusieurs années, ses occupations lui imposaient d'avoir des relations parmi les

fonctionnaires de la plupart des bureaux maritimes. Beaucoup de marchandises furent ainsi passées en revue et rejetées par lui pour des raisons diverses. Il fallait une denrée courante, qui n'attirât pas l'attention et aussi assez massive pour enrober la lourde cargaison clandestine. Le résultat de son étude fournit les bases du plan actuel : expédition dans des sacs de riz de la Birmanie à la Malaisie ; ensuite, enfouissement de l'héroïne au sein de ces lourdes balles de caoutchouc, en provenance des plantations d'hévéas, chargées d'une manière régulière à Penang ou à Singapour sur les navires à destination de l'Occident.

Ce projet examiné et approuvé, Fitz prit ses dispositions pour la réception aux États-Unis. Il le fit avec l'esprit qu'il apportait à toutes ses entreprises, n'hésitant pas à acquérir dans l'État de New York une manufacture de pneus d'automobiles, cela plus d'une année ayant la réalisation de l'opération en cours, alors qu'en naissait seulement la première idée. L'affaire périlait ; il lui redonna de la vigueur en quelques mois, y installant un directeur et des cadres compétents, de sorte que l'usine fonctionnait maintenant d'une manière rentable, avec une réputation de sérieux et de qualité de production méritée. Comme toutes les manufactures de ce genre, elle recevait périodiquement une grande quantité de feuilles de caoutchouc, sous forme de balles serrées à la presse, en provenance des pays où se cultive l'hévéa.

Au cours de l'entretien de Rangoon, Fitz tenait à s'assurer qu'aucun détail n'était laissé au hasard. Cela semblait être le cas d'après les explications de Wong.

« Les sacs de "riz", débarqués au nord de Penang, transportés dans un entrepôt de la plantation où ne travaillent que deux hommes sûrs. Mon ami le directeur y a constitué un stock important de feuilles de caoutchouc. L'héroïne est placée dans des containers fabriqués spécialement, en caoutchouc eux aussi, et une balle de dimensions et de poids usuel est constituée autour de chacun deux, puis passée à la presse comme d'habitude, poinçonnée et étiquetée avec le label bien connu de la plantation.

— Combien d'héroïne par balle ?

— Vingt-cinq kilos. Cela laisse une épaisseur de caoutchouc considérable. La balle ordinaire pèse environ cent kilos.

— Quarante pour une tonne de drogue, soit deux-cents en tout, calcula Fitz. Vingt tonnes de caoutchouc, c'est l'importance des expéditions habituelles de la plantation.

— Bien sûr, et pas par hasard, Mr. Fitz, fit le Chinois avec un sourire. Vingt tonnes de caoutchouc, deux camions... des camions qui sortent de la plantation avec leur chargement officiel, la veille de l'expédition – mon ami doit tenir une comptabilité rigoureuse – en route vers Penang. Mais ils feront une halte d'une nuit dans l'entrepôt, où se fera la substitution.

— Cela va nécessiter beaucoup de main-d'œuvre, remarqua Fitz, alarmé. D'autres hommes dans le secret.

— Deux seulement, j'ai dit, Mr. Fitz, deux très bien payés. Mon ami est prévoyant. L'entrepôt est déjà équipé avec des appareils de levage moderne.

— Les chauffeurs des camions ?

— Ne seront au courant de rien. Ils ne s'apercevront pas de la substitution qui aura lieu pendant leur sommeil. »

L'affaire semblait bien combinée. Wong donna quelques autres précisions. Il paraissait avoir songé à tous les petits détails.

« À Penang, embarquement au grand jour : balles de caoutchouc comme il en passe chaque semaine, numérotées, marquées au stencil ; indications de la plantation d'origine, adresse aux États-Unis.

— C'est de la même façon que s'opérera le débarquement à New York, dit Fitz : au grand jour. Le reste me regarde.

— Papiers en règle, certificats officiels, rien de tel pour une opération de cette sorte, conclut Wong en se frottant les mains. Tout ira bien, j'en suis sûr, Mr. Fitz.

— Tout ira bien, je le crois aussi, à condition que la caravane de mulets parvienne sans dommage à la côte, dit Fitz d'une voix qui trahissait un certain malaise. C'est là, je le sens, le trajet le plus dangereux.

— Peut-être ; mais la caravane est conduite par deux hommes de valeur. Sanders et Pyaung doivent la mener à bon port. Tout très très bien étudié, je vous assure. D'autre part...

— D'autre part ?

— Nous n'y pouvons plus rien, ni moi ni vous-même, Mr. Fitz. J'ai reçu hier soir le dernier message du camp. Ils sont partis ce matin. »

VII

La caravane progressait lentement, avec de fréquents à-coups, quittant le chaos des rochers arides qui entouraient le campement pour aborder la zone des forêts où poussent le chêne, le pin, où l'on peut découvrir encore quelques troncs gris de teck aux longues feuilles semblables à celles du tabac ayant échappé à la rapacité des forestiers, mais où, çà et là, de larges clairières seulement couvertes d'herbe, de fougères et de bambous nains rappellent que les cultivateurs de pavot ont passé par là, brûlé et stérilisé le sol en quelques années, interdisant pour longtemps l'essor des essences nobles.

Depuis des siècles, le ciel limpide de l'État Chan voyait défiler des légions de théories semblables : mulets aux os saillants, presque aussi agiles que des chamois, ahanant sous le poids de la marchandise de contrebande, opium en général, se faufilant par des sentiers seulement connus des initiés, et où les faibles effectifs de la police birmane ne se risquent jamais. Mais le ciel birman n'avait encore jamais contemplé cargaison d'une richesse aussi fabuleuse s'engager pour un mois dans des chemins aussi insolites. Il semblait que l'importance du trésor eût pénétré jusqu'aux humbles qui participaient à l'expédition et y risquaient leur vie pour un salaire modeste : soldats de l'escorte, muletiers, guides s'abstenaient en général de leurs chants habituels et de leurs joyeuses plaisanteries. Sans se donner le mot, tous observaient d'instinct un silence presque religieux, rompu parfois seulement par un cri rauque destiné à encourager une bête dont le pied glissait sur le rocher, ou par le bruissement de l'eau signalant la proximité d'un torrent au fond d'un ravin.

La randonnée commençait par une très longue descente de direction approximative sud-ouest vers le Salouen. Mais une caravane de cent vingt mulets dans la haute région doit s'imposer d'innombrables crochets et cette descente de mille

mètres environ était coupée par une série de remontées, de passages de cols, de lacets, qui donnaient parfois l'impression aux voyageurs de revenir en arrière. L'embryon de piste suivi disparaissait souvent, ou se divisait en plusieurs ramifications, parmi lesquelles les guides seuls pouvaient choisir la bonne.

Un détachement de soldats à pied marchait en tête, chacun d'eux le fusil en alerte, deux grenades à la ceinture, portant en bandoulière un rouleau contenant plusieurs rations de riz, chaussé de sandales faites d'un lacs de lanières en caoutchouc dans lequel n'importe quel homme d'Occident se serait empêtré, mais qui s'étaient révélées depuis longtemps comme les chaussures les plus pratiques pour les montagnards de l'État Chan, permettant aux orteils nus de s'agripper aux roches. Mu, l'adjoint du prince, commandait cette avant-garde. Pyaung lui-même venait derrière, entouré de quelques autres soldats qui formaient sa garde personnelle. Le seul avec Sanders, il montait un cheval, de petite taille, pas plus grand que les mulets, mais robuste, presque aussi agile qu'eux dans les passages difficiles et pouvant évoluer beaucoup plus rapidement sur un terrain ferme.

Ensuite, venait la file des mulets, ceux-ci marchant tantôt à la queue leu leu, tantôt s'espaçant suivant le relief jusqu'à former une colonne discontinue, de plusieurs kilomètres parfois quand la voie se trouvait obstruée par des obstacles longs et difficiles à franchir. Les bêtes s'arc-boutaient alors en donnant de furieux coups de rein, qui mettaient à rude épreuve les lanières retenant les bâts. Butler se sentait angoissé dans ces passages et ses muscles se contractaient de la même façon.

Un mulet en ayant terminé sans dommage avec le point délicat – le cas le plus fréquent car les harnachements étaient soignés – accélérait d'instinct l'allure dès qu'il se retrouvait sur un terrain plus sûr et prenait de l'avance. Butler respirait plus librement et ses traits se détendaient. Pas pour longtemps, car la même épreuve se présentait pour le suivant. C'est en de telles occasions que le convoi s'étirait à la manière d'un élastique. Butler restait sur place jusqu'à ce que la dernière bête eût franchi l'obstacle. Il pouvait apercevoir alors, très loin en dessous de lui, au fond d'un ravin, ou très haut se profilant sur

le ciel au-dessus de sa tête, les premières montures qui avaient déjà effectué de nombreux crochets à angle aigu sur le flanc de la montagne. Elles étaient parfois si éloignées qu'elles lui semblaient appartenir à une autre caravane.

Sanders chevauchait le plus souvent près de Pyaung, derrière l'avant-garde, mais il s'arrêtait parfois, se laissait dépasser par la longue file, vérifiant le bon ordre du cortège. Il lui arrivait de se mêler pendant un moment à un autre groupe de soldats formant l'arrière-garde. Lors d'un passage périlleux, il se retrouvait presque toujours auprès de Butler.

« Pourquoi diable lanternez-vous et vous laissez-vous ainsi distancer ? bougonnait-il. Quoi qu'il arrive, vous n'y pouvez rien. C'est à eux de se tirer d'affaire et ces gars-là se débrouillent rudement bien sans vous. »

Il parlait des muletiers, paysans de la montagne qui escortaient les bêtes et leur prodiguaient les encouragements d'une langue rocailleuse quand le besoin s'en faisait sentir. Il leur arrivait de se rassembler à trois ou quatre pour hisser les mulets l'un après l'autre, soulevant les bâts pour alléger leur fardeau, parfois même portant l'ensemble, la bête avec son chargement.

« Et vous ? répondait Butler.

— Moi je suis là pour veiller au grain et vérifier que tout se passe bien. C'est mon rôle.

— Je préfère surveiller moi aussi. Je suis plus tranquille. »

Sanders se contentait de hausser les épaules sans se fâcher. Depuis la soirée pendant laquelle ils avaient préparé l'expédition, il devinait vaguement une métamorphose mystérieuse chez ce garçon autrefois méprisé, accepté à cause de ses qualités de travailleur, mais dont il n'attendait rien de bon dans une équipée de cette sorte. Si son premier réflexe le portait à le considérer comme un poids mort, il ne se sentait plus aussi sûr de cette impulsion. Il possédait une assez bonne connaissance des hommes pour soupçonner que cette nouvelle attitude, cette responsabilité que Butler semblait à toute force vouloir assumer n'étaient pas vaine bravade de fanfaron. Son esprit peu entraîné aux spéculations psychologiques ne pouvait s'expliquer clairement cette sorte de mutation et il devenait

chaque jour un peu plus perplexe à son sujet. Plusieurs symptômes le forçaient à revenir peu à peu sur son opinion première.

Il ne put s'empêcher de faire part de ses étonnements au prince Pyaung, dans un des rares passages où ils pouvaient chevaucher côte à côte dans un sentier élargi, tant certaines réactions de l'ancien G.I. lui paraissaient inexplicables. Leur entretien ne les empêchait ni l'un ni l'autre de balayer du regard les crêtes environnantes, à l'affût de toute silhouette menaçante.

« Savez-vous ce qu'il m'a demandé, la veille du départ ? Sur le moment j'ai refusé avec indignation. Une arme ; et pas n'importe laquelle : une de nos meilleures carabines, une M 16 dont nous ne possédons qu'un nombre limité.

— Un homme de plus armé, ce n'est pas un mal, dit le prince. À condition qu'il sache s'en servir.

— Il sait. Il me l'a montré.

— Et qu'il ne *craigne* pas de s'en servir, ajouta gravement Pyaung.

— C'est bien ce qui m'a fait hésiter. Une arme entre les pattes d'un gars qui n'ose pas l'utiliser, c'est...

— Vous pensez qu'il n'oserait pas ?

— Je ne pense plus rien, dit Sanders avec éclat. Ce garçon me déroute. Jamais je n'ai rencontré un individu pareil. Je vous ai raconté comment autrefois il a jeté son fusil à la première alerte. Bien pire ; sans même essayer de combattre, il a abandonné tout un convoi d'armes et de munitions qu'il avait pour mission de protéger. J'ai vu cela de mes yeux. Et le voilà qui me supplie de lui donner une de nos meilleures carabines !

— Et j'ai observé que vous aviez fini par lui en confier une, remarqua Pyaung, après un regard furtif vers la queue du convoi.

— Par le diable, je l'ai fait. Quelque chose dans son accent m'a fait céder. Par moments, je me le reproche. Croyez-vous que j'aie eu tort ? » Le prince birman ne répondit pas tout de suite. Le sentier se resserrait, obligeant les cavaliers à marcher à la queue leu leu. Quand Sanders revint à sa hauteur, il tourna de nouveau la tête vers l'arrière. Les mulets n'étaient séparés que par de faibles intervalles. Il pouvait voir la silhouette de Butler,

très droit sur sa monture, à peu près au milieu du convoi, là où marchaient les bêtes chargées des plus précieux fardeaux, la fine fleur de la marchandise, le trésor pur à quatre-vingt-dix-huit pour cent. Le Birman resta assez longtemps dans cette position, laissant à son cheval le soin de trouver son chemin tout seul.

« C'est une chance à courir, dit-il enfin ; mais je crois que j'aurais agi comme vous. Il y a des natures qui changent avec le temps et avec les circonstances. J'en ai connu.

— Mais ne vous imaginez pas que j'ai cédé tout de suite ! protesta Sanders qui tenait à se justifier. J'ai refusé et je lui ai dit tout net... » Il fallait qu'il lui racontât cet entretien, qui s'était terminé par un de ses plus grands ébahissements. Il avait en effet déclaré sans ménagements à Butler qu'il se refusait à confier une arme de cette valeur à un drogué, à qui n'importe quelle folie pouvait passer par la tête quand il se trouvait sous l'influence du poison, ou qui pouvait être pris de convulsions, accidents trop connus chez les intoxiqués de l'héroïne.

« “Regardez mes mains, m'a-t-il dit. Elles ne tremblent pas. Et c'était vrai, prince Pyaung, je vous l'assure. Alors, il m'a déclaré ceci : Pourtant, depuis huit jours, je ne me pique plus le matin. J'ai réduit ma ration presque de moitié. Une seule dose, le soir, qui m'aide à dormir. Et je ne ressens pas la panique du manque. Vous ne me croyez pas ?...” Et comment ne pas le croire ? prince, continua Sanders avec la même animation. Il se tenait planté devant mes yeux, droit comme il est maintenant sur son mulet. Pas le moindre tremblement, pas plus que vous, pas plus que moi, l'image même de la détermination. Mais, faites-moi confiance, je ne suis pas homme à me laisser entortiller par des bobards ; pas moi ! Je lui ai dit : “Bon, je vous crois, mais j'ai connu d'autres drogués avant vous. Je sais ce que valent leurs serments. Croyez-vous que vous pourrez continuer ce régime ? Êtes-vous sûr de ne pas céder à la première tentation ?” Alors, savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Vous ne le devineriez jamais ? »

Le prince devait attendre quelques minutes avant de connaître la réponse de Butler, car des accidents de terrain les obligèrent encore à chevaucher en file indienne et à donner toute leur attention à la conduite de leur monture. Quand ils

purent se retrouver côte à côte, aucun des deux n'avait perdu le fil de l'entretien.

« Il m'a répondu : "Voilà ma provision pour le voyage, Sanders." Et il m'a présenté un certain nombre de petits sachets, chacun contenant une seule dose. Il m'a juré sur sa tête qu'il n'en possédait pas un milligramme de plus et il m'a confié tout le lot. À moi de lui donner un sachet chaque soir.

— Il a fait cela ?

— Il l'a fait. C'est alors et alors seulement que j'ai consenti à lui refiler une carabine. Depuis le départ, il a tenu parole. Je lui donne un seul sachet, le soir. Il se limite à une injection. Croyez-vous qu'il puisse être sur la voie de la guérison, alors qu'il m'a avoué lui-même avoir subi autrefois deux cures de désintoxication sans aucun résultat ?

— J'ai lu dans un vieux journal, dit Pyaung, que, en Occident, on essaye de guérir les drogués en les dépayasant, en les changeant d'ambiance. En France, je crois, on organise pour eux de longues croisières autour du monde. Peut-être un voyage à dos de mulet sur nos pistes est-il une cure à laquelle vos médecins n'ont pas encore pensé ?

— Peut-être, fit Sanders songeur.

— Peut-être aussi découvre-t-il dans l'existence un intérêt qu'il n'avait jamais soupçonné ? »

Sanders à son tour tourna la tête et balaya la caravane d'un long regard, puis il répondit par un haussement d'épaules au sourire du Birman.

VIII

Fitz rentra à New York deux jours après son entrevue avec Wong, assez satisfait de sa tournée, mais sans pouvoir se défendre contre l'inquiétude qui le saisissait par accès devant l'énormité de l'enjeu. C'est en partie dans l'espoir d'entendre des paroles rassurantes qu'il convoqua Herrick dans son bureau, pour discuter avec lui de l'affaire en cours.

« Ils sont en route. Depuis six jours. Ils ont atteint la vallée du Salouen et marchent maintenant vers le sud. Ils sont là, voyez-vous, là !

— Une grande partie engagée, dit Herrick. Il s'agit de la gagner.

— J'avais bien jugé Wong. Il est régulier et malin. Si les autres arrivent à la côte, la partie est gagnée.

— S'ils arrivent à la côte, répéta Herrick.

— Ils s'en approchent chaque jour. Ils sont là, je vous dis. »

Il avait ouvert un atlas et montrait une carte de la Birmanie sur laquelle il avait tracé au crayon l'itinéraire de la caravane. Le trait fin partait d'un point situé au sud de Kumlong, là où une teinte marron foncé signalait des hauteurs de deux mille mètres et plus, s'approchait du Salouen, puis traversait l'État Chan du nord au sud, ensuite le Tenasserim, longeant la frontière de la Thaïlande très près du fleuve, pour s'arrêter au confluent d'un de ses affluents, un peu avant la plaine de Moulmein.

Un trait plus ferme matérialisait approximativement le trajet déjà accompli, d'après les indications transmises chaque soir en langage convenu par Wong, lequel, dans son bureau de Rangoon, suivait la progression sur une carte semblable, beaucoup trop méfiant, lui, pour tracer la moindre indication, se fiant à ses yeux et à sa mémoire, tous deux excellents.

Herrick se pencha à son tour et examina ce pays qui lui était étranger. Ils restèrent un moment rêveurs. Aventuriers tous deux, mais accoutumés à évoluer dans d'autres sphères, ils

éprouvaient le malaise de l'inconnu devant cette carte bariolée, parsemée de noms à consonance étrange. Fitz surtout, après avoir travaillé avec acharnement pendant des années pour ciseler les rouages du plan, sentait combien cette partie de l'expédition lui échappait. Il ne s'agissait plus ici de hautes relations, d'influences à faire jouer, d'hommes à acheter ou à éliminer. Plus question des subtiles combinaisons où il se délectait parfois. Pendant un mois encore, son action directe ne pourrait plus s'exercer sur les quelques centaines d'hommes et d'animaux qui transportaient pour lui une fortune colossale ; trésor en ce moment cahoté sur des montagnes hostiles, sous la garde de Sanders et de Pyaung. Le sentiment de son impuissance lui faisait crispier les poings.

Le tête-à-tête fut interrompu par l'arrivée de Briggs, qu'il avait également convoqué. C'était le directeur de la manufacture de pneumatiques. Ingénieur, ayant plusieurs années d'expérience dans son métier, passé comme Herrick au service de Fitz pour le meilleur et pour le pire, il dirigeait pour l'instant l'usine avec compétence, en se préparant à des activités d'une autre nature. Les affaires régulières étaient maintenant assez prospères pour servir de paravent à l'opération clandestine.

Fitz referma l'atlas à son entrée. Briggs n'avait pas besoin de connaître tout ce qui se passait en Birmanie.

« Paré de votre côté ? »

— Tout est prêt. Depuis des mois, nous recevons régulièrement des balles de caoutchouc de cette plantation. Aucune raison pour que les autres éveillent des soupçons. Elles seront stockées dans le hangar que je réserve au caoutchouc utilisé pour les recherches. Seuls y pénètrent l'ingénieur chimiste Summer et moi-même.

— Et vous êtes certain de sa discrétion ? »

Herrick remarqua que le patron posait de plus en plus souvent cette question, chaque fois avec une méfiance accentuée.

« Comme de la mienne. »

Fitz soupira. La nécessité de mettre quelques-uns de ses collaborateurs au courant de certaines phases de l'opération lui causait du tourment. Briggs était obligatoirement dans le secret,

ainsi que Summer. Certes, il les connaissait depuis longtemps et croyait pouvoir leur faire confiance, comme à Herrick, pour de multiples raisons. Tout de même, avec eux, Wong, Sanders, Pyaung, Butler, le directeur de la plantation malaise, un de ses assistants, au moins deux ouvriers et quelques autres encore, cela faisait pas mal de monde ; trop, pour son goût. Mais le moyen d'agir autrement ? Il faut des cerveaux et des bras pour extraire, transporter et manipuler cinq tonnes d'héroïne !

Briggs se retira après avoir fourni d'autres explications de détail. Après un instant de silence, Fitz changea subitement d'attitude. Il étreignit l'épaule de Herrick dans un élan convulsif et martela ses paroles avec une sorte de frénésie.

« Cela *doit* marcher, Herrick. J'ai tout fait pour cela. »

Herrick connut alors que son masque d'impassibilité dissimulait une véritable angoisse. Le risque restait très grand, malgré les précautions prises ; les dépenses engagées, énormes, négligeables certes comparées au profit qu'amènerait la réussite. Mais qui pouvait savoir ce qui se passait en ce moment dans l'État Chan ? Fitz continua d'une voix sourde :

« L'essentiel est que la caravane arrive à la côte, Herrick. C'est maintenant que se dressent les principaux obstacles. Des dangers de toute sorte. Il y a des bandes hostiles, des pirates armés jusqu'aux dents, qui doivent commencer à soupçonner le pot aux roses. Dans moins d'une semaine... Wong m'a donné le minutage approximatif de la progression, dans moins d'une semaine, ils doivent traverser une région qui en est infestée et où s'arrête l'influence du prince birman. Tout peut arriver.

— Vous n'y pouvez rien, dit Herrick, fataliste. Moi non plus. »

C'étaient les paroles mêmes de Wong, le langage de la sagesse. Mais son évidence augmentait le malaise de Fitz. Il lâcha le bras de son adjoint et passa la main sur son front comme en proie à un éblouissement.

« Rien, vous avez raison. Pendant un mois, tout repose sur deux hommes... trois milliards de dollars au moins, Herrick, entre les mains d'un ancien sergent des marines et d'un condottiere birman ! »

Dans son bureau du B.n.d.d., Stephens étudiait lui aussi une carte de la Birmanie, en compagnie de son assistant Allen.

« Ils sont partis depuis quelques jours, dit-il. Je ne peux pas suivre leur progression heure par heure. Mes agents n'ont pas l'autorisation d'entrer en Birmanie. Je le leur ai d'ailleurs interdit moi-même ; il ne s'agit pas de donner l'alarme. Ils restent en Thaïlande, d'où ils glanent des renseignements comme ils peuvent. Je pense avoir bientôt des tuyaux plus précis. Gyi a réussi à les rejoindre.

— Votre sourd-muet ?

— Un vrai muet, mais un faux sourd et j'espère qu'il aura ouvert ses oreilles. Il a pu gagner la Thaïlande après le départ de la caravane, dont il ne faisait pas partie. Mes agents sont en train de l'interroger. J'aurai des nouvelles demain, ou dans deux ou trois jours ; cela prend du temps d'arracher des informations à un muet, qui ne comprend aucun langage civilisé. Mais celui-là est malin. S'il ne parle pas, il sait compter, dessiner et il a des gestes expressifs. Je sais déjà qu'ils marchent vers le sud, en suivant approximativement la vallée du Salouen.

— Direction générale Moulmein, remarqua Allen après un coup d'œil à la carte.

— Ou les environs. Vous pensez bien qu'ils n'ont pas l'intention de trop s'approcher des villes. La côte, sans doute, quelque part dans le golfe de Martaban, ou le Salouen, ou encore une autre rivière. Certaines jonques peuvent remonter assez loin dans les terres. Nous le saurons. Une fois le chargement en mer, je suis certain de pouvoir le suivre jusqu'ici. Ce n'est pas cela qui me tracasse.

— Je devine ce qui vous inquiète, Sir, fit Allen après un silence.

— Parbleu ; ce n'est pas malin. Dans ce *pays* infesté de brigands, ils courent des risques énormes à chaque pas. »

Ce qui angoissait le haut fonctionnaire du B.n.d.d., c'était un souci analogue à celui des trafiquants : la sécurité de la caravane ; son espoir fervent, l'arrivée à bon port de la cargaison. Mis au courant par différents indicateurs, dont Gyi le muet, de la présence de stocks de drogue anormalement importants sur un pic de l'État Chan et de leur transport à dos

de mulet en direction de la mer, il ne doutait pas que la destination finale d'un tel chargement fût les États-Unis. Avec les renseignements en sa possession et les ressources du Bureau hors de la Birmanie, il pensait pouvoir déceler le procédé de camouflage employé par les truands pour la dernière étape. L'espoir se dessinait alors de suivre l'héroïne jusqu'à sa réception et de remonter ainsi à la source de l'organisation, aux chefs responsables de cette gigantesque affaire. Arrêter des exécutants en Birmanie, même s'il avait été en mesure de le faire, ne l'intéressait en aucune façon. Aussi vivait-il depuis quelques jours avec la terreur de voir cette cargaison s'émietter en cours de route, tomber aux mains des pirates qui l'éparpilleraient dans le monde et ruineraient son espoir de mettre la main sur les gros bonnets. Il exprima cet état d'âme avec une fébrilité rappelant étrangement l'attitude de Fitz.

« Bon Dieu, Allen ! Pourvu qu'il ne leur arrive rien de grave dans ce pays de sauvages ! Fasse le Ciel que la caravane atteigne la mer avec son chargement intact ! Si elle y parvient, la partie est gagnée. »

IX

Ainsi accompagnée par les désirs, les craintes, les espoirs de diverses catégories d'aventuriers d'Orient et d'Occident, la caravane s'infiltrait jour après jour, heure après heure à travers les bois qui dominant les rives du Salouen. Les sabots nerveux des mulets portaient le trésor vers la mer à la façon d'un gigantesque mille-pattes dont les anneaux s'étiraient ou se resserraient en se moulant sur le relief. Le fleuve se montrait par endroits au hasard des accidents de terrain et des trouées dans la forêt, déjà un peu plus large et moins limpide que dans la très haute région.

Les soldats n'avaient pas eu l'occasion de se servir de leurs armes et le prince Pyaung ne prévoyait pas de mauvaises rencontres avant plusieurs jours. Au contraire, la traversée de hameaux soumis à son autorité permettait des escales plus reposantes qu'en pleine brousse et le troc de bêtes déjà fatiguées contre des mulets frais ; cela, avec l'appoint de quelques roupies des Indes, pièces d'argent datant de l'occupation anglaise, dont le prince était pourvu. Les montagnards de l'État Chan n'admettaient aucune autre monnaie pour ces sortes de marchés.

Mais d'autres arias les menaçaient. Le ciel s'était brusquement couvert de nuages la nuit précédente. La pluie crépitait sans arrêt sur la forêt depuis le matin, ralentissant la marche, rendant la roche friable sur les hauteurs et transformant le sable des ravins en une boue glissante, coupée de ruisselets.

La descente dans laquelle ils étaient maintenant engagés paraissait interminable à Butler. En queue du cortège, parmi les soldats de l'arrière-garde, il s'inquiétait de voir les dernières bêtes trébucher presque à chaque pas. Comme tous les hommes de la caravane, soldats et muletiers, il avait coiffé le chapeau rond chinois, aussi large qu'une ombrelle, fait de paille tressée

enduite de vernis, qui protégeait de la pluie, mais créait autour de chacun le rideau d'une cascade ambulante, presque opaque quand l'ondée devenait trop forte. Heureusement, la marchandise était à l'abri ; il vérifiait les emballages à chaque arrêt. Mais la perspective du torrent qu'ils allaient devoir traverser au fond du ravin l'emplissait d'appréhension. Il lui semblait déjà entendre le grondement des eaux grossies par le déluge.

En se dressant sur le lacs de fils de fer qui lui servait d'étriers, il aperçut les différentes travées de la caravane étirée en zigzag au flanc de la montagne. Les chapeaux chinois des muletiers entre les bêtes la jalonnaient d'énormes champignons orange. Le soleil était bas. La dernière section se perdait dans l'ombre. Il entendit, sans doute possible cette fois, le mugissement du torrent encore éloigné.

En tête, Sanders et Pyaung, tourmentés par le même souci, atteignaient la rive. Le prince s'arrêta et dut hurler pour se faire entendre.

« Maudite pluie ! Le torrent a doublé de volume et il grossit à chaque minute. Si nous ne passons pas ce soir, demain ce sera impossible. Il nous faudra faire un long détour ou bien attendre la décrue.

— Attendre ? Combien de temps ? demanda Sanders.

— Tout dépend de la pluie. Si elle cesse de tomber, les eaux baisseront vite ; sinon, plusieurs jours.

— Et le détour ?

— Plus de cinquante kilomètres. Autant pour rejoindre la voie normale.

— Au moins trois jours ? Impossible ; il faut passer ce soir. »

Les premiers mulets s'étaient arrêtés en haut de la pente couverte de boue qui descendait vers le torrent, sans qu'on ait eu besoin de les retenir. Le voisinage et le vacarme de l'eau les avaient immobilisés, les oreilles dressées, les flancs ruisselants d'eau et d'écume.

« C'est votre décision ?

— Il le faut, affirma Sanders. Nous ne pouvons nous permettre un tel retard.

— Bien. Ne bougez pas. Je vais voir si c'est possible. »

Il jeta à terre le chapeau chinois qui le gênait et frappa du talon le flanc de son cheval, qui regimba d'abord, puis céda à l'impulsion du cavalier et s'engagea sur la pente gluante. La bête devait avoir une certaine habitude de ce genre d'exercice. Elle se laissa glisser sur la croupe comme sur un toboggan, les deux jambes arrière fléchies, et ne se redressa d'un coup de rein que pour entrer dans le torrent, après avoir protesté à sa façon une dernière fois. Elle progressa d'abord avec de l'eau à mi-jambes, puis jusqu'au ventre, dans un tourbillon d'écume. Enfin, elle perdit pied et, pendant quelques secondes, sa tête affolée fut seule visible, tandis que Pyaung, aux trois quarts immergé, restait rivé à sa selle. Mais le cheval reprit contact avec le sol presque aussitôt et sortit sur la rive opposée en s'ébrouant. Le courant l'avait peu fait dévier. La pente, de l'autre côté, était plus douce. Le cavalier obligea sa monture à retraverser le cours d'eau, mais l'arrêta, les sabots dans l'eau, en dessous de Sanders.

« Facile pour moi, cria-t-il. Dangereux, mais encore possible pour des mulets bâtés. Il s'agit que le premier me suive ; les autres feront de même. Je me tiendrai sur l'autre rive pendant le passage. Vous, restez ici. Il faut faire vite ; dans une heure il sera trop tard. »

Il donna rapidement des ordres au premier muletier, qui s'inclina en silence. Par-derrière, tous les autres comprirent et s'apprêtèrent à exécuter la manœuvre sans protester.

Le muletier tira sur la bride de la première bête en hurlant des encouragements gutturaux, tandis que deux autres la poussaient par-derrière. Elle hésita un moment, puis dévala la pente de la même manière que le cheval et suivit son sillage dans le torrent. L'homme la soutint par la bride jusqu'à ce qu'elle eût de l'eau jusqu'au ventre. Alors, lui-même, déséquilibré par le courant, se laissa glisser le long de son flanc et s'accrocha à la queue, sans cesser de crier, suivant une manœuvre dont il semblait avoir lui aussi une grande habitude. Le mulet perdit pied à son tour, mais continua à progresser à la nage, gardant pour point de mire la monture de Pyaung et excité aussi par les cris de celui-ci. Il dériva à peine plus que le

cheval et gagna la terre ferme, alors que la bête suivante exécutait la même opération.

De chaque côté du torrent, Sanders et le prince surveillaient le passage, en l'activant autant que possible, car la nuit approchait, la pluie continuait de tomber et le flot montait, lentement mais avec une régularité inquiétante. La manœuvre devint encore plus difficile pour la fin de la caravane. Les hommes durent se rassembler à plusieurs, formant une chaîne pour harceler les mulets, chaîne malheureusement interrompue au plus profond du cours d'eau.

L'accident se produisit pour les deux derniers, alors que tout s'était bien passé jusque-là et que Sanders poussait un soupir de soulagement. Le premier fut emporté par un coup de boutoir imprévu du torrent, comme il venait tout juste de perdre pied, échappant à son muletier qui regagna la rive en barbotant. L'autre, affolé, se débarrassa d'une ruade de son conducteur et fut également entraîné, tous deux s'épuisant en vains efforts pour remonter le courant au lieu de le couper vers la rive d'en face.

La réaction de Sanders fut instantanée. Depuis longtemps il s'était débarrassé lui aussi du chapeau qui gênait sa vue et avait débouclé son ceinturon. En moins d'une seconde, il laissa couler celui-ci, jeta son arme, sauta à bas de son cheval et se précipita dans le torrent. Il parvint à saisir la bride d'un mulet et à lui tourner la tête vers l'autre rive, pour orienter ses efforts désordonnés vers celle-ci. Il réussit ainsi à lui faire reprendre pied après avoir été entraîné avec elle pendant une trentaine de mètres. Il allait l'abandonner, encore frémissant, et se retournait déjà pour plonger vers le deuxième, quand il s'aperçut que celui-ci avait trouvé aussi une main secourable pour le diriger et qu'il sortait de l'eau un peu plus bas. Son sauveteur ne lâchait pas la bride.

C'était Butler. Un réflexe presque aussi rapide que le mien, songea Sanders, avec une sorte de dépit. M'a-t-il suivi, ou bien a-t-il agi d'instinct en même temps que moi ? Le sergent se posa cette question assez saugrenue en un moment où il avait d'autres chats à fouetter. Il fallait calmer les bêtes encore affolées, remettre de l'ordre dans la caravane ; mais ce point lui

paraissait d'une importance capitale, si bien qu'il y songea pendant tout le temps qu'il parcourut le cortège pour vérifier que chacun reprenait sa place.

Les soldats réussirent à passer sans accident, en s'aidant d'une corde tendue entre les deux rives. L'opération se termina à la nuit. Bêtes et hommes avaient besoin de repos. Pyaung fit faire halte sur le flanc d'un coteau où l'herbe croissait en abondance et où les mulets débâtés retrouvèrent le calme. Les sentinelles prirent leur poste. Le prince donna l'autorisation d'allumer des feux. Les hommes purent se sécher et faire cuire le riz. Ils s'allongèrent ensuite sur le sol, après s'être enveloppés dans une couverture encore humide.

Dès la halte, avant même de quitter ses vêtements ruisselants, Sanders avait sorti une bouteille de whisky et versé un plein gobelet à ses compagnons et à lui-même. Le regard du prince birman et le sien s'étaient fixés sur Butler, tandis qu'ils absorbaient de longues lampées, et cette insistance muette en disait plus que n'importe quelle parole. Butler, très sobre d'ordinaire en matière d'alcool, vida son gobelet jusqu'au bout, lentement, paraissant savourer chaque goutte du liquide. Quand il eut terminé, ses yeux brillaient d'une flamme singulière, que la drogue n'y avait jamais allumée. Tous trois enfilèrent ensuite des vêtements à peu près secs et il n'y eut pas un seul commentaire sur l'incident avant le repas.

Celui-ci terminé, Butler argua de sa fatigue et gagna son sac de couchage. Il l'avait installé à quelque distance des deux chefs, tout près de la masse des bâts avec le précieux chargement, qui occupait le centre du campement. Pyaung et Sanders échangèrent encore un coup d'œil en s'apprêtant à boire une dernière rasade.

« Il ne fait confiance qu'à lui-même pour veiller sur le trésor, semble-t-il », remarqua Sanders.

Le Birman hocha la tête.

« Il semble aussi qu'il ait parfois raison. Il l'a prouvé tout à l'heure. Sans lui et sans vous, nous perdions... »

Sanders l'interrompt pour poser la question qui lui tenait au cœur depuis le passage du torrent.

« Moi, c'était normal. Je suis là pour ça. Mais je voudrais savoir s'il m'a suivi ou bien s'il a sauté en même temps que moi.

— En même temps... »

Sanders l'interrompit en se frappant le front.

« Quel étourdi je fais ! Et il n'a sans doute pas osé réclamer. J'ai oublié de lui donner sa dose vespérale. Je ne veux pas l'encourager, mais il ne l'a jamais aussi bien méritée que ce soir. »

Il fouilla dans son sac, en sortit un sachet et se dirigea vers Butler. Il revint quelques instants plus tard. Son visage exprimait une perplexité intense, qui incita Pyaung à l'interroger du regard.

« Savez-vous ce qu'il m'a dit, comme je lui tendais la drogue ? Sur un ton très naturel : "Merci ; pas ce soir ; demain seulement." Ce garçon n'a pas fini de me surprendre. »

Le prince partageait sans doute son étonnement, mais il n'extériorisait jamais un tel sentiment.

« Une journée qui finit bien pour tous, conclut-il simplement. Pour la caravane, elle a passé sans dommage un obstacle difficile. Pour lui...

— Pour lui aussi, je comprends ce que vous voulez dire ; mais, moi, moi, pour la tranquillité de mon âme, je voudrais le voir maintenant dans une embuscade comme celles d'autrefois, sous les balles, au corps à corps.

— Ne faites pas de pareils souhaits, dit Pyaung. Le voyage n'est pas terminé. »

Un silence s'établit, puis le prince reprit la conversation interrompue au moment où Sanders l'avait quitté.

« Il a sauté en même temps que vous. Sans vous deux, nous perdions cent vingt kilos de marchandise, sans compter deux mulets. J'ai admiré la rapidité de vos réflexes. »

Le prince, en général, était avare de compliments. Il fallait que l'incident l'eût vraiment ému. Les deux hommes s'étaient enfoncés dans leur sac de couchage. La pluie avait cessé de tomber, laissant espérer une nuit paisible. Quelques étoiles perçaient les nuages. Sanders ne voulut pas être en reste de politesse.

« Moi, j'ai apprécié votre entrée dans ce torrent, le premier, alors que vous ignoriez la profondeur.

— Mais je n'ai pas eu votre réaction de vider les étriers pour plonger dans l'eau, dit le prince avec un sourire bizarre.

— Nous ne vous avons précédé que d'une fraction de seconde, sans doute. Je suis sûr que vous alliez le faire.

— Certainement pas, répliqua le Birman en accentuant son sourire et en se pelotonnant sous sa couverture. Je vais faire un aveu : je ne sais pas nager. »

X

Allen se sentait d'humeur optimiste quand il se rendit au bureau de Stephens, ayant de bonnes raisons pour s'attendre à des félicitations. Mais son chef affichait un visage morose quand il se présenta devant lui et il dut attendre l'exposé de ses soucis et de ses doléances avant de lui transmettre les renseignements importants qu'il apportait.

« Cela ne va pas, là-bas, Sir ? »

Stephens eut un furieux mouvement d'épaules et releva la tête d'un geste rageur. À l'entrée de son adjoint, il était encore penché sur la carte de la Birmanie, comme cela lui arrivait assez souvent depuis quelque temps. Cette affaire lui tenait au cœur plus que toute autre maintenant qu'il en connaissait l'importance et il en arrivait à négliger quelques-unes de ses autres activités pour s'y consacrer.

« Les maladroits ! Ils ont perdu quatre mulets avec leur chargement, au passage de la route sino-birmane du sud. Ils auraient dû pourtant se méfier de cette route !

— Quatre ? Il doit leur en rester encore pas mal.

— Cent-seize.

— Je vois que vous êtes mieux renseigné sur ce qu'il se passe là-bas, Sir.

— Un peu mieux. Oh ! je sais ; ce n'est pas un drame, mais il ne faudrait pas beaucoup d'accrocs de cette sorte pour nous faire tout rater. Ils n'ont pas encore fait la moitié du trajet.

— Une embuscade ? Les Lahus, comme vous le craigniez ?

— Non ; ils ne sont même pas encore dans la région la plus dangereuse pour eux. Une rencontre avec une patrouille de forces soi-disant gouvernementales. Personne ne sait ce que cela signifie là-bas. Leur arrière-garde a été prise sous le feu et quatre mulets blessés ou simplement affolés ont dégringolé au fond d'un ravin. Ils ont cru avoir affaire à une troupe

nombreuse. Ce n'était pas le cas. Ils auraient très bien pu en venir à bout et récupérer leur marchandise.

— Nous ne pouvons tout de même pas leur envoyer des hommes sûrs pour les protéger », commença Allen...

Il s'arrêta court devant le regard noir et vindicatif de son chef. Celui-ci n'était pas disposé à admettre la plaisanterie, comme il le faisait parfois.

« Bref, ils ont préféré sauver les meubles et filer sans demander leur reste, avec le gros de la caravane tout de même. Les patrouilleurs n'ont pas pris le risque de les poursuivre dans la nuit. Ils tenaient déjà un butin important ; une aubaine inespérée. Plus de deux-cents kilos d'héroïne pure, vous pensez ! Que croyez-vous qu'ils ont fait, ces hommes appartenant à je ne sais quelle milice nationale ? Ils ont déserté aussitôt et sont allés vendre leur prise à des trafiquants de Thaïlande, en se vantant de leur fait d'armes. C'est ainsi que mes agents ont pu obtenir des renseignements assez précis.

— Et précieux.

— Oui... Un détail curieux, Allen, en dehors de l'affaire elle-même. Mes gens ont pu se procurer un échantillon de la prise, qu'ils m'ont envoyé aussitôt. Je l'ai fait analyser par les soins de Bridget. Vous savez bien, cette folle qui nous a rendu un si grand service !

— Que devient-elle depuis la disparition de son ami ?

— Rien de brillant. Elle s'étirole. Elle mène une existence solitaire. Elle ne semble plus avoir aucun goût au travail. J'ai entendu dire qu'elle s'absentait fréquemment du laboratoire et qu'elle était maintenant très mal notée. Cela, je m'en fiche. Qu'elle aille au diable ! Mais elle ou ses assistants sont encore capables de faire des analyses précises, et celle-ci l'a apparemment tirée de sa torpeur, de la routine où elle s'enlise. Savez-vous pourquoi ? Devinez-vous le résultat qu'elle m'a communiqué en me demandant, en me suppliant de lui donner les détails de cette prise, détails qui ne la regardent pas du tout et que je me suis bien gardé de lui confier. Eh bien ! Quatre-vingt-seize pour cent, Allen, quatre-vingt-seize pour cent d'héroïne pure !

— Encore mieux que...

— Parfaitement ; encore mieux que celle de l'Indiana, celle que nous pensons, et avec des tas de bonnes raisons, avoir été fabriquée par ce drogué de malheur, aujourd'hui disparu sans laisser de trace.

— Vous soupçonnez Butler ?

— J'ai toujours des soupçons quand je rencontre des coïncidences comme celle-ci. Mais j'aurai une certitude. Écoutez ; j'ai là, maintenant, le rapport complet de ce muet, qui n'est pas plus sourd que vous et moi et qui servait d'aide dans ce sacré laboratoire perché comme un nid d'aigle... Un rapport ? Seigneur ! Il a fallu de la patience à mes gens pour interroger un muet, qui ne sait pas écrire par-dessus le marché ; un vrai roman-feuilleton ! Tout de même, ils sont parvenus à un résultat. Grâce à ce Gyi, je connais maintenant le poids d'héroïne. Il la pesait lui-même. Cinq tonnes, Allen, une fortune ! C'est fabuleux. Je sais aussi que la caravane comporte cent vingt mulets, cent-seize aujourd'hui, et qu'elle se dirige vers la côte du Tenasserim, comme je le pensais. Il sait dessiner aussi, le bougre ! Mes hommes ne l'ont pas lâché pendant trois jours et j'ai pu recevoir une description précise des personnages importants du camp, qui sont maintenant dans la caravane. Trois, Allen, il y en a trois : un chef de bande birman, sorte de roitelet qu'on appelle prince, qui porte des cheveux longs et qui fournit les soldats. Celui-là ne m'intéresse guère. Qu'il se fasse pendre là-bas dans son damné pays ! L'autre, un homme blanc, qui boit sec et qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un ancien sergent des marines, dont j'ai déjà entendu parler en Thaïlande. Un homme de main, un exécutant, lui aussi. Le troisième Allen, c'est le chimiste, le responsable de la fabrication de ces cinq tonnes de drogue, qui vaudraient ici des milliards de dollars. J'ai fait le calcul ; je vous dis que c'est fabuleux, de quoi empoisonner plus de la moitié de nos États pendant une année ! Eh bien, ce chimiste, voici son signalement détaillé ; mieux, voici un portrait-robot, fait par un dessinateur en collaboration avec ce Gyi. Regardez. »

Allen lut le signalement et regarda longuement le portrait.

« Je n'ai jamais vu Butler moi-même, dit-il enfin, mais d'après la description de mes indicateurs, ceci lui ressemble en tous points. Puis-je avoir ce portrait pour le leur montrer ?

— Bien sûr ; j'en ai plusieurs exemplaires. Je le montrerai aussi à Edmund, qui l'a bien connu ; peut-être à Bridget aussi ; non, elle ne me dira pas la vérité si elle le reconnaît. Je veux une certitude, mais je suis convaincu que c'est lui.

— Moi aussi, Sir, et j'ai maintenant une autre raison de le penser.

— Vraiment ?

— Avec votre accord, j'ai poussé autant que possible notre enquête dans l'Indiana et je crois avoir abouti à un premier résultat. »

Stephens poussa une exclamation et eut un geste d'impatience.

« Bon Dieu ! Parlez donc, Allen. Il s'agit ?

— Il s'agit de Fitz, Sir. J'ai découvert du nouveau à son sujet. Il se confirme qu'il a des contacts avec Herrick, mais ce n'est pas tout. »

La surveillance constante que le bureau exerçait sur Herrick depuis des années avait permis d'établir une liste d'individus que celui-ci rencontrait à l'occasion. Bien entendu, chacun de ces personnages donnait lieu à une enquête, sans résultat jusqu'alors. Ainsi le nom de Fitz s'inscrivit pour la première fois sur les fiches du B.n.d.d. Sa réputation d'homme d'affaires sérieux paraissait le mettre au-dessus de tout soupçon, mais Stephens, sous le coup d'une vague intuition, avait ordonné d'intensifier les recherches dans cette direction.

« Vous savez que nos agents de l'Indiana ont fini par découvrir là-bas l'emplacement du laboratoire, bien qu'il ait été démantelé et que les exploitants du ranch soient partis sans laisser d'adresse. Mais certains indices ne laissent pas de place au doute.

— Je sais tout cela. Alors ?

— Alors, j'ai fait éplucher par des spécialistes une multitude d'actes dans les études des notaires de la région. Un long travail, car les pistes se brouillaient, mais qui s'est révélé fructueux. Le

propriétaire du ranch a disparu lui aussi, mais le nom de Fitz a fini par être relevé comme celui d'un personnage ayant fourni sa caution au moment de l'achat, il y a des années de cela. »

Stephens s'immobilisa et aspira bruyamment une bouffée d'air, les narines dilatées, comme un chien de chasse sur le point de tomber en arrêt.

« Bravo, Allen ! Herrick, Butler ; Herrick, Fitz ; le laboratoire. Mon intuition ne m'avait pas trompé. Butler était là-bas au service de Fitz, comme il l'est encore en Birmanie.

— D'autant plus, interrompit Allen sur un ton négligent, que Fitz a fait récemment un voyage en Extrême-Orient et qu'il a passé quelques jours en Birmanie. »

Stephens renifla de nouveau, puis remarqua après un silence :

« Je vois que vous êtes bien renseigné, vous aussi.

— Il s'était fait accompagner par une fille, une danseuse fort jolie comme il les aime, qu'il a plaquée à son retour. Connaissant votre intérêt pour le personnage, j'ai dépêché un de nos agents auprès d'elle, un très beau garçon. J'ai pu ainsi avoir quelques tuyaux. Oh ! peu de chose ; rien de suspect en apparence. Tourisme ; il fait une croisière de ce genre chaque année. Il a visité toutes les curiosités des pays traversés. Je sais aussi qu'à Rangoon il a abandonné sa compagne une bonne partie d'un après-midi, au lieu de faire la sieste comme à son habitude. La date, Sir, correspond à celle du départ de la caravane, d'après les renseignements que vous m'aviez communiqués.

— Bon travail, Allen, dit Stephens en se frottant les mains. L'affaire commence à prendre tournure.

— Il y a mieux, du moins je crois, Sir. J'ai gardé le meilleur pour la fin. »

Sous le regard interrogateur de son chef, il baissa la voix et parla sur un ton mystérieux, presque solennel.

« Ceci : depuis un peu plus d'un an, une manufacture de pneumatiques installée dans l'État de New York a changé de propriétaire. Elle a été rachetée par un nouveau groupe, à un prix avantageux car ses affaires n'étaient pas florissantes, et assez rapidement renflouée depuis par des dirigeants

dynamiques, qui n'ont pas hésité à investir les fonds nécessaires. Eh bien, parmi ceux-ci, parmi les membres du conseil d'administration, Sir, j'ai encore relevé le nom de Fitz. »

Stephens modula cette fois un sifflement prolongé, sa manière habituelle de manifester sa surexcitation quand il se sentait sur une bonne piste. Il regarda son adjoint avec une nuance accentuée de considération.

« Ce n'est pas par hasard que vous avez fait cette découverte, je présume ?

— Pas tout à fait, Sir. En fait, j'ai suivi deux fils différents, qui ont fini par converger.

— Sur Fitz ?

— Sur Fitz. D'une part, bien sûr, j'ai commencé à éplucher toutes les affaires de ce personnage, et Dieu sait s'il en existe, la plupart très honorables j'en suis maintenant convaincu. D'autre part, au cours d'une de nos dernières conversations, il m'avait semblé... »

Depuis plusieurs semaines déjà, en faisant une synthèse des renseignements reçus, Stephens pénétrait peu à peu le plan de l'organisation et du chef qui, sans doute, en actionnait les rouages : se tenir coi pendant une assez longue période pour endormir l'adversaire principal, c'est-à-dire le B.n.d.d., et préparer les voies pour un coup de grande envergure, un *coup* unique qui permettrait aux truands de se reposer sur leurs lauriers. Il était à peu près certain que cette énorme quantité de marchandise serait expédiée en une fois sur un navire et sous l'étiquette d'un autre produit. Alors, avec la même minutie que le Chinois Wong, il se mit lui aussi à étudier le fret des différents cargos quittant les ports, non seulement de la Birmanie mais de tout le Sud-Est asiatique, à destination des États-Unis. (Il savait que des trafiquants de cette classe n'en étaient pas à un ou deux transferts près pour brouiller les pistes.) Comme Wong encore, il se laissait guider par quelques impératifs s'imposant obligatoirement à tout esprit réfléchi : la marchandise devait être commune, abondante et massive. Comme lui, il en avait éliminé beaucoup pour en conserver finalement deux ou trois possibles. Le caoutchouc figurait en tête de sa courte liste.

Il se souvenait d'avoir évoqué incidemment cette étude au cours d'une conversation avec Allen, sans insister toutefois, car sa conclusion n'était fondée que sur des spéculations, auxquelles il n'attachait qu'une valeur relative. Mais ces vues de l'esprit n'étaient pas tombées dans une oreille inattentive, et il se félicita en cet instant du choix de son collaborateur principal. Il le remercia en le regardant dans les yeux tout en élevant son pouce tendu sur son poing crispé.

« Caoutchouc, Allen, murmura-t-il, avec un léger tremblement dans la voix.

— Caoutchouc, Sir. Depuis un an, cette usine reçoit chaque mois une cargaison importante de balles de caoutchouc, en provenance d'une plantation située dans le nord de la Malaisie, pas très loin de Penang. »

XI

La caravane quitta l'État Chan et pénétra dans le Tenasserim, ayant parcouru plus de la moitié du trajet sans autre accroc que la perte des quatre mulets et de leur chargement. La colonne poursuivait sa marche vers la mer, franchissant sans dommage les obstacles habituels : passage d'un autre affluent du Salouen aux eaux larges et profondes. Il fallut débâter les mulets et leur faire franchir le cours d'eau à la nage, tandis que les soldats portaient le chargement sur un pont de lianes branlant. Rencontre d'un chef de bande local, qui se présenta avec une escorte, pour discuter, disait-il. Pyaung le connaissait et lui avait déjà versé un droit de péage, mais l'autre, s'étant rendu compte de l'importance de la colonne, se ravisait et demandait davantage. L'escorte visible n'était pas très nombreuse, mais l'œil exercé du prince crut apercevoir des mouvements suspects sur les rochers qui les dominaient. Aussi prudent que brave, il tint conseil avec Sanders et Butler dont il acceptait maintenant les suggestions. En conclusion de leur entretien, ils décidèrent de payer ce supplément, peu excessif d'ailleurs. La somme fut versée comme d'habitude en roupies d'argent. Le chef pirate se déclara satisfait et se retira avec ses hommes.

Le Salouen se rapprochait de la Thaïlande. La colonne s'engagea dans les montagnes qui longent la frontière mal définie entre les deux pays. De l'autre côté de celle-ci, tout en restant à une distance raisonnable, les agents du B.n.d.d. parvenaient à glaner des renseignements plus précis sur sa progression, par des émissaires se tenant sur les crêtes et empruntant des voies impraticables pour des mulets.

La précision de l'embuscade tendue par les Lahus prouvait leur connaissance de l'itinéraire et de la composition de la caravane. Elle fut déclenchée pendant l'ascension d'un col de près de quinze cents mètres, surmonté par des sommets encore

plus élevés. Un seul sentier taillé dans la montagne permettait aux bêtes d'y accéder.

En pente raide, resserré entre la falaise d'un côté et une sorte de précipice de l'autre, ce défilé ne disait rien de bon à Pyaung, qui envoya une patrouille de soldats en éclaireurs, tandis qu'il ordonnait une halte. C'était sa tactique habituelle dans les passages jugés dangereux. La patrouille fut accueillie par des coups de feu.

Le col était gardé, par des Lahus certainement ; ils considéraient cette région comme la leur. Il ne s'agissait plus ici de marchandage. Les muletiers collèrent les bêtes contre la montagne, tentant de calmer celles que les coups de feu rendaient nerveuses. Les soldats, couchés dans les rochers, tiraient parfois, un peu au hasard, en direction d'adversaires invisibles.

Il fallait passer. Le col étant la seule voie possible, Pyaung laissa un petit groupe avec Sanders, puis, avec le gros de sa troupe, quitta le sentier et entreprit d'escalader la montagne, pour gagner le sommet par une autre voie et prendre les pirates à revers.

En tête du convoi immobilisé, Sanders eut une moue de réprobation. Son instinct et son expérience de vieux baroudeur l'incitaient à critiquer cette tactique, mais il ne fit rien pour s'y opposer. Ses souvenirs de Corée et du Viêt-Nam le portaient à flairer un piège. Le tir qui partait du col n'était pas très nourri ; ce pouvait bien être une diversion pour masquer une attaque plus importante. Dès les premières détonations, il sauta à terre et resta en alerte, l'oreille tendue, la carabine prête.

Quand le prince et ses hommes eurent disparu, il confia son cheval à un muletier et se dirigea vers l'arrière du convoi, emmenant avec lui la plupart des soldats restés près de lui. Arrivé à peu près au milieu de la colonne, il rencontra Butler. Celui-ci paraissait en proie à la même inquiétude et parcourait la piste à pied, en sens inverse. Alors, la véritable attaque se produisit.

Le début fut marqué par l'explosion d'une mine sur le sentier, à très peu de distance des deux Américains, créant une large brèche qui coupait la colonne en deux tronçons isolés. En

même temps, une fusillade éclata sur les hauteurs. Sanders resta un assez long moment étourdi, puis revint à lui et poussa un juron. Il venait d'être atteint par une balle à la cuisse. Il se traîna derrière un rocher et, tout en comprimant sa blessure, essaya de reprendre son sang-froid et de dominer la situation. La tactique des assaillants lui apparaissait avec évidence : en même temps que le tir d'en haut clouait les soldats au sol, une bande de pirates dévalaient la montagne et se précipitaient vers la section de la caravane dont il se trouvait séparé par l'effondrement du sentier. L'arrière-garde, peu nombreuse et surprise par cette avalanche tombant du ciel, n'opposait qu'une faible résistance. La poignée de soldats près de Sanders ne pouvait contourner la brèche sans s'exposer au feu d'ennemis invisibles. Les muletiers s'étaient couchés contre la falaise. Déjà les Lahus saisissaient les bêtes par la bride, les excitant à faire demi-tour et à redescendre le sentier, ce que certaines avaient d'ailleurs déjà fait d'instinct aussitôt après l'explosion. La moitié au moins de la caravane s'enfuyait au galop.

Des larmes de rage montèrent aux yeux de Sanders. Le gros des soldats Chans était loin en avant avec le prince. La moitié du trésor dont il avait la garde disparaissait avec les mulets, tirés, poussés, excités par les brigands. Malgré sa blessure, il continuait de tirer et s'épuisait en imprécations et en ordres précipités aux quelques soldats qui devaient se trouver derrière lui.

« Il faut les empêcher, cria-t-il. Il faut les poursuivre. »

Mais ses ordres restaient sans effet. En l'absence de leur chef habituel, les soldats refusaient-ils de lui obéir ? Il jeta un regard éperdu derrière lui et s'aperçut qu'il était seul.

« Bon Dieu ! hurla-t-il encore ; ils se sont enfuis ! Et Butler ? »

Il venait seulement de se rappeler que celui-ci se trouvait auprès de lui au moment de l'explosion. Butler aussi avait disparu. L'emplacement qu'il occupait un moment auparavant était désert. Ceci plongea Sanders dans une rage qui lui fit oublier sa situation critique et qu'il exhala en de nouvelles imprécations.

« Le salaud ! Comme autrefois, il s'est sauvé et les autres l'ont suivi, entraînés par son exemple. J'aurais dû le prévoir. Jamais je n'aurais dû accepter sa présence. Un lâche sera toujours un lâche. Je jure qu'il ne m'échappera pas si je m'en tire ! »

La fusillade se calmait. Les pirates qui tenaient les crêtes n'allaient sans doute pas tarder à décrocher. Sanders fit un effort héroïque pour se lever, mais retomba avec un cri de douleur. Il ne pouvait qu'attendre le retour de Pyaung, avec le gros de la troupe, trop tard, bien trop tard pour engager une poursuite. La moitié de la cargaison perdue, volatilisée ! Il se mit à sangloter comme un enfant.

Il aperçut enfin un groupe de soldats de l'avant-garde qui revenait vers lui, sous la conduite de Mu, l'adjoint du prince birman. Il n'eut pas le temps de s'étonner que Pyaung ne se fût pas porté lui-même au plus fort du combat dès les premiers coups de feu. La tentative instinctive qu'il fit encore *pour* s'avancer vers eux réveilla ses souffrances. Un voile se tendit devant ses yeux et il s'effondra, inconscient.

Il n'entendit pas non plus une nouvelle fusillade qui éclatait beaucoup plus bas, en un point où le sentier, après de nombreux lacets, était complètement dissimulé par la forêt.

Le soir tombait quand il reprit connaissance. Après un moment d'égarement, il s'aperçut qu'il était allongé sur une civière portée par deux soldats. Sa cuisse, enveloppée d'un pansement grossier, le faisait souffrir. La caravane descendait maintenant une pente assez douce. Il essaya de parler. C'est à peine s'il entendit le son de sa propre voix. Sans doute avait-il perdu pas mal de sang. Derrière lui, cependant, un des soldats lança un appel. Un cavalier se fraya un chemin sur la piste, remontant plusieurs bêtes de la colonne, et s'approcha de lui. C'était Butler.

Sanders se rappela alors toute l'affaire et serra les poings, mais il se trouvait trop faible pour assouvir sa vengeance.

« Comment vous sentez-vous ? »

— Pas aussi bien que vous, je suppose », répondit le sergent avec mépris.

Butler parut étonné, mais ne répliqua pas directement.

« Nous avons passé le col depuis longtemps, dit-il. Je pense que nous pourrons bientôt nous arrêter pour la nuit. Je m'occuperai de vous. On ne vous a fait qu'un pansement provisoire pour arrêter le sang ; il fallait s'éloigner au plus vite de cet endroit dangereux. J'ai donné ordre de reprendre la marche.

— Vous... vous avez donné des ordres ! »

Sanders était partagé entre l'indignation et une profonde stupéfaction. Le ton de Butler était celui d'un chef. Il affirma encore avec énergie :

« Il le fallait. Nous étions là-haut en position d'infériorité au pied de ces falaises et les pirates pouvaient revenir en force. Le terrain est maintenant plus favorable. Nous allons passer la nuit ici. »

Il mit ses mains en porte-voix et poussa le cri des Chans qui signifie halte. Celui-ci fut répercuté par les muletiers tout au long de la caravane, qui s'immobilisa. Les deux soldats qui portaient la civière la déposèrent sur le sol et s'essuyèrent le front.

« Excusez-moi, reprit Butler avec la même autorité, j'ai encore des ordres à donner pour le campement et pour la sécurité cette nuit. Je vous raconterai l'histoire plus tard, si cela vous intéresse. Pour l'instant, restez calme. »

Il avait déjà sauté sur son mulet et s'apprêtait à remonter la colonne. Sanders prit un ton presque implorant pour demander :

« Dites-moi seulement, les mulets de l'arrière ?

— Nous en avons perdu cinq, répondit sèchement Butler. Je n'ai pas pu faire mieux. Mais j'ai ramené tous les autres. »

Il frappa sa bête du talon et disparut vers l'avant, laissant l'esprit de Sanders se perdre dans un monde brumeux que la fièvre rendait encore plus confus. Parmi les questions qui se posaient, l'une d'elles finit par éclipser toutes les autres. Lui, Sanders, hors de combat, ce n'était pas à Butler de donner ses ordres comme il le faisait, en particulier au sujet du campement. Le sergent avait appris quelques bribes du langage Chan dans les montagnes et tenta d'interroger un de ses porteurs.

« Le prince ?

— Mort », répondit l'homme en baissant les yeux.

Il étendit la main derrière la civière. Sanders parvint péniblement à tourner la tête et aperçut le cheval de Pyaung arrêté près de lui. En travers de la selle, encadré par deux hommes de sa garde, gisait le cadavre du prince birman, dont les longs cheveux effleuraient le sol.

Il n'eut pas le temps de s'émouvoir et de se poser des questions quant à ce que représentaient cette mort et sa propre blessure. Les bêtes se remettaient en marche, quittant la piste, se dirigeant dans la forêt vers un point qu'une volonté leur avait désigné. « Il a donné des ordres, c'est lui qui donne des ordres », répéta-t-il tandis que la fièvre montait. « Mon Dieu ! qu'allons-nous devenir avec ce camé de malheur ? »

XII

Comme il l'avait déclaré, Butler s'occupa d'abord du campement, utilisant comme interprète l'adjoint du prince, qui baragouinait un peu d'anglais. Mu manifesta d'abord quelque hésitation à lui obéir, puis s'inclina et transmit ses ordres. Les mulets furent débâchés et entravés sous les arbres, la cargaison placée au centre, sous la surveillance d'un poste de garde deux fois plus important que d'ordinaire. Il fallut ensuite se soucier des blessés. Les morts, cinq soldats et un muletier, étaient restés sur place. Seul le corps de Pyaung avait été ramené par les hommes de sa garde personnelle, qui s'apprêtaient maintenant à l'enterrer. Des infirmiers, qui connaissaient les soins élémentaires à donner dans ces cas-là, pansaient les blessés légers. Huit autres, plus gravement atteints, gémissaient, allongés sur le sol. Une décision serait prise à leur sujet le lendemain, avant le départ.

Seulement après avoir réglé ces questions, Butler revint vers Sanders, déposé par ses porteurs sur son sac de couchage. Aidé par un des infirmiers, il nettoya la plaie et refit le pansement. Le sergent lui-même, qui avait l'habitude de ces affaires, examinait sa cuisse et donnait des instructions à ses soigneurs.

« Si ça ne s'infecte pas, grogna-t-il, ce ne sera pas grave. Mais j'en ai pour plus de quinze jours à ne pouvoir marcher ni même me tenir à cheval.

— On vous portera. Dans dix jours, nous arriverons au but. »

Sanders secoua la tête d'un air morose.

« Et pendant ce temps, vous vous imaginez peut-être que tous ces gars vont marcher comme des agneaux sous votre commandement ? Je reconnais que vous ne semblez pas trop mal vous en tirer pour l'instant ; mais attendez un peu... Allez-vous m'expliquer ce qui s'est passé, à la fin ? Je suis tombé dans le cirage alors que la moitié de la caravane disparaissait, entraînée par ces maudits brigands. »

Aussitôt après l'explosion et dès les premiers coups de feu, Butler s'était immobilisé, paralysé par l'émotion, comme autrefois au Viêt-Nam en face d'un danger subit. Mais ce saisissement ne dura pas. Un sentiment plus puissant que la peur obligeait celle-ci à se résoudre : la nécessité impérieuse de trouver sur-le-champ une solution à un problème essentiel, solution qui réclamait toutes les ressources de son esprit et n'admettait pas le tremblement de son corps. Il tenta d'expliquer son état d'âme ; sans forfanterie, mais sans chercher à minimiser son rôle.

« Comprenez-vous ? Quand je les ai vus se ruer sur les mulets, j'ai été envahi par la vision totale de la catastrophe. Nous étions séparés d'eux par un abîme et les gens d'en haut nous empêchaient de le contourner. Plus de deux tonnes de mon héroïne s'évanouissaient sous mes yeux.

— Parbleu ! J'ai bien compris ça, moi aussi.

— Et les sacs les plus précieux ; ceux qui contenaient le produit le plus raffiné, celui des dernières semaines !

— J'avoue que ce détail m'a échappé, grommela Sanders. C'était bien le moment !

— Vous étiez encore étourdi par l'explosion quand j'ai sauté.

— Vous avez sauté ?

— Dans le vide, ou presque. Il fallait faire quelque chose très vite, saisissez-vous ? Pyaung et ses soldats seraient revenus trop tard. Essayer de contourner la brèche ? On se serait fait descendre les uns après les autres. Tout d'un coup, j'ai compris ce qu'il fallait faire. Plutôt, je n'ai pas réfléchi, j'ai senti comme un choc électrique. J'ai été projeté en avant par une puissance irrésistible. »

Il revivait cet instant avec une intensité frénétique proche de l'hallucination, comme s'il marquait un tournant décisif de son existence, comme s'il ne voulait pas laisser perdre une seule des images contemplées alors, une seule des sensations qui l'avaient bouleversé. Il s'exprimait avec une véhémence fébrile, avec le souci d'être compris, de faire réapparaître le tourbillon dans lequel il s'était laissé emporter et, parfois, un accent triomphal

que Sanders connaissait bien : c'était le sien quand il racontait à Pyaung quelques-uns de ses exploits passés.

« J'ai fait un signe aux soldats qui se trouvaient auprès de nous. Ils sont restés hésitants ; un signe ne suffisait pas. Alors, j'en ai empoigné un par l'épaule et j'ai sauté, oui, j'ai sauté ; je me suis laissé glisser avec lui à la verticale du sentier. Là, les hommes des crêtes ne pouvaient plus nous voir. Vous me suivez ?

— Parbleu ! Une sorte de précipice, si je me souviens bien ?

— Presque. Des rochers croulaient avec nous, mais je ne lâchai pas le soldat, pas plus que ma carabine. Et les autres ont compris et nous ont suivis. Braves gens, il suffisait de leur montrer le chemin. Tous, nous avons ainsi roulé dans une cascade d'éboulis, mais personne n'a perdu son arme, jusqu'au lacet du sentier en dessous. Là, je ne me suis pas arrêté ; il ne fallait pas. Bien au contraire, j'ai replongé, entraînant les autres, plus bas ; tout juste eu le temps de voir le premier mulet détaché qui arrivait. Il fallait s'éloigner encore des crêtes, plus bas, toujours plus bas. Ils étaient obligés d'emprunter ce sentier ; pas d'autre chemin pour les bêtes. Nous avons encore roulé, traversé un deuxième, un troisième, puis un quatrième lacet, toujours à la verticale. J'ai des bleus et des éraflures sur tout le corps ; rien de grave. Nous sommes arrivés un peu au-dessus du fond du ravin. C'est là que j'ai fait installer mes hommes, dissimulés dans la forêt.

— Vos hommes ! Vous parlez maintenant comme un sous-officier des marines, gronda Sanders.

— À notre tour de tendre une embuscade, en bénéficiant du terrain et de l'effet de surprise. Et ils n'étaient plus couverts par les tireurs d'en haut. Saisissez-vous mon plan ?

— Par le diable, si je comprends ! s'écria Sanders, qui commençait à être pris par ce récit au point d'en oublier sa blessure. Pas mal raisonné pour un drogué. Et sous les balles encore... Butler, ajouta-t-il en changeant de ton, il faut que je vous dise : j'avais cru que vous vous étiez sauvé. Je vous ai traité de lâche. Je vous dois des excuses. J'avais juré de vous abattre si je vous retrouvais. »

Butler haussa les épaules comme si ce point était sans importance et continua son récit sur le même ton. Le reste n'était pas difficile à deviner. Les voleurs de mulets ne tardèrent pas à apparaître avec les bêtes. Il avait donné l'ordre à ses hommes d'attendre qu'ils fussent à bonne portée ; il ne voulait pas prendre de risque. Presque à bout portant, ils ouvrirent sur eux un feu qui les décima et sema la panique dans leurs rangs. Démoralisés à leur tour et croyant avoir affaire à une troupe beaucoup plus importante, les survivants s'enfuirent en abandonnant le butin, sauf cinq mulets qui s'étaient sauvés au galop vers le fond du ravin.

« J'ai hésité à engager une poursuite. Mais nous étions trop peu nombreux. Ils auraient fini par s'en apercevoir. En terrain découvert, nous n'avions guère de chances. Il fallait aussi s'occuper des bêtes récupérées, qui ruaient dans tous les sens, et remonter vite voir ce qui se passait en haut. J'ai décidé de faire la part du feu.

— Et vous avez eu raison, approuva Sanders. Il y a des cas où il faut savoir faire la part du feu. »

Il fit un rapide calcul mental.

« Cinq et quatre, neuf bêtes perdues, soit un peu plus de cinq-cents kilos ; mettons dix pour cent. Dans une opération de ce genre, c'est une perte normale et je suis persuadé qu'un tel pourcentage a été prévu dans les hautes sphères. Mais cela ne nous laisse plus aucune marge et nous ne sommes pas arrivés.

— D'après Pyaung, c'était le passage le plus dangereux. C'est pour cela que j'ai ordonné la remise en marche immédiate. Dans dix jours, nous serons arrivés.

— Si tout va bien. Nous avons perdu Pyaung, dit sombrement Sanders ; un homme précieux, en plus d'un ami. Avec lui, nous pouvions être sûrs des soldats. Aujourd'hui... »

Il n'acheva pas sa pensée. Il savait que les soldats Ghans auraient suivi leur chef au bout du monde. Lui disparu, et avec les pertes sévères subies aujourd'hui, on pouvait s'attendre à d'autres ennuis du côté de la troupe.

« Ils m'ont obéi, dit Butler. Vous blessé et le prince mort, j'ai senti qu'il fallait prendre le commandement aussitôt, sans les

laisser souffler. Ils m'ont obéi et ils m'obéiront », répéta-t-il avec énergie.

Sanders le regarda dans les yeux, de plus en plus médusé et avec un début de respect.

« Une vocation de chef, murmura-t-il ; jamais je n'aurais pu imaginer cela. En tout cas, vous avez agi comme il le fallait. Mais ils vous ont suivi à cause du danger encore proche ; et aussi parce que votre conduite, je veux dire votre plongeon dans le précipice, les a impressionnés. Soyez sûr qu'en ce moment ceux qui vous ont accompagné sont en train de raconter aux autres comment vous avez réagi. Un gros atout pour vous. Seulement, le danger passé, ils vont réfléchir, cette nuit, demain, et personne ne peut alors prévoir leurs réactions.

— Ils marcheront droit, affirma Butler avec un sourire. Je le garantis. »

Sanders l'observa en silence pendant un long moment.

« Vous monterez mon cheval, dit-il enfin. Pour ces hommes, c'est important. Moi, je ne pourrai plus vous aider que de mes conseils... en admettant que vous en ayez besoin, ajouta-t-il avec une sorte d'humilité qui n'était guère dans son caractère.

— D'accord. Maintenant, il vous faut essayer de dormir.

— Pas avant d'avoir informé Wong. Je tiens à le faire moi-même. »

Il se fit donner le poste de radio, du papier et un crayon. Butler le quitta pour aller faire un tour dans le campement et vérifier que les sentinelles étaient à leur poste.

Sanders le regarda s'éloigner en secouant la tête, comme pour chasser le tourbillon de sentiments confus qui l'envahissait, puis il se mit à rédiger son message et à manœuvrer l'émetteur avec effort. Il savait Wong à l'écoute chaque soir à cette heure. La réponse lui parvint moins d'un quart d'heure plus tard. Le Chinois n'était pas long à pénétrer une situation critique et à prendre une décision. En attendant celle des autorités supérieures, il prenait sur lui de donner son accord pour que Butler conservât le commandement de l'expédition, comme Sanders le suggérait.

Butler tardait à revenir. Le blessé sentait la fièvre monter et ne pouvait trouver le sommeil.

Il songeait à toutes les difficultés qui allaient surgir en l'absence du prince, maudissait son impuissance et s'agitait sans cesse.

Un brouhaha lui parvint du centre du campement, puis la voix de Butler qui s'élevait, impérieuse, dominant toutes les autres. Il paraissait en colère, s'exprimait en anglais et Sanders crut comprendre que Mu traduisait ses paroles. Il ne tarda pas à apparaître, accompagné de l'adjoint et de deux soldats dont le visage fermé manifestait de la rancune. Mu ne semblait pas de meilleure humeur. Le sergent comprit que les difficultés prévues par lui commençaient. Butler ordonna au traducteur.

« Dis-leur de déposer leur arme ici. Demain, ils prendront la place de deux muletiers. »

C'était une punition humiliante. Mu eut un coup d'œil vers Sanders, qui lui fit signe d'obéir. Il s'exécuta, mais visiblement de mauvaise grâce et traduisit l'ordre dans le langage Chan, qui ne ressemble à aucun autre. Les deux soldats parurent hésiter, puis déposèrent leur fusil.

« Ils ne le reprendront que lorsque je les jugerai assez punis. Qu'ils disparaissent maintenant ; je ne veux plus les voir.

— Qu'ont-ils fait ? demanda Sanders quand les soldats se furent éloignés.

— J'avais donné l'ordre de ne pas allumer de feu ce soir. Nous sommes encore dans une zone dangereuse. Ils m'ont désobéi. »

Sanders, sentant l'importance de l'incident, et malgré la fièvre qui le harcelait utilisa toutes ses connaissances du langage Chan et l'autorité acquise sur ces montagnards parmi lesquels il vivait depuis longtemps pour le soutenir auprès de Mu.

« Le prince Pyaung les aurait punis beaucoup plus sévèrement, tu le sais bien.

— Mu le sait ; mais il était le prince Pyaung.

— Il n'est plus et moi je suis hors d'état de commander. Il faut quelqu'un pour le faire si nous voulons sortir d'ici. Le grand

chef à qui j'ai télégraphié a désigné celui-ci. C'est à lui que les soldats doivent obéir, comme je le ferai moi-même. »

Ceci était une ruse assez machiavélique, mais que Sanders savait efficace. En fait, il n'entrait en contact par les ondes qu'avec le Chinois de Rangoon, qui occupait un échelon à peine plus élevé que le sien dans l'organisation. Mais, depuis longtemps, le bruit s'était répandu parmi les soldats qu'il conversait ainsi chaque soir avec un très haut personnage auréolé de mystère et il n'avait rien fait pour dissiper cette légende ; bien au contraire. Pyaung, lui-même, qui savait à quoi s'en tenir, l'entretenait avec autant de soin que lui et s'en servait à l'occasion quand il devait donner un ordre difficile à exécuter. L'évocation d'un très, très grand chef, distant et invisible, impressionnait les humbles montagnards et leur ôtait toute velléité de désobéissance. Ainsi, le fantôme de Fitz, un seigneur de la pire des pègres d'Occident, se présentait-il parfois dans leurs rêves avec l'aura d'un génie tout-puissant, dont il fallait exécuter toutes les volontés, sous peine d'être maudit et foudroyé.

Mu s'inclina, mais Sanders le sentait encore réticent. Sans doute espérait-il prendre lui-même le commandement, ce dont le sergent ne le jugeait pas capable. Il allait se retirer en silence, quand des gémissements plus aigus s'élevèrent dans le coin où l'on avait allongé les grands blessés. Il s'arrêta et secoua la tête.

« Trois au moins morts demain, dit-il. Mu en est certain. Que faut-il faire ?

— Je vais voir si je peux quelque chose pour eux », dit Butler en se levant.

Il revint au bout de quelques instants et s'empara du sac où Sanders rangeait les doses d'héroïne qu'il lui octroyait chaque soir, suivant leurs conventions.

« Vous permettez ? »

L'ancien sergent le regarda sans répondre. Butler sortit les petits paquets du sac. Il en restait dix, un pour chacun des jours prévus pour la fin du voyage. Il en prit huit et remit les deux autres dans le sac.

« En cas de nouvel accident. »

Abasourdi, Sanders eut un geste comme pour protester. La voix de Butler se fit sarcastique.

« Ne craignez rien, dit-il. Je sais faire les piqûres. J'ai une grande expérience. »

Il prit la seringue réservée à son propre usage et s'éloigna de nouveau. Mu avait observé la scène, ne pensant plus à se retirer. Comme tous les soldats, il connaissait les habitudes de Butler et n'ignorait pas ce que ces sachets représentaient pour un drogué. Les deux hommes ne pouvaient le voir dans l'obscurité, mais l'imaginaient sans peine accroupi auprès des blessés. Les gémissements s'éteignirent peu à peu. Un silence profond pesait sur le camp quand Butler revint. Dans l'ombre, Sanders le devinait, tous les soldats avaient épié son manège.

« Et vous ? demanda-t-il.

— Je n'en ai plus besoin, répondit Butler. Je suis désintoxiqué. »

Mu, le guerrier Chan, le regarda d'un air curieux, sans faire aucun commentaire. Il se contenta de se courber, en même temps qu'il portait la main à sa casquette, dans un salut bizarre qui tenait à la fois du militaire et du mandarin chinois.

Il parla une dernière fois, s'adressant à Sanders en langage Chan, tout en hochant la tête d'un air appréciateur.

« Les soldats obéiront au nouveau chef, dit-il. Mu le promet. »

XIII

Fitz connut des heures douloureuses quand il reçut le message de Wong faisant un récit succinct de l'embuscade. La conclusion relativement heureuse de l'affaire ne lui rendit son calme qu'en partie. Certes, il avait prévu au moins dix pour cent de perte, comme le devinait Sanders. Même avec un pourcentage plus élevé, l'opération serait encore largement payante ; mais il restait encore un tiers du trajet à parcourir et l'élimination des deux hommes sur lesquels il comptait prenait l'aspect d'une catastrophe. Restait ce Butler, à qui Wong suggérait de confier le commandement de l'expédition, sur proposition de Sanders. Cette improvisation, contraire à l'esprit de ses plans longuement médités, lui parut d'abord une folie dangereuse. Il fit part de ce point de vue à Herrick.

« Peut-on confier la responsabilité de milliards de dollars à un homme qui, cloîtré dans son laboratoire, n'a acquis aucune expérience du pays et de ses brigands d'habitants ? qui n'a aucun sens du commandement, qui ne sait pas tenir un fusil ? Et un drogué par-dessus le marché !

— Vous n'avez pas le choix », remarqua Herrick.

Fitz dut en convenir. Personne d'autre à qui confier cette mission ! Il se le reprocha comme une imprévoyance de sa part.

« Et puis, relisez le message de Wong. Il apparaît que Butler s'est rudement bien comporté dans cette affaire. Esprit de décision et bravoure. Il semble bien qu'il ait appris à tenir un fusil et à s'en servir. »

Fitz relut le récit du Chinois, qui rapportait l'appréciation de Sanders. La conclusion lui sauta aux yeux : jamais l'organisation n'avait contracté une dette de reconnaissance aussi lourde envers un seul de ses membres. Il se décida sans plus tarder et confirma dans un bref message la promotion de Butler comme commandant en chef.

Stephens ne fut pas moins angoissé en lisant les premières nouvelles de l'agression. Comme ses agents de Thaïlande recueillaient d'heure en heure des bribes de renseignements parfois contradictoires, il vécut quelques jours de transes insupportables, imaginant la cargaison pillée et éparpillée dans le Sud-Est asiatique. Un rapport plus précis, serrant d'assez près la réalité, le rassura enfin un peu. Mais en même temps que ce document lui redonnait de l'espoir, il contenait des informations en apparence si peu vraisemblables qu'il retombait dans une douloureuse incertitude.

Après leur échec, échec relatif se soldant tout de même par un butin appréciable, impressionnés par le brusque renversement de la bataille, dû à l'initiative d'un seul homme blanc, les Lahus n'avaient pu tenir leur langue. Le récit qu'ils firent de l'incident parvint jusqu'en Thaïlande, permettant aux hommes du B.n.d.d. de reconstituer les deux phases de l'engagement. Le rôle de Butler y était exalté (car il s'agissait bien du troisième homme ; leur description ne pouvait s'appliquer à un autre) comme celui d'un géant, d'un héros, d'un paladin, par la main duquel c'était un honneur de subir une défaite. Même en faisant la part de l'imagination orientale, ce que ne manquaient pas de faire les agents, décantant les exagérations et invraisemblances trop évidentes, il en restait assez dans leur message pour stupéfier ceux qui, comme Stephens, connaissaient les antécédents du personnage.

Un dernier rapport, reçu deux jours plus tard, apprit à Stephens que, selon toute vraisemblance, c'était maintenant Butler qui dirigeait l'expédition. L'ayant lu et relu, il décida brusquement de ne pas supporter seul ces extravagances. Il n'avait eu que peu d'occasions de rencontrer le docteur Edmund ces derniers temps. Allen étant en mission dans un État éloigné, il se rendit tout droit chez le psychiatre, dans l'espoir d'entendre des commentaires raisonnables et éventuellement de recevoir un sage avis.

« D'abord, docteur, reconnaissez-vous cet individu ? »

Après un échange de politesses écourté, Stephens répondit au regard interrogateur du docteur en lui mettant sous les yeux

le portrait-robot reçu de Thaïlande quelques semaines auparavant. Edmund n'hésita pas deux secondes.

« Butler, Stephens, John Butler. Cet ancien G.I. dont nous avons longuement parlé un soir, ce drogué dont j'ai dû m'occuper à plusieurs reprises ; en vain, hélas ! Si je me souviens bien, vous prévoyiez que vous auriez, vous aussi, à mettre le nez dans ses affaires, pour des raisons différentes des miennes. Ce jour est-il arrivé ?

— Vous pouvez en être certain, maugréa Stephens. Mais êtes-vous bien sûr que c'est lui ?

— Aucun doute pour moi, et vous savez que j'ai de bonnes raisons de le connaître. C'est lui ; avec des nuances différentes, toutefois ; un regard plus éveillé, une expression plus ferme.

— Un portrait-robot ne peut avoir la fidélité d'une photographie.

— Bien sûr ; les joues un peu plus pleines, aussi. Il a l'air en meilleure santé que lorsqu'il était dans ma clinique.

— Le grand air, grommela Stephens avec rancune.

— Mais je suis affirmatif, c'est lui. Je devine que vous avez des raisons sérieuses de vous intéresser à lui. Aux dernières nouvelles, il était en train de dégringoler la pente trop classique des drogués. Que puis-je faire pour vous ? Ou pour lui ?

— Pour moi, d'abord, docteur ! s'écria Stephens d'une voix étrangement plaintive. Pour moi, je voudrais un diagnostic impartial ; savoir si à force de m'occuper de truands et de piqués, je ne suis pas en train de battre la campagne et d'ajouter foi à des contes de fées ?

— Je ne crois pas, dit le psychiatre sans s'émouvoir. Vous ne présentez pas les symptômes de mes clients habituels. Je remarque seulement que vous paraissiez être sous le coup d'un choc émotif.

— Bon ! Pour lui, alors. Écoutez-moi, docteur, cet esprit faible, ce paresseux, ce bon à rien, ce drogué invétéré, ce minable sans rien dans le ventre, d'après votre description...

— Je ne me suis pas avancé jusque-là, protesta le docteur. J'étais assez pessimiste, je l'avoue, quant à son avenir. Toutefois, à une certaine époque, j'avais cru discerner chez lui

quelques traits singuliers, intéressants, pouvant peut-être faire espérer...

— Le diable vous emporte avec votre prudence et vos réticences ! s'écria Stephens avec une animation témoignant à quel point les récents développements l'avaient ému. Laissez-moi vous mettre au courant des faits, dont nous sommes quelques cerveaux, au Bureau, à tenter de faire une synthèse logique, sans y parvenir le moins du monde. Donc, ce pauvre type, ce poltron, vient de faire preuve de la bravoure la plus éclatante, dans un pays de sauvages dont je dois vous taire le nom, où la morale n'est pas la même que chez nous, mais où les pires bandits savent apprécier le courage. Que dites-vous de cela ? »

Il lui raconta les grandes lignes de l'incident. Le docteur écoutait son récit, un sourcil haussé par l'attention, aussi intéressé semblait-il par l'exposé des faits que par la surexcitation d'un homme calme et pondéré comme Stephens, lequel avait l'habitude de fourrer son nez dans des affaires peu banales.

« Voilà, et ce que je voudrais savoir surtout, docteur, pour la tranquillité de mon âme, c'est si vous pensez qu'il va continuer à se conduire ainsi, s'il est capable de faire preuve, d'une manière durable — Seigneur, pendant quelques jours au moins ! — d'énergie et de courage.

— Je ne le pense certainement pas, dit le docteur en secouant la tête. Je crois comprendre ; il n'a pu se conduire ainsi que sous l'effet d'une injection plus forte de sa drogue habituelle. Il a agi dans un accès fébrile. Cela arrive parfois. Une dose excessive peut se traduire par un acte criminel, un suicide, exceptionnellement par un geste de folle bravoure. Je n'en ai jamais vu d'exemple moi-même, mais je sais que cela peut exister. Après tout, Stephens, ce poison s'appelle héroïne ; il doit y avoir une raison. Oui, une crise de folie, un élan de témérité passagère comme certains buveurs peuvent en être capables sous l'influence de l'alcool, avant de retomber dans leur hébétément. Je suppose qu'il paiera cela très cher par la suite. Il a dû le payer déjà. Une horrible dépression.

— Moi qui espérais que vous me rassureriez ! s'écria Stephens en levant les bras au ciel. Mais vous ne comprenez donc pas qu'il n'y a plus que lui maintenant pour conduire l'expédition à bon port ! Deux autres sur lesquels on pouvait compter pour cela, sur lesquels je pouvais compter, sont éliminés. Que va devenir la cargaison, avec ce drogué de malheur ! »

Son souci de la voir arriver intacte s'exprimait de la même manière que celui de Fitz et de Sanders. Cependant, une pensée le rassura un peu.

« Il n'y a pas que cela, docteur. Il a prouvé auparavant qu'il était capable de persévérance. » Il lui expliqua comment Butler s'était astreint pendant des mois à travailler avec acharnement pour acquérir des connaissances de chimie et comment il avait réussi une réalisation considérée comme un tour de force par les trafiquants.

« Persévérance et application, docteur, vous m'entendez ! Il ne s'agit pas là d'une crise passagère. Persévérance, travail régulier, quotidien. Je le sais bien, c'est son professeur, une sorte de dinde ingénue, qui me l'a affirmé, la pauvre folle, après lui avoir donné des leçons pendant des mois.

— Une femme dans sa vie ?

— Celle dont je vous avais parlé. Oui, elle a été sa maîtresse, mais...

— Je vous l'ai dit : une femme peut avoir une influence considérable sur ces malheureux et provoquer une guérison durable. De cela, j'ai connu plusieurs exemples. Un cas très banal.

— Banal ! Mais il n'est pas guéri, docteur, s'écria Stephens au comble de l'énervement. Je sais de source sûre qu'il a continué de se droguer régulièrement là-bas, tous les jours. Les Chans l'ont affublé d'un sobriquet qui se traduirait ici par intoxiqué, ou camé, si vous préférez. Seulement, aujourd'hui, je parie qu'ils y ajoutent un autre qualificatif ; quelque chose comme : le camé sans peur et sans reproche, je vois ça d'ici ! Et puis, vous vous égarez, cette fille n'était rien pour lui. Je le sais ; j'en ai la preuve. Il l'a plaquée avec à peine un mot d'excuse, dès qu'il a

été en mesure de voler de ses propres ailes, je veux dire dès qu'il a su assez de chimie pour pouvoir fabriquer sa maudite drogue.

— Appât du gain, alors, je ne vois que cela, conclut Edmund avec un haussement d'épaules. Un brusque intérêt pour l'argent, qui devient très vite une passion. Elle ne l'a pas guéri de son vice, mais la jugulé. Encore un cas qui ne sort pas de l'ordinaire. »

La moue rechignée du docteur Edmund montrait une fois de plus le peu d'intérêt qu'il accordait aux cas de ce genre.

« Je présume qu'on doit le payer très cher étant donné les services rendus, ajouta-t-il d'un air indifférent.

— Je le suppose ; quoique on ne sait jamais avec ces gens-là. Le monde des trafiquants est un monde à part. Ce ne sont pas toujours les plus méritants qui sont le mieux payés. Ou bien, au contraire, n'est-il pas si exceptionnel, après tout ? C'est donc votre diagnostic final, docteur, l'appât du gain ?

— Je ne vois aucune autre explication. »

Stephens se retira, insatisfait. Le docteur resta un moment pensif, puis secoua la tête avec énergie, comme s'il voulait chasser de ses pensées un sujet sans intérêt. Il n'y parvint pas, ce qui parut lui causer un certain agacement. Sans doute, l'émoi de Stephens commençait-il à l'influencer. En y réfléchissant encore, il eut l'impression que le sujet en question pouvait bien posséder des traits de caractère ayant échappé à sa science et à son expérience. De mauvaise humeur, presque contre son gré, il alla à sa bibliothèque et se mit à relire les documents autrefois rassemblés sur Butler.

XIV

Le Salouen achevait sa métamorphose dans sa dernière étape vers la mer. Le ruisseau filiforme du Tibet, le torrent cristallin dont la turbulence explosait en cascades et rapides tumultueux dans l'État Chan s'étaient transformés en un fleuve immense au cours régulier et assagi, dont les eaux commençaient à prendre la teinte ocre des rizières après la récolte et une longue période de sécheresse. Quelques embarcations, sampans et petites jonques, révélaient la proximité de la plaine. L'air frais de la haute région cédait la place à la moiteur gluante de la basse Birmanie. La caravane pouvait encore se déplacer sans attirer l'attention dans les dernières collines arides et désertes mais, sur la rive droite, plus plate, on pouvait déjà apercevoir les premières cultures du monde civilisé.

Les hommes sentaient cette approche. Soldats et muletiers semblaient manifester de la répugnance à aller de l'avant. Habitué à faire face avec courage aux périls de la montagne, ceux qui les guettaient dans la plaine, près des villes et des villages, leur apparaissaient redoutables dans leur imprécision. Les bêtes elles-mêmes montraient de la nervosité. Mu s'approchait souvent de Butler pour lui faire part de son inquiétude et lui demander s'ils devraient encore progresser longtemps dans cette direction. Il fallait à celui-ci toute l'autorité acquise à la tête de l'expédition pour rassurer un peu Mu et ses hommes et les inciter à avancer sans regimber.

Il est vrai aussi que le voyage semblait devoir se terminer heureusement. N'ayant plus rencontré d'obstacles sérieux depuis l'embuscade des Lahus, les soldats s'étaient mis d'accord pour attribuer cette clémence du Ciel à la stature de leur nouveau chef, à sa bravoure et à la faveur dont il jouissait auprès des dieux. Cette interprétation n'était pas entièrement fausse. En fait, comme le pressentait Stephens, une légende se tissait autour de Butler, en Birmanie et jusqu'en Thaïlande.

Malgré la convoitise excitée par le trésor, personne parmi les pirates de la montagne ne se risquait plus à affronter pareil adversaire et la caravane, maintenant intangible, poursuivait sa marche sous la protection de ses vertus. Il tenait parole et ne se droguait plus. Les fumées de l'encens glorieux qu'il sentait s'élever vers lui à chaque détour du sentier ajoutaient une ivresse euphorique au sentiment de ses responsabilités nouvelles, le maintenant ainsi dans un état d'exaltation lucide.

Il rassura en souriant Mu, qu'il avait pris en amitié. L'expédition touchait à sa fin. La prochaine étape, qu'ils effectueraient de nuit, serait la dernière. Les Chans pourraient reprendre aussitôt après le chemin de leurs montagnes. Mu s'empressa de communiquer la nouvelle à ses hommes et tous marchèrent d'un pas plus léger.

La caravane quitta les collines et suivit un sentier qui menait au Salouen. Butler marchait en tête et servait de guide. Il s'orientait sans trop de mal dans une nuit claire. Il connaissait par cœur, pour l'avoir étudié avec soin, un plan détaillé, envoyé autrefois par Wong à Sanders. Tous les accidents du relief et les moindres ruisseaux y étaient indiqués et formaient des repères précieux.

Il fit arrêter la colonne sur une plate-forme en partie déboisée qui dominait le fleuve. Les mulets ne devaient pas aller plus loin. Il se dirigea vers le groupe de trois arbres morts marqués sur le plan et aperçut au pied de l'un deux un pieu métallique enfoncé presque au ras du sol : le premier signal. Il respira plus librement. La veille, malgré le dernier message de Rangoon, il se sentait encore tenaillé par la crainte que la jonque ne fût pas au rendez-vous, ce qui les aurait placés dans une situation dramatique.

Il consulta sa montre, s'approcha au bord de la plate-forme et fit les flashes convenus avec sa torche. La réponse fut presque immédiate. Une bouffée d'orgueil empourpra son visage et l'exaltation de la réussite le rendit incapable de réaction pendant quelques instants. Il avait conduit l'expédition à bon port, une randonnée sans précédent dans l'histoire de la drogue

et qui pourrait bien devenir aussi célèbre que son exploit de chimiste dans le monde des trafiquants.

Le reste de l'opération se passa assez vite et en silence. Ses instructions données au préalable, chacun connaissait exactement son rôle et aucune minute ne fut perdue. Pendant qu'il descendait vers le fleuve par un sentier étroit, soldats et muletiers déchargeaient la marchandise. Arrivé au bord de l'eau, il aperçut la jonque, ancrée à une vingtaine de mètres de la rive et répéta le signal. Deux sampans s'en détachèrent et abordèrent. Dans l'un se trouvait Wong. Le Chinois avait abandonné pour une nuit le confort douillet de son bungalow de Rangoon, tenant à vérifier lui-même l'embarquement de la marchandise. Ils n'échangèrent que peu de mots avant le début du chargement. Déjà, les hommes descendaient le sentier, portant les sacs sur le dos et les déposaient sans bruit dans les sampans, qui commencèrent une navette entre le rivage et la jonque.

Alors seulement, Wong et Butler échangèrent quelques paroles à voix basse, celui-ci confirmant certains détails que Wong connaissait déjà.

« Dix pour cent de pertes, conclut-il.

— Raisonnable, Mr. Butler, dit Wong. Dans toute opération de cette sorte, il y a des pertes.

— Et à peu près le même pourcentage en hommes.

— Pas trop non plus. Impossible de faire des omelettes sans casser des œufs, comme on dit en Occident. Comment va Mr. Sanders ? »

Sanders était en mauvais état. Sa blessure infectée, la fièvre ne le quittait pas. Des soldats descendaient en ce moment sa civière et chaque secousse lui arrachait des gémissements. Wong le salua et le fit embarquer sur la jonque.

« Je l'emmènerai avec moi à Rangoon. Demain soir, il sera dans une clinique ; le docteur ne pose pas de questions. Pour vous, Mr. Butler, j'ai reçu des instructions nouvelles. Oui, une proposition à vous faire. »

Butler releva la tête. Depuis leur rencontre, il mourait d'envie de poser une question à son propre sujet.

« Seriez-vous disposé à continuer le voyage sur la jonque qui doit débarquer la marchandise en un lieu que je vous indiquerai ?

— J'accepte de tout cœur, déclara Butler, sans demander d'autres précisions.

— J'en suis enchanté. On le sera aussi en haut lieu. On a grandement apprécié les immenses services rendus par vous à l'organisation, Mr. Butler. On sait que c'est grâce à vous que l'expédition de Birmanie a été menée à bon port. C'est pourquoi on vous propose de terminer une opération où vous vous êtes déjà si brillamment distingué. On ne voit pas de meilleur chef que vous pour superviser ce nouveau voyage, jusqu'à l'embarquement définitif pour les États-Unis.

Jamais Wong ne s'était montré aussi loquace. Il est vrai que les instructions reçues de Fitz au sujet de Butler spécifiaient qu'il ne devait pas lui ménager les louanges.

Après analyse de la nouvelle situation créée par l'incapacité de Sanders, lequel devait s'embarquer sur la jonque et convoier la drogue jusqu'en Malaisie, Fitz avait pris la décision de confier encore cette mission et cette responsabilité à Butler. Il fallait tout de même quelqu'un de sûr à bord pour surveiller l'équipage. Certes, le patron de la jonque avait l'habitude de ces sortes d'opérations et, d'après Wong, il était régulier. Mais il s'agissait cette fois d'un chargement d'une valeur inouïe. Qui pouvait être certain de sa loyauté si, par hasard, il venait à découvrir la véritable nature du fret qu'il croyait être du riz de contrebande et parvenait à évaluer les richesses enfermées dans sa cale ?

« On ne confie pas des milliards de dollars à un contrebandier chinois et aux quelques ruffians qui doivent composer son équipage ! Cela pendant encore plus d'une semaine, Herrick ! s'était écrié Fitz dans un de ces accès d'angoisse qui l'agitaient de plus en plus souvent à mesure que le temps s'écoulait. Sanders était l'homme de la situation, capable d'imposer sa volonté par la force en cas de nécessité. Butler l'a fort bien remplacé jusqu'ici. Eh bien, il doit continuer.

D'autant plus que la présence d'un homme à nous est indispensable en Malaisie également. »

Herrick approuva ce plan. Mieux valait Butler que personne. Sans doute même valait-il mieux que beaucoup d'autres.

« Je crois que je commence à discerner une extraordinaire personnalité en cet individu autrefois sans relief. Une sorte de mutation. Songez aux échelons qu'il a gravis depuis qu'il marche avec nous, Fitz. Je parie qu'il fera tous ses efforts pour continuer cette ascension.

— Et en arriver à se substituer à vous, ou même à moi, s'il continue dans cette voie ?

— Sait-on jamais ? Vous n'êtes pas contre l'ambition ?

— Il n'en est pas encore là, tout de même ! D'accord pour l'instant. Qu'il conserve le commandement, sur mer comme sur terre.

— Puis-je me permettre une suggestion, Fitz ? Il faut lui faire sentir à quel point vous êtes satisfait de ses services.

— Vous croyez ? Je ne voudrais pas qu'il se hausse un peu trop du col et en arrive à se croire indispensable.

— Indispensable, il l'est ; nous n'y pouvons rien. Et il y a des milliards dans la balance, Fitz, remarqua Herrick.

— C'est vrai, admit celui-ci à contrecœur.

— Croyez-moi. Je commence à bien le connaître. Avec un garçon de ce caractère, l'estime de ses chefs sera un aiguillon puissant. »

Ce fut finalement Herrick qui rédigea le brouillon du message à Wong et il insista sur les points que son expérience des hommes et des travailleurs lui signalait comme essentiels.

Comme conséquence, le Chinois transmettait la profonde satisfaction et les félicitations de l'autorité suprême un peu comme celles d'un général citant un de ses lieutenants à l'ordre de l'armée après une action d'éclat et le promouvant au grade supérieur sur le champ de bataille. Ces témoignages, estimait Herrick, auraient encore plus de valeur aux yeux de Butler que la promesse d'une prime importante, ajoutée sur l'insistance de Fitz. Wong s'acquittait de sa mission en homme de tact, qui comprend l'importance de chaque mot.

Herrick ne se trompait pas. Butler accueillit les louanges de ce chef inconnu de lui avec une exaltation évidente, et accepta avec enthousiasme la proposition qui lui était faite. Aucune ne pouvait tomber plus à propos. Un moment auparavant, à la fierté d'avoir mené à bien une mission délicate se mêlaient le dépit de se voir tenu à l'écart de la suite des opérations et la crainte de laisser le trésor à la garde de mercenaires, lesquels n'auraient pas pour le protéger le foi et le courage que seul le sentiment aigu du devoir peut inspirer.

L'embarquement terminé, Wong et Butler eurent un bref entretien avec Mu. La caravane allégée allait repartir dans quelques instants par le même chemin, les Chans désirant quitter aussitôt que possible le voisinage de la plaine. Wong paya en roupies d'argent la prime convenue à ce dernier stade, y ajoutant même quelque chose de sa propre initiative pour compenser les pertes en hommes. Mu parut satisfait, et bien davantage encore quand Butler lui donna l'accolade. Il le salua très bas avant de disparaître dans la nuit avec ses montagnards.

Les deux hommes montèrent à leur tour sur la jonque, où le patron accueillit Butler en s'inclinant, un peu plus qu'il ne l'aurait fait devant un Blanc inconnu. Dès qu'il eut mis le pied sur le pont, les hommes d'équipage cessèrent de converser et des regards curieux se fixèrent sur lui dans l'ombre. Butler ressentit cette attention comme un hommage et il ne s'illusionnait pas. En quelques jours, sa légende dépassait la haute région et le récit de ses exploits commençait à se répandre au cours des veillées dans les cabanes des pêcheurs et des contrebandiers de la côte. Wong ne s'y trompa pas lui non plus et sourit.

Le patron donna l'ordre de lever l'ancre et, moteur arrêté, la jonque se mit à descendre silencieusement vers la mer, poussée par le courant et par un vent favorable.

Sur le pont, Butler observait les derniers traits nocturnes du pays où il venait de connaître des aventures et des émotions insoupçonnées. La rive droite du fleuve était déjà couverte de rizières plates, mais l'ombre des collines se laissait encore deviner sur sa gauche. Il se retourna pour tenter de découvrir

une dernière fois la masse des hautes montagnes birmanes, mais la nuit les effaçait. Il soupira et reporta son regard vers l'avant.

La jonque parcourut ainsi une trentaine de kilomètres et déboucha dans le golfe de Martaban un peu avant le lever du jour. Là, un sampan s'en détacha, emmenant Sanders, Wong et deux gardes du corps, qui lui seraient utiles pour transporter le blessé vers la voiture qui l'attendait. Pendant la descente du fleuve, le Chinois avait donné à Butler toutes les instructions nécessaires sur la suite du programme et des renseignements sur les associés qui l'accueilleraient en Malaisie, dernière escale avant l'embarquement de la marchandise sur un cargo à destination de New York. Alors se terminerait le rôle de Butler. Wong lui fournit passeport et papiers en règle, munis de visas authentiques, qui devaient lui permettre de regagner les États-Unis en toute sécurité.

Butler regarda le sampan qui s'évanouissait dans l'ombre. Sa dernière vision fut Sanders, couché sur sa civière. Le sergent agitait faiblement la main et, de ses deux doigts tendus, esquissait le signe de la victoire. Il sourit et répondit par le même geste, tandis que la jonque contournait des îlots du golfe et gagnait la haute mer.

XV

Stephens avait mis de côté la carte de Birmanie devenue inutile. Obsédé maintenant par les tableaux du trafic maritime, il en examinait un avec une attention particulière quand Allen entra dans son bureau.

« Ils attendent un chargement de caoutchouc le 15 de ce mois, Sir, en provenance de cette plantation de Malaisie ; un cargo japonais, qui a fait escale à Penang et qui vogue en ce moment vers New York. J'ai de sérieuses raisons de penser qu'il s'agit du stock d'héroïne.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer ? demanda Stephens avec un sourire énigmatique.

— Un ensemble d'indices. Ils ne reçoivent une livraison de cette importance qu'une fois par mois environ et les dates coïncident, si nous évaluons à une semaine le transport de Birmanie en Malaisie, en jonque presque certainement. D'autre part, ils n'ont aucun motif de prolonger le stockage là-bas. Au contraire ; après ces longues tribulations, je parie que l'état-major, ici, brûle d'impatience d'avoir la drogue à portée de la main. Pressés de faire fortune le plus tôt possible. J'ai une autre raison, que je crois valable, Sir.

— Vraiment ?

— Butler a fait sa réapparition à New York. Il a voyagé sous un faux nom, mais ses déplacements ne m'ont pas échappé. Je sais qu'il est arrivé par un avion qui a quitté Penang deux jours après le départ du cargo japonais.

— Et devant l'importance que, nous semble-t-il, il a prise dans l'organisation, vous en concluez qu'il attendait ce départ pour quitter le pays à son tour, son rôle achevé.

— C'est exactement cela. Je considère donc comme très probable que le *Koshiki*, c'est le nom, Sir, que le *Koshiki* transporte la marchandise qui nous intéresse.

— Et moi, j'en suis sûr, Allen ! »

Avec une sorte d'exultation, Stephens mit sous les yeux de son adjoint le tableau qui retenait si fort son attention. Le nom du *Koshiki* y était souligné d'un trait rouge. Allen parut mortifié.

« C'est parfait, Sir ; du moment que vous avez d'autres informations, les miennes...

— Ne vous fâchez pas. J'ai eu le tuyau hier seulement. En fait, mes agents, là-bas, ont pu avoir une antenne sur la plantation même. Ses informations recoupent les vôtres. Il ne fait plus de doute pour moi que ce monstrueux stock de poison est maintenant en mer et se dirige vers New York.

— L'arrivée du cargo est prévue pour le 15 de ce mois. Dans huit jours.

— Dans huit jours exactement ; nous les tenons. Allen ! s'écria Stephens en crispant les poings. C'est au lieu de destination finale, à l'usine même de ce Fitz, que je veux intervenir. Vous avez bien recueilli quelques renseignements sur cette usine, je suppose ?

— En voici un plan détaillé, Sir. Voici aussi celui de la région environnante avec les routes et les sentiers. Comme vous le voyez, les bâtiments sont entourés par une forêt assez dense ; des couverts où il sera aisé de leur préparer une réception digne d'eux. »

Malgré ses efforts, Stephens ne pouvait se retenir de laisser éclater sa jubilation.

« Facile en effet, murmura-t-il en se frottant les mains. Enfantin, même, en comparaison du travail en profondeur, de la patience, de la prudence que nous avons dû..., que vous en particulier avez dû déployer depuis près de deux années.

— J'espère que la douane ne va pas se montrer plus tatillonne qu'elle ne le fait habituellement pour les balles de caoutchouc », remarqua Allen avec une soudaine inquiétude.

La rivalité entre le B.n.d.d. et les fonctionnaires de la douane était de notoriété publique, chacun des organismes cherchant à se faire valoir aux dépens de l'autre, ce qui aboutissait occasionnellement à des échecs retentissants. Stephens se rembrunit aussitôt.

« Voulez-vous ne pas parler de malheur, Allen ! Jusqu'ici, nous avons eu la chance avec nous. Cette satanée drogue nous

arrive intacte, ou presque. Mais non. La douane ne nous coupera pas l'herbe sous le pied, je le sens. Je vous dis que nous les tenons. Il n'y a plus que quelques dispositions à prendre. »

Il s'occupa aussitôt de prendre ces mesures et donna un coup de téléphone confidentiel pour s'assurer la collaboration des forces de police. Puis il reprit son entretien avec Allen.

« Et Butler ? Vous dites qu'il est rentré. Que fait-il ?

— Rien, Sir. Il mène une existence en apparence exempte de souci. Il va au cinéma, au théâtre. Il fréquente des bibliothèques. Bien entendu, je le fais surveiller avec discrétion. D'après mon agent, il a un peu engraisé. Son teint s'est hâlé. Le soleil des Tropiques, évidemment. En résumé, il paraît en parfaite santé, si c'est sa santé qui vous intéresse, Sir. »

Stephens haussa les épaules : un mouvement d'exaspération qu'il ne pouvait contrôler à l'évocation de Butler.

« Cet animal n'a pas fini de me surprendre, ronchonna-t-il. De toute façon, son rôle est terminé. Fitz n'a plus besoin de ses services et je présume qu'il l'a récompensé avec un cadeau lui permettant de se la couler douce jusqu'à la fin de ses jours. Continuez la surveillance discrète. Nous l'arrêterons quand nous en aurons terminé avec les autres, les gros, le gros surtout ; c'est celui-là que je veux prendre la main dans le sac. »

XVI

Fitz ne put résister au désir de se rendre à l'usine pour assister à la réception de la marchandise. Le coup était trop important, trop merveilleusement réussi pour qu'il ne fût pas présent, sur le terrain même, à l'instant de sa conclusion triomphale. L'opération avait nécessité plusieurs années de préparation méthodique, exigé de sa part des risques énormes, un mélange constant d'audace et de ruse, en un mot toutes les ressources de son esprit organisateur ; il pouvait maintenant se laisser aller à l'ivresse du succès, après ces derniers mois d'angoisse.

Deux de ses collaborateurs se tenaient près de lui : l'indispensable Herrick et Briggs, le directeur de l'usine, qui présidait à la fabrication des pneumatiques avec une compétence indiscutée et se disposait maintenant à exercer ses talents dans un autre domaine. Les trois hommes se promenaient dans la manufacture sans autre but apparent que de passer en revue les différents ateliers. Rien d'anormal à cela : ce n'était pas la première fois que Fitz, membre important du conseil d'administration, faisait une telle inspection. Aucun des contremaîtres, aucun des ouvriers ne trouvait à redire à ce qu'il s'intéressât à tel ou tel procédé nouveau, ce qu'il ne manquait jamais de faire, prouvant par ses questions que la technique de l'usine ne lui était pas étrangère. En fait, avant chacune de ses visites, il s'astreignait à apprendre par cœur une note fournie à sa demande par Briggs, ne reculant devant aucun effort pour parfaire la vraisemblance de son personnage.

L'ensemble du petit personnel ignorait la véritable nature de l'opération en cours ce matin-là et était loin de se douter que l'enceinte de leur travail familial allait recevoir dans peu de temps le stock d'héroïne le plus important jamais rassemblé aux États-Unis. Les chauffeurs des camions ainsi que les manœuvres envoyés au port pour charger la marchandise

croyaient manipuler des balles de caoutchouc anodines comme ils le faisaient chaque mois. Seuls, Briggs et Summer, l'ingénieur chimiste chargé des recherches, connaissaient le secret. En cela, la combinaison de Fitz était ingénieuse et il s'en glorifiait, l'imaginant sans faille.

Il consulta sa montre et eut un geste d'impatience.

« Ils doivent avoir fini le déchargement au port. Dans deux heures au plus, les camions seront ici. »

Tous trois échangèrent un coup d'œil furtif. Machinalement, Fitz plaqua la paume de sa main sur le bois d'un banc qui servait parfois à un veilleur dans la cour qu'ils traversaient. Il devenait superstitieux. La douane représentait pour lui le dernier obstacle.

« Tout se passera bien, dit Herrick.

— Parlons d'autre chose, voulez-vous ? »

Son énervement était injustifié. Tout se passait bien au port. Semblables à celles provenant régulièrement de Penang, qui ne figurait pas sur la liste des ports suspects de participer au trafic de drogue, les balles de caoutchouc n'attiraient pas l'attention des douaniers. Elles furent chargées sur les camions par des mains innocentes et prirent la route de l'usine.

« Et là-bas, en Extrême-Orient, tout s'est bien passé ? demanda Briggs, pour rompre un silence oppressé qui tendait à s'établir.

— À peu près parfaitement. Les seules pertes, dix pour cent, ont été subies dans les montagnes de Birmanie... et deux de nos meilleurs hommes hors de combat. Heureusement, il s'est trouvé sur place un remplaçant qui les valait tous deux. Vous l'avez vu, Herrick ?

— Je l'ai vu. Il est arrivé en avion il y a une quinzaine, après avoir accompli sa dernière mission avec l'habileté et la discrétion que nous espérions. Il m'a confirmé que tout avait marché comme sur des roulettes, aussi bien sur mer qu'en Malaisie. Ce garçon est décidément étrange, Fitz. Après plus d'un mois d'un voyage exténuant, dans les pires conditions d'hygiène et de confort, pour ne pas parler des dangers, il n'a jamais été dans une meilleure forme. Et savez-vous le plus beau ? Je lui ai proposé de lui fournir de l'héroïne, bien

entendu, autant qu'il en voudrait gratis. Il a eu un sourire bizarre et m'a répondu que c'était inutile. Il ne se drogue plus. Il est guéri. Il me l'a affirmé et je le crois.

— Je le crois aussi, dit Fitz rêveur. Un drogué n'aurait pu agir comme il l'a fait. Bizarre, en effet. Reste à savoir si cela durera. Pas eu d'ennuis sur la jonque ?

— Aucun. Il m'a décrit la traversée avec un enthousiasme de poète. Il a tenu à détailler les îlots où ils ont fait escale. Un pays de rêve, d'après lui. Des palétuviers, des plages de sable presque désertes à l'ombre des cocotiers. Vous voyez ce que je veux dire ? Je croyais entendre un touriste ! Il est vrai qu'après le voyage à dos de mulet, ce devait être plutôt reposant. Mais il se sert maintenant de certaines expressions qui me laissent pantois, quoique je commence à être habitué à ses originalités. Il m'a déclaré que ses yeux s'étaient enfin ouverts à la nature ! Je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire.

— Pas de problèmes avec l'équipage ? Un mélange de Chinois et de Malais qui n'aiment pas tellement les Blancs, d'après ce que Wong me laissait entendre.

— Au contraire. Lui, autrefois renfermé, solitaire, il a trouvé parmi eux de véritables amis, d'après ce qu'il m'a encore raconté. À ne pas y croire, mais c'est ainsi : la confiance s'était établie entre eux et moi. Encore une de ses expressions ! En tout cas, personne à bord n'a eu l'idée de vérifier la nature de la cargaison. Il les a quittés à regret, après le déchargement des sacs dans une crique déserte, où des camions sont venus les chercher. Dans l'entrepôt aussi, tout s'est déroulé suivant le plan prévu.

— Je sais. J'ai reçu des nouvelles de là-bas. »

Il n'y avait eu en effet aucune difficulté en Malaisie. Les balles de caoutchouc édifiées autour des containers d'héroïne, puis passées à la presse et poinçonnées, la substitution au chargement anodin s'était opérée à l'insu de tous, sauf de quelques rares initiés. Le chargement sur le cargo japonais s'était fait de même sans incident, sous l'œil satisfait mais un peu mélancolique de Butler, qui quitta le port où il s'était rendu seulement lorsque le navire eut gagné la haute mer.

Flanqué de ses deux compagnons, Fitz terminait son inspection officielle, jouant sans fausse note son rôle de grand patron. Il se dirigea vers le hangar qui méritait particulièrement son attention : celui qui devait abriter la drogue, avant sa répartition dans de multiples secteurs. La porte massive en était déjà poussée, prête à accueillir les camions, qui pouvaient pénétrer à l'intérieur du bâtiment dans une fosse prévue pour faciliter le déchargement.

« C'est ici, dit Briggs, le hangar réservé au caoutchouc utilisé pour les expériences. Depuis six mois, j'y fais entreposer quelques balles. Summer, le chimiste, vient prélever là ce dont il a besoin pour des recherches qu'il poursuit réellement et qui sont entourées d'un certain secret. Personne ne trouvera anormal qu'il continue ses travaux. Le veilleur de nuit n'a pas les clefs et je sais le moyen de l'empêcher de nous importuner quand nous aurons à faire une expédition. »

Fitz se déclara satisfait de ces dispositions, ainsi que du système électronique perfectionné qui protégeait le hangar contre de vulgaires cambrioleurs. Il fallait tout prévoir et Fitz avait insisté pour que l'installation garantît une sécurité totale.

« Les camions ne devraient plus tarder, maintenant », dit-il en consultant une nouvelle fois sa montre.

Son impatience fut bientôt calmée. Quelques minutes plus tard, un ronflement de moteur les annonça sur la route qui menait à l'usine. Le gardien poussa le portail. Les camions pénétrèrent dans l'enceinte et, sans s'arrêter, se dirigèrent vers le hangar. Un sourire triomphant illumina le visage de Fitz.

Il n'eut pas le temps de jouir de sa victoire.

D'autres bruits de moteur résonnèrent au-dehors, ainsi qu'une série de coups de sifflet. Son sourire se figea en un rictus douloureux, tandis que son visage prenait une teinte terreuse.

Stephens avait prévu un déploiement de forces proportionné à l'importance de la prise et à une résistance possible. En fait, il n'y eut aucune velléité de défense de la part de Fitz ou de ses acolytes. Ils n'employaient la violence que rarement et seulement lorsqu'ils l'estimaient payante, ce qui n'était pas le cas. Aucun d'eux ne portait d'arme. Après le choc de la surprise,

le patron faisait des efforts pour se ressaisir et combiner un plan lui permettant de se tirer de ce mauvais pas, en niant l'évidence.

Effaré, le gardien de l'usine ne songeait pas à repousser le portail. Deux camionnettes firent irruption dans la cour, l'une chargée de policiers, l'autre d'agents du B.n.d.d. Stephens, accompagné d'Allen et du chef des policiers, se dirigea vers le groupe des trois hommes. Il se fit connaître et montra le hangar où les camions venaient de pénétrer avec leur chargement.

« Ordre de perquisition. »

Fitz ouvrait la bouche pour protester, quand plusieurs détonations retentirent. Un des policiers roula sur le sol.

XVII

Pas plus que Fitz, Butler ne pouvait résister à la tentation de participer, au moins en spectateur, à l'épilogue triomphal d'une odyssée dont les chants berçaient encore ses songes.

Personne n'avait peiné aussi dur que lui pour la création de ces richesses. Personne n'aurait pu déployer autant d'énergie et de courage pour les préserver des hommes et des éléments hostiles, et les amener intacts du bout du monde à la Terre Promise à travers montagnes et océans. Il ne pouvait s'en désintéresser. En même temps que son attachement pour elles s'enflait jusqu'à la passion furieuse et aveugle de l'avare, le sens de ses responsabilités à leur égard s'était anormalement aiguisé ces dernières semaines. Fitz ne se trompait qu'à moitié en imaginant chez lui la naissance d'une ambition qui pourrait bien un jour viser le plus haut poste. Il ne s'agissait pourtant pas encore d'ambition véritable, mais d'une sublimation de sa conscience professionnelle.

Il en arrivait au point de se sentir, par-dessus les têtes inconnues de l'organisation, *moralement* engagé à veiller sur le trésor, jusqu'au stade final, sans faire confiance à quiconque. Il ne pouvait se résoudre à le laisser enterrer dans une cachette sans vérifier par lui-même son invulnérabilité. Il lui semblait qu'en son absence quelque accident imprévisible allait se produire, un danger surgir à la dernière minute, que lui et lui seul pouvait conjurer. Aussi, depuis son retour, suivait-il comme bien d'autres les mouvements de bateaux. Il ne tergiversa pas quand il lut la date d'arrivée du cargo japonais et décida d'assister, en cachette puisqu'on ne l'y invitait pas (ce dont il se sentait mortifié), au déchargement de la marchandise, et de l'escorter de même jusqu'à son ultime destination.

La drogue qu'il ne consommait plus répandait dans ses veines un délire plus enivrant que celui du poison instillé. Il ne semblait pas pouvoir ni vouloir s'arracher à l'aventure

romanesque. Sans réfléchir au fait que les dangers de cette partie du monde n'étaient pas de la même nature et exigeaient d'autres réactions que ceux de la haute région birmane, il sortit de sa cachette la carabine M 16, cadeau de Sanders, qu'il portait orgueilleusement pendant le voyage, dont il s'était servi avec tant d'adresse et dont il n'avait jamais consenti à se séparer en Malaisie. Il pressentait alors qu'elle pourrait lui être encore utile. Il se serait senti diminué, frustré du symbole de sa glorieuse métamorphose et, malgré le risque, réussit à la passer en fraude, démontée, parmi ses bagages. Avant de partir pour la dernière étape, il la cacha sous une couverture, dans la voiture achetée avec la prime royale reçue à son retour par l'entremise de Fitz.

Sur le port, il assista au déchargement, nota avec soin les numéros des camions et alla les attendre à la sortie de la douane. Les deux véhicules n'y restèrent que peu de temps et il les vit enfin prendre la route avec la cargaison de caoutchouc. Aucun accident ne paraissait plus possible, mais il décida encore de les suivre jusqu'à l'usine. Il le fit d'assez loin, sans jamais les perdre de vue plus que quelques instants au hasard des virages. Il connaissait d'ailleurs l'adresse, inscrite sur les balles.

Les camions quittèrent la route principale et s'engagèrent sur une voie secondaire, au trafic presque nul, puis s'arrêtèrent devant un portail, qui glissa aussitôt sur ses gonds. Butler poussa un soupir nostalgique. Cette fois, l'aventure semblait bien finie. Ce qu'il restait à faire, la répartition, la distribution aux détaillants, la vente, ne le concernait pas et d'ailleurs ne l'intéressait d'aucune façon. Il se résignait à faire demi-tour et à reprendre le chemin de la ville quand les coups de sifflet retentirent, pendant que des cars de police surgis des chemins environnants entouraient la manufacture et que deux d'entre eux en franchissaient l'enceinte.

Il comprit aussitôt ce qui se passait et n'hésita pas deux secondes. Il avait pris l'habitude des décisions rapides et acquis des réflexes prompts au pays de l'opium. Il pressa l'accélérateur et se faufila lui aussi dans la cour de l'usine à la suite des deux véhicules. Personne ne le remarqua dans l'émotion créée par

l'irruption des policiers. Pendant que Stephens montrait ses papiers à Fitz, il dirigea sa voiture vers le hangar où venaient de pénétrer les deux camions et y entra à son tour.

« Jetez votre arme et rendez-vous ! »

Après la surprise causée par les premières détonations, les policiers s'étaient abrités derrière les piliers d'un bâtiment, face au hangar, dont la voiture de Butler obstruait maintenant l'entrée. Ils le distinguaient par moments dans la pénombre, juché sur le dernier camion, tapi entre deux balles de caoutchouc et continuant à tirer. Un des policiers riposta sans le toucher. Stephens lui fit signe d'arrêter et répéta :

« Jetez votre arme et rendez-vous. Nous tenons la seule issue sous le feu. Vous êtes pris. » Un ricanement lui répondit. Cette éventualité paraissait absurde à Butler. C'est à peine si les paroles de Stephens éveillaient en lui un vague souvenir d'une situation analogue, très éloignée dans le passé, où quelqu'un jetait son fusil avant même d'attendre la première sommation. Comme si, aujourd'hui, le héros de l'État Chan dont le nom était vénéré dans toutes les cahutes de la haute région, comme si ce paladin était homme à lâcher son arme et à se rendre ! C'était à ce point grotesque que le ricanement se termina en un rire franc. À une troisième injonction, il répliqua avec un accent de défi triomphal :

« Venez la chercher ! »

Quelques rafales furent encore échangées, sans résultat. Stephens tint conseil avec le chef des policiers. Il désirait prendre Butler vivant. Celui-ci ne pouvait échapper ; l'avertissement donné n'était pas vain : la seule issue était sous le feu des agents. D'ailleurs, il n'en manifestait pas l'intention. Ne s'était-il pas jeté bénévolement dans cette souricière ? Pour quels motifs, grand Dieu ? Une fois encore, le personnage le déconcertait. Mais ce n'était pas l'heure de la psychologie. Il fallait l'amener à se rendre.

Le policier hésitait. Avec les moyens dont il disposait, il se faisait fort de mettre fin rapidement à la résistance de l'énergumène. Un tir nourri sur l'entrée, pendant que quelques hommes s'approcheraient du hangar par le flanc, la manœuvre

n'offrait guère de difficultés. Mais, si l'homme résistait encore, ils seraient obligés de l'abattre.

Il s'inclina devant la volonté de Stephens et envoya chercher des grenades lacrymogènes, qui permettraient sans doute de mettre le forcené à la raison. Il venait de donner cet ordre, quand un tourbillon de fumée fut projeté hors du bâtiment, bientôt suivi par des flammes.

L'incendie se propagea très vite. Butler avait mis le feu au réservoir de sa voiture et à celui des camions. Les deux chauffeurs, restés jusqu'alors prisonniers sous la menace de son arme, se précipitèrent au-dehors, sans qu'il fit mine de les en empêcher et réussirent à s'échapper. En quelques instants, les véhicules furent transformés en torches, l'intérieur du hangar maintenant éclairé par un foyer ardent. Le feu se communiquait aux balles. Une fumée noire, et nauséabonde, caractéristique du caoutchouc en flammes, montait vers le ciel, recouvrant peu à peu toute l'usine.

« Bon Dieu ! jura Stephens. Il ne faut pas... »

Mais Butler, cerbère têtu, continuait à interdire l'accès de cet enfer. La température à l'intérieur devenant insupportable, il apparut à découvert devant la porte, sa silhouette se détachant sur l'incendie. La carabine toujours pointée sur ses ennemis, il tirait au moindre mouvement derrière les piliers. Un homme fut encore touché. Le chef des policiers interrogea du regard Stephens, qui avait la responsabilité de l'opération.

« On ne peut pas laisser brûler tout ça. Faites vite. »

Le policier donna un ordre. Deux rafales simultanées. Butler tituba, pressa son arme contre son corps et, sans la lâcher, s'écroula au milieu des flammes.

XVIII

« Et voilà, docteur. Je vous ai conté l'histoire tout au long, pensant qu'elle pouvait vous intéresser, étant donné le rôle joué par votre ancien client. »

C'est avec cet espoir que le docteur Edmund avait invité Stephens et Allen à déjeuner, après avoir lu dans les journaux la conclusion officielle de l'aventure. Sentant à quel point la curiosité du psychiatre était excitée et son envie de connaître tous les éléments d'une affaire dont il ne lui avait révélé jusqu'alors que des bribes, Stephens, sans se faire prier, en retraça toutes les étapes, faisant parfois appel à la mémoire de son adjoint pour préciser quelque détail. Il la terminait en allumant un cigare.

« D'ailleurs, il n'y a plus de raison de la tenir secrète. Pour Fitz, l'épilogue est entre les mains de la justice. Il ne s'en tirera pas à bon compte, pas plus que ses acolytes. Flagrant délit. Ce monstrueux stock d'héroïne a en grande partie échappé à l'incendie. Mes renseignements se sont révélés exacts : assez pour empoisonner tous nos États pendant une longue période. Des experts ont mis le nez dans ses papiers, découvert une comptabilité truquée et plusieurs codes secrets prouvant qu'il se livrait depuis longtemps à ce trafic. Bref, toute l'organisation démantelée et ses principaux collaborateurs arrêtés, cela dans plusieurs pays de l'Ancien et du Nouveau Monde. Sanders a été coincé en Thaïlande, où il avait réussi à passer. Je pense que celui-là s'en sortira assez bien. Ses antécédents dans l'armée et son interminable série de citations joueront en sa faveur. Après tout, il n'a joué qu'un second rôle et le pauvre bougre a perdu une jambe qu'on a dû lui couper à Rangoon. Pour un homme d'action de cette sorte, c'est la fin de sa carrière et je considère pour ma part la punition suffisante. Le directeur de la plantation malaise est aussi sous les verrous. Seul, Wong a réussi à passer à travers les mailles.

— Wong ? demanda distraitement le docteur.

— Je vous ai parlé de lui. Ce Chinois de Rangoon, que nous avions fini par repérer. Pas du menu fretin, celui-là ; dommage qu'il nous ait échappé. La police birmane, que nous avons enfin décidée à agir, après pas mal d'atermoiements, vient de nous faire savoir qu'il avait déguerpi quand les agents se sont présentés. Je parierais que ce gredin possédait des antennes dans cette police même et qu'il a été prévenu à temps. Il a dû gagner assez d'argent pour pouvoir payer. Il se sera réfugié en Chine, ou ailleurs. Il est perdu pour nous de toute façon. Allez donc retrouver un Chinois parmi des centaines de millions !

— Et Butler ? »

Edmund écoutait la fin du récit presque avec impatience. Les personnages principaux aux yeux de Stephens ne présentaient pour lui qu'une importance secondaire.

« Butler ? Je vous ai raconté sa fin. Un geste insensé ; nous n'avions pas de preuves tellement convaincantes contre lui. Un comparse, lui aussi, d'ailleurs. Avec un bon avocat, il aurait pu s'en tirer. Quelques années de prison au maximum, après quoi il aurait pu reprendre une vie normale ; cela, d'autant plus que... Bon Dieu, c'est vrai ! Je ne vous ai pas tout dit, docteur. Un dernier point doit singulièrement vous intéresser ; celui-ci : il était guéri.

— Guéri ? Vous voulez dire : désintoxiqué ?

— Exactement. Désintoxiqué, docteur... Allen ? »

Allen continua docilement le récit.

« Il ne se droguait plus, selon toute apparence, docteur. Après sa mort, j'ai perquisitionné dans son appartement ; nous l'avons passé au peigne fin. Pas trouvé un milligramme de drogue, pas le moindre des accessoires, seringue et aiguilles, dont un esclave de l'héroïne ne peut se passer. D'autre part, l'examen du corps n'a mis en lumière aucune trace de piquêr récente.

— Ne me dites pas cette fois qu'il a accompli cette sorte de suicide dans un accès fébrile, sous l'influence de la drogue, intervint Stephens.

— Ce n'était pas mon intention. J'ai beaucoup réfléchi à son cas depuis notre dernier entretien.

— Les experts sont formels. Les piqûres les plus récentes dataient de deux ou trois mois.

— Deux ou trois mois, murmura Edmund. Si j'ai bien suivi votre récit, cela doit correspondre à peu près...

— À la date de la grande bataille avec les Lahus ; le moment où, ses deux compagnons éliminés, il s'est trouvé par la force des choses seul à la tête de l'expédition, obligé soudain d'assumer d'énormes responsabilités.

— Par la force des choses, répéta le docteur ; obligé d'assumer des responsabilités ; peut-être prenant celles-ci de sa propre initiative ? »

Stephens observa un silence avant de répondre.

« Je ne suis pas un expert en matière de psychologie, dit-il enfin, mais je crois, docteur, que nos suppositions correspondent et vous m'en voyez flatté.

— Parbleu ! s'écria le docteur avec une animation subite. Je me suis toujours trompé sur son compte. Qu'est-ce qui a pu le transformer ainsi ? L'amour de l'argent ? mais non ; je lui ai prêté des influences qu'il n'était pas marqué par le destin pour subir. Je vous ai souvent répété qu'il existait parmi eux des cas singuliers, déroutant nos diagnostics fondés sur des normes. Celui-là n'était pas né pour suivre une voie régulière. Il s'en est écarté ; mieux, il a suivi une route en sens inverse, comme ces remous d'un fleuve qui, après un promontoire, se séparent du cours principal et se mettent à couler vers l'amont. À contre-courant, Stephens ! »

Les deux hommes du B.n.d.d. l'observaient avec surprise ; Stephens, surtout, qui le connaissait bien et ne l'avait jamais entendu tenir de semblables propos. Il devait se trouver dans un état de surexcitation peu commun.

« Vous voyez donc maintenant une explication à un comportement aussi paradoxal ?

— J'en vois plusieurs ; toute une chaîne. Mais le premier maillon est si simple et si étrange à la fois qu'il risque de vous laisser sceptique.

— Simple et étrange ?

— Ce n'est pas incompatible. Relisez Poe.

— Je le fais parfois.

— Relisez Conrad aussi. L'un de nous, je ne sais plus lequel, mentionnait autrefois Lord Jim à son sujet.

— Je suis sûr que c'est vous, docteur, et je vois à peu près où vous voulez en venir. Mais cela ne me suffit pas.

— Alors, relisez Kipling, s'écria le docteur, dont le regard s'enflammait comme sous le coup d'une révélation mystique. *The day's work*, Stephens ! Y êtes-vous ? Sainteté du travail de chaque jour ! Amour du bon ouvrier pour son métier ! N'avez-vous jamais ressenti cette sorte de passion ? Et vous, Allen, quand vous passez des nuits et des nuits à suivre une piste ?... Qu'est-ce que vous dites ?

— Je ne dis rien, docteur, répondit prudemment le jeune homme, qui sentait un début d'indignation chez Stephens. Peut-être vous ferais-je pourtant remarquer... »

Mais Edmund ne se trouvait pas en état d'écouter de sages remarques. Il l'interrompit avec une surexcitation croissante, qui empourprait son visage.

« Vous rappelez-vous notre dernière conversation, Stephens ? Vous me disiez qu'il avait fait preuve d'une patience et d'une persévérance rares pour ingurgiter les leçons que lui donnait cette fille. J'ai tout de suite pensé à la femme, à son influence. Aveugle que j'étais ! Il avait tout simplement trouvé un métier captivant ! Stephens, certains cherchent cela toute leur vie, d'autres n'ont même pas le courage de chercher et meurent dans le dégoût. Lui, il a eu la chance de découvrir une occupation à sa mesure. Au sein de cette organisation...

— Organisation du crime, ne l'oubliez pas.

— Aucune importance. Au sein de cette organisation, il lui est né soudain une personnalité de travailleur consciencieux ; tout simplement. Voilà la source de sa régénération, de son renouvellement moral.

— Régénération, renouvellement moral ! Ne croyez-vous pas que vous allez un peu fort, docteur ? Vous oubliez...

— Et vous, ne croyez-vous pas qu'il valait mieux pour lui vivre quelques mois de cette existence, avec un but, un espoir, un idéal, que de sombrer peu à peu dans l'enfer des drogués ? Dans cette tragédie finale que vous décriviez tout à l'heure, ne voyez-vous pas qu'il fut illuminé par la sensation d'échapper

pour toujours aux démons d'une jeunesse qui lui faisait horreur ? Ne comprenez-vous pas qu'il s'est jeté sous les balles de vos sbires pour se prouver que le vieil homme de son adolescence était bien mort ?

— Vous vous emballez, docteur, s'écria Stephens, révolté. Vous avez l'air de considérer comme une métamorphose glorieuse le fait de se rendre coupable d'un crime abominable. Sainteté du travail bien exécuté ! Bon Dieu ! Cette sainteté tendait à l'empoisonnement de milliers de nos garçons et de nos filles.

— Ceci ne me regarde pas. Je cherche à débarrasser mes malades de leurs maux. J'y réussis parfois. Avec lui, j'ai échoué. Mais il a découvert la route de la guérison, une voie toujours bénéfique aux yeux d'un médecin. Il l'a trouvée seul, sans mon aide ; cela ne me vexe pas.

— Vous ne pouviez tout de même pas lui conseiller d'emprunter cette voie ! »

Pour Edmund, qui suivait le fil de ses pensées, cette observation prenait une allure de reproche.

« Remarquez, observa-t-il avec une sorte de fierté, remarquez que j'y suis tout de même pour quelque chose ; du moins, laissez-moi le croire. Rappelez-vous ce que je leur répète à tous : pour la cure psychologique, vous ne pouvez compter que sur vous. Trouvez un intérêt, un intérêt extérieur à vous-même, un milieu sympathique. Il a en somme suivi les grandes lignes tracées par moi.

— En plus d'un savant médecin, docteur, je me demande parfois si vous n'êtes pas un grand cynique. »

Mais le psychiatre continuait à ne pas l'entendre.

« Tout a commencé ainsi. Un cas unique, Stephens. Le voilà qui s'évade enfin de cette banalité, de cette médiocrité qui m'écoeure parfois chez eux. Il sort de la brume qui m'irritait tant. Je le vois en pleine lumière. Embauché d'abord comme vendeur au détail, un travail modeste mais qui doit tout de même demander du tact, de l'habileté pour ne pas se faire pincer, un certain effort psychologique pour déceler les clients sérieux, toute cette gymnastique de l'esprit commence à déroutiller ses méninges. Je le vois rôdant autour des bars

louches avec l'émotion du chasseur à l'affût d'une proie, imaginant aussi des cachettes pour sa camelote, des ruses plus ou moins puériles, mais qui lui procuraient une satisfaction intellectuelle quand elles se révélaient efficaces. Contentement de soi, Stephens ; il n'avait jamais connu cela ; ce fut une révélation. Joie de la réussite, d'entrevoir qu'il était tout de même bon à quelque chose et non à rien comme son père et ses maîtres le lui répétaient trop souvent autrefois. Plaisir aussi de donner satisfaction à ses employeurs. Ceux-ci devaient avoir des qualités psychologiques que j'admire. Ce Herrick, qui la pris en main, possédait sans doute un sens de l'humain très aigu ; un instinct probablement.

— Vous avez raison sur le fond, docteur, mais pas seulement un sens inné ; pas non plus une qualité miraculeusement éclosée dans l'âme d'un truand. Herrick ne sortait pas de la pègre. »

Il lui apprit que Herrick exerçait autrefois une profession honorable, après avoir poursuivi des études sérieuses et obtenu de nombreux diplômes.

« Ce qui prouve qu'on a tort de mépriser systématiquement les diplômes, remarqua calmement Edmund, et ceci me reconforte. Quoi que vous en pensiez, toute l'histoire est profondément morale.

— Morale ! »

Stephens leva les yeux au ciel, comme pour prendre à témoin une divinité d'une insulte sacrilège ; mais le docteur ne le laissa pas continuer.

« Herrick a su le prendre, voilà. Moi, j'avais échoué, sans doute parce que je ne possédais pas son expérience d'une certaine classe d'hommes. Rouage infime, au début, bien sûr, mais il a su lui faire entrevoir la possibilité de s'élever, de monter en grade échelon après échelon. Promotion sociale ! Je vous dis que je le vois. Cette femme n'a été qu'un catalyseur.

— Je vous ai toujours affirmé que Bridget n'était rien pour lui.

— Bridget ? » interrompit le docteur.

Il avait brusquement haussé le sourcil, son tic familial qui marquait chez lui de la surprise ou un redoublement

d'attention. Stephens, observateur par métier, remarqua sa mimique.

« Bridget ; c'est son prénom. Bridget Dodge. La connaissiez-vous, par hasard ?

— Pas du tout, fit le docteur en secouant la tête après une imperceptible hésitation. Dodge ou Ford, pour moi, c'est la même chose. Du reste, nous sommes d'accord, maintenant. Un personnage insignifiant. »

L'accent de sa dénégation parut un peu forcé à Stephens, mais il n'eut pas le temps de s'appesantir. Déjà, Edmund reprenait :

« Donc, le voilà qui s'élève, qui travaille intellectuellement. Et bientôt, la récompense suprême, la réussite, la réussite éclatante de l'artisan, mieux, de l'artiste cette fois, qui parvient à une perfection jamais atteinte. Il y a de quoi transformer une vie. À partir de cet instant, Stephens, il était déjà à moitié guéri ; sauvé.

— Sauvé ! Je vous écoute, docteur, continuez, murmura Stephens, désarmé.

— Prêt à tous les sacrifices pour la sauvegarde de son chef-d'œuvre ; renoncement à la drogue, son paradis sur terre ; sacrifice de sa vie. »

Il s'interrompit, comme importuné par une pensée obsédante.

« À propos, cette femme, Bridget, dites-vous, que faisait-elle ? Qu'est-elle devenue ? Simple curiosité professionnelle.

— Je puis répondre facilement à votre première question. »

Stephens expliqua les fonctions que Bridget exerçait dans le laboratoire.

« Mais ce qu'elle est devenue, je ne puis satisfaire votre curiosité sur ce point. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a quitté le laboratoire. Elle a donné sa démission dans un mouvement d'humeur. On m'a laissé entendre qu'on aurait été obligé de la flanquer à la porte si elle n'avait pas pris les devants. Une sorte de neurasthénie, m'a-t-on dit ; elle devenait d'une négligence intolérable, ne faisait plus aucun travail, pas même de routine, et se montrait odieuse avec tous ses collègues. Je constate qu'elle vous intéresse, docteur ?

— Pas le moins du monde, fit encore le docteur avec un geste d'insouciance. C'est lui, lui seul, qui me captive. Un cas passionnant. Un exemple de désintoxication unique dans les annales de la médecine, qui prendra la première place dans ma collection. Merci, Stephens, de m'avoir donné tous ces détails. »

Le café et les cigares terminés, Stephens et Allen demandèrent la permission de se retirer.

« Beaucoup de travail en ce moment. L'affaire n'est pas achevée pour nous. Elle a des ramifications dans le monde entier et nous causera un surcroît de besogne pendant des semaines encore.

— Ne vous excusez pas, dit le docteur. Je sais ce que c'est que le travail. Moi aussi, j'en ai un qui m'attend cet après-midi à la clinique. *The day's work*, Stephens ; *the day's work* !

— *The day's work* », répéta Stephens en souriant.

Le docteur se rendit tout droit à sa clinique, située un peu en dehors de New York. Son chauffeur remarqua qu'il ne desserrait pas les dents pendant le trajet, alors qu'il était dans ses habitudes d'échanger avec lui quelques paroles banales. Edmund réfléchissait et paraissait soucieux. L'auto à peine arrêtée sous le porche de l'établissement, il en jaillit et, sans même lui donner des instructions pour la fin de l'après-midi, se précipita vers son bureau, appela sa secrétaire et omit de répondre à son salut.

« Nous avons un départ aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui, docteur. Une droguée à l'héroïne. Elle est restée chez nous trois semaines.

— Je ne l'ai vue qu'une fois. C'est le docteur Lewis qui s'est occupé d'elle, je crois. Rappelez-moi son nom.

— Dodge, dit la secrétaire ; Bridget Dodge. Elle travaillait dans un laboratoire de pharmacologie. Des fonctions assez importantes, je crois. C'est sans doute là qu'elle s'est laissé tenter. »

Le docteur baissa la tête et resta un long moment pensif, devant sa secrétaire intriguée.

« Appelez-moi Lewis », dit-il enfin.

À peine le jeune docteur pénétrait-il dans son bureau qu'il l'interpella.

« Comment est-elle ? Vous savez bien qui je veux dire ; votre malade, cette Dodge, Bridget Dodge.

— Assez bien au point de vue physique, dit Lewis, surpris lui aussi, car en général le directeur de l'établissement ne s'occupait personnellement que d'un petit nombre de cas, laissant les autres à ses collaborateurs. C'est une droguée de fraîche date. L'héroïne n'a pas atteint l'organisme. Moralement, c'est autre chose. Neurasthénique ; dégoût de tout, en particulier de son travail.

— De son travail ?

— C'est ce qu'elle m'a confié. Elle était chimiste, n'est-ce pas. Eh bien, elle a pris la chimie en horreur et surtout la paperasserie administrative qui lui passait entre les mains au poste important qu'elle occupait. Le milieu aussi lui répugnait de plus en plus. Un cas classique en somme. Dans un de ces accès de dégoût, elle a donné sa démission.

— Que lui avez-vous conseillé ?

— De chercher un autre métier, complètement différent.

— Vous lui avez conseillé cela ! s'écria le docteur d'une voix étrange, que Lewis trouva hors de proportion avec la banalité de sa déclaration.

— Bien sûr ; de milieu aussi. Les recommandations habituelles : chercher une source d'intérêt. N'ai-je pas bien fait ?

— Mais si, mais si, murmura Edmund d'un air absent. Changement de milieu, d'atmosphère, bien sûr. Pouvez-vous me l'envoyer avant son départ ? Je voudrais la voir.

— Vous pensez que j'ai omis quelque recommandation importante ? demanda le jeune docteur d'un air vexé.

— Pas du tout, Lewis. Vous connaissez bien la confiance que j'ai en vous. Un intérêt nouveau, là est le remède, parbleu. Je veux seulement lui donner les mêmes conseils. On ne les leur répétera jamais assez. »

Lewis se retira. Le docteur Edmund retomba dans sa rêverie silencieuse, dont il émergea seulement à l'arrivée de Bridget. Elle avait exactement l'apparence qu'il imaginait. Il la regarda avec tendresse.

« Vous m’avez fait demander, docteur ?

— Oui. Vous nous quittez ce soir, paraît-il. J’espère que votre séjour ici ne vous a pas paru trop pénible ? Parfait. Donc, demain, vous allez reprendre contact avec le monde, un monde dur. »

Il hésitait, cherchait ses mots et se maudissait de ne trouver à lui débiter que des lieux communs.

« La cure que vous suiviez ici a réussi. Physiquement, je vois que vous êtes en bonne forme, mais... »

Il dut faire un effort pour répéter le discours habituel tenu aux patients après la période de désintoxication.

« C’est la cure psychologique la plus importante ; une question de volonté et de patience. Pour chacun de nous, je le sais par expérience, il existe quelque part sur terre un oasis de sérénité ; des êtres sympathiques. Il suffit de chercher avec ténacité, sans se décourager. »

Il parlait sur un ton monotone, paraissant réciter une litanie tout en suivant le fil d’une pensée extérieure très éloignée de ses propos. Elle ne semblait pas le comprendre et il s’en voulait de ne pas être plus persuasif.

« Le docteur Lewis m’a confié que votre métier ne vous plaisait pas ? Il vous a conseillé d’en changer.

— De toute façon, j’ai donné ma démission, dit Bridget. Mais le conseil est facile, ajouta-t-elle avec amertume. Je n’ai pas d’autres connaissances que la chimie.

— Eh bien, apprenez ! »

Il s’était soudain animé. Il changea de ton comme si, après de laborieux tâtonnements, découvrant enfin des arguments propres à l’impressionner, il trouvait en même temps l’accent qui leur convenait. Il continua de s’exprimer avec une véhémence croissante.

« Apprenez, Bridget. Du nouveau, voilà votre chance de salut. Le docteur Lewis a cent fois, mille fois raison. Si vos occupations ne vous plaisent pas, il ne faut pas hésiter à en changer. Rassemblez toute votre énergie pour cela. Il vous faut absolument découvrir un travail qui vous intéresse, qui vous passionne. Et dans ce domaine, vous ne devez pas avoir peur de l’insolite, entendez-vous ? Recherchez-le au contraire.

Recherchez-le avec frénésie, comme si votre vie en dépendait ! Rien de pire que la routine, la banalité, la médiocrité, Bridget ! C'est cela, je le sais, qui risque de vous enliser et de vous faire retomber dans le vice, par dégoût. Je vous en conjure, Bridget, ne craignez pas d'entreprendre, de vous lancer tête baissée dans des aventures périlleuses, inouïes, même... »

Sa surexcitation était telle qu'il proférait ces ultimes recommandations en martelant sa table des deux poings à coups répétés, son œil noirci paraissant lancer un défi à des contradicteurs invisibles. Maintenant, elle l'écoutait ; elle semblait enfin comprendre le sens de ses paroles, et ébranlée par leur accent de farouche conviction.

« Même, Bridget, même si ces aventures vous entraînent... »

Il s'interrompit au milieu de sa phrase, l'esprit traversé par une pensée subite. Il haussa un peu plus le sourcil, eut un regard vers le ciel à travers la baie vitrée de son bureau et murmura à voix basse :

« Si Stephens m'entendait ! »

FIN
